

Albert CAMUS

philosophe et écrivain français [1913-1960]

(1989)

# CARNETS III

mars 1951 - décembre 1959

Un document produit en version numérique par [François Gross](#), bénévole,  
Retraité français natif du Maroc  
Courriel: [frgross@wanadoo.fr](mailto:frgross@wanadoo.fr)

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
[LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.](#)

REMARQUE



Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

## OEUVRES D'ALBERT CAMUS

### *Aux Éditions Gallimard*

L'ENVERS ET L'ENDROIT, *essais*.  
NOCES.  
L'ÉTRANGER. Roman.  
LE MYTHE DE SISYPHE.  
LE MALENTENDU suivi de CALIGULA.  
LETTRES À UN AMI ALLEMAND.  
LA PESTE. Récit.  
L'ÉTAT DE SIÈGE. Théâtre  
ACTUELLES :  
    I. CHRONIQUES 1944-1948.  
    II. CHRONIQUES 1948-1953  
    III. CHRONIQUES ALGÉRIENNES, 1939-1958  
LES JUSTES. Théâtre.  
L'HOMME RÉVOLTÉ. Essai.  
L'ÉTÉ. Essai.  
LA CHUTE. Récit.  
L'EXIL ET LE ROYAUME. Nouvelles  
DISCOURS DE SUÈDE  
CARNETS  
    I. Mai 1935-février 1941.  
    II. Janvier 1942-mars 1951.  
Journaux de voyage.  
Correspondance avec Jean Grenier.

### *Adaptations théâtrales*

LA DÉVOTION À LA CROIX, de Pedro Calderon de la Barca.  
LES ESPRITS, de Pierre de Larivey.  
REQUIEM POUR UN NONNE, de William Faulkner.  
LE CHEVEALIER D'OLMEDO, de Lope de Vega.  
LES POSSÉDÉS, d'après le roman de Dostoïevski.

### *Cahiers Albert Camus*

I. La mort heureuse. Roman.

II. Paul Viallaneiz : *Le premier Camus*, suivi d'*Écrits de jeunesse d'Albert Camus*.

III. Fragments d'un combat (1938-1940) - Articles d'Alger Républicain.

IV. Caligula (version de 1941), théâtre.

V. Albert Camus : œuvre fermée, œuvre ouverte ? Actes du colloque de Cerisy (juin 1982)

VI. Albert Camus éditorialiste à *L'Express* (mai 1955-février 1958).

### *Aux Calman-Lévy*

Réflexions sur la guillotine, in *Réflexions sur la peine de mort*, de Camus et Koestler, essai.

### *À l'Avant-scène*

Un cas intéressant. Adaptation de Dino Buzzati. Théâtre.

Cette édition électronique a été réalisée par [François Gross](#), bénévole, retraité français natif du Maroc, à partir de :

Albert CAMUS [1913-1960]

**CARNETS III.** mars 1951 - décembre 1959.

Paris : Les Éditions Gallimard, 1989, 303 pp.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 12 points.

Pour les citations : Comic Sans, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Comic Sans, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

Édition numérique réalisée le 11 novembre 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.

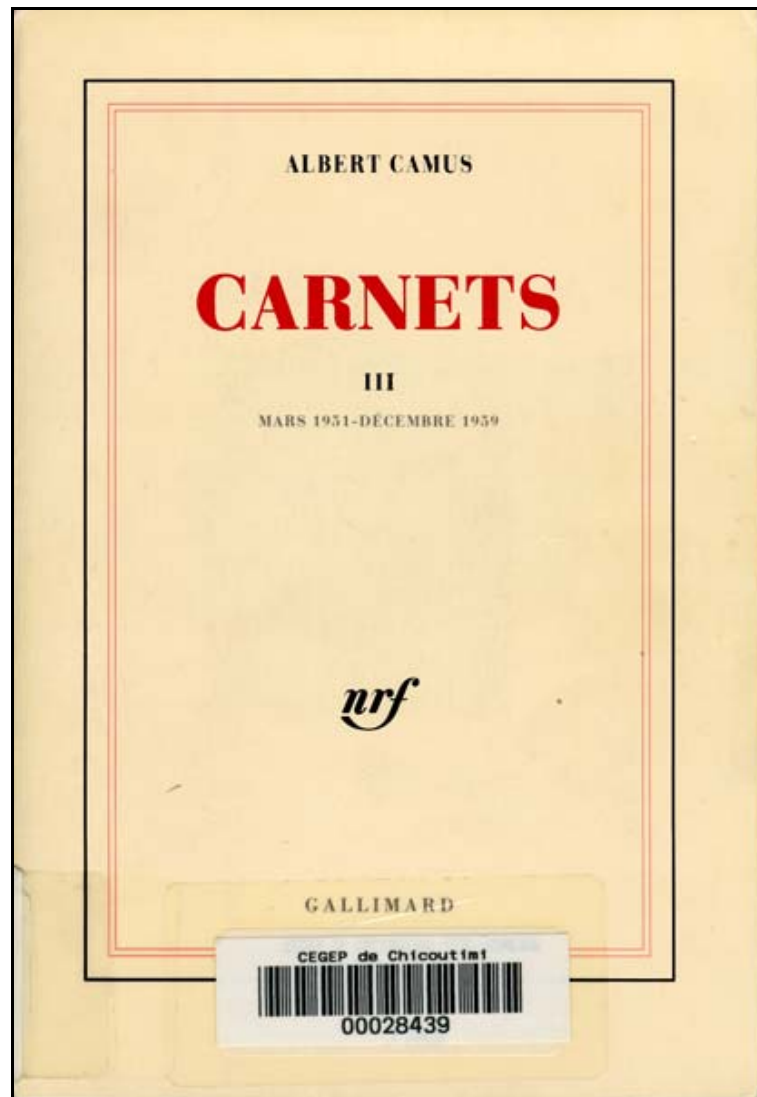


**Albert CAMUS**

philosophe et écrivain français [1913-1960]

**CARNETS III**

mars 1951 - décembre 1959.



Paris : Les Éditions Gallimard, 1989, 303 pp.

# Table des matières

[Note des éditeurs](#)

[Cahier VII.](#) Mars 1951 - juillet 1954.

[Cahier VIII.](#) Août 1954 - juillet 1958

[Appendice](#)

[Cahier IX.](#) Juillet 1958 - décembre 1959

[Index général](#) des Carnets I, II et III.



[7]

**CARNETS III.** mars 1951 - décembre 1959.

## NOTE DES ÉDITEURS

[Retour à la table des matières](#)

Ce troisième tome des Carnets comprend les Cahiers VII, VIII et IX, tenus par Albert Camus de mars 1951 à sa mort. Le Cahier VII, de mars 1951 à juillet 1954, avait été dactylographié du vivant de l'auteur et avait été en partie corrigé par lui. C'est sans doute la raison pour laquelle on a constaté que la version dactylographiée du Cahier VII comporte des passages qui ne se trouvent pas dans le manuscrit (pp. 35, 52, 55, 56, 57, 59, 68, 69, 99, 100 et 101). En revanche, certaines pages du manuscrit avaient été supprimées, sans doute par l'auteur, dans la version dactylographiée (pp. 64, 67, 68 et 69).

Dans les Cahiers suivants, nous avons signalé par une note chaque fois qu'un ou plusieurs mots n'ont pu être déchiffrés. D'autre part, pour des raisons compréhensibles, nous avons supprimé quelques noms propres et changé quelques initiales.

[9]

**CARNETS III.** mars 1951 - décembre 1959.

# CAHIER VII

**Mars 1951 - juillet 1954**

[Retour à la table des matières](#)

[11]

« Celui qui a conçu ce qui est grand, doit aussi le vivre. » Nietzsche.

[13]

*Préface à E. et E*<sup>1</sup>.

« ... c'est alors que je commençai d'aimer l'art de cette passion violente que l'âge, loin de diminuer, a rendue de plus en plus exclusive... Cette maladie ajoutait d'autres entraves, et les plus dures, à celles qui furent les miennes. Mais elle favorisait finalement cette liberté du cœur, cette légère distance à l'égard des intérêts humains qui m'a toujours préservé de l'amertume et du ressentiment. Ce privilège (car c'en est un), depuis que je vis à Paris, je sais qu'il est royal. Mais le fait est que j'en ai joui sans entraves. En tant qu'écrivain j'ai commencé à vivre dans l'admiration, ce qui est, dans un sens, le paradis terrestre. En tant qu'homme mes passions n'ont jamais été « contre ». Elles se sont toujours adressées à meilleurs ou plus grands que moi. »

★

[14]

Démence du XX<sup>e</sup> siècle : les esprits les plus différents confondent le goût de l'absolu et le goût de la logique. Parain et Aragon.

★

---

<sup>1</sup> *L'Envers et l'endroit*, paru en 1937, chez Charlot, à Alger, est le premier livre de Camus. L'auteur n'a accepté qu'il soit réimprimé en France métropolitaine, chez Gallimard, qu'en 1958. Mais ces lignes de 1951, que l'on retrouve en partie dans la préface écrite pour l'édition de 1958, montrent qu'il y songeait depuis longtemps. Cf *Carnets 11*, p. 297.

11 juin 1951. Lettre de Régine Junier <sup>2</sup> m'annonçant son suicide.

\*

Le créateur. Ses livres l'ont enrichi. Mais il ne les aime pas et il décide d'écrire sa grande œuvre. Il n'écrit qu'elle et la refait sans cesse. Et peu à peu la gêne puis la misère s'installent au foyer. Tout s'écroule et lui vit dans un effrayant bonheur. Les enfants sont malades. Il faut louer l'appartement, vivre dans une seule pièce. Il écrit. La femme devient neurasthénique. Les années passent et dans l'abandon total, il continue. Les enfants fuient. Le jour où sa femme meurt à l'hôpital, il met le point final et celui qui lui annonce son malheur lui entend seulement dire : « Enfin ! »

\*

Roman. « Sa mort fut très peu romanesque. On les mit à douze dans une cellule prévue pour deux. Il étouffa et tomba en syncope. Il mourut, tassé contre le mur gras alors que les autres, tendus vers la fenêtre, lui tournaient le dos. »

[15]

\*

N.R.F. Curieux milieu dont la fonction est de susciter des écrivains et où, cependant, l'on perd la joie d'écrire et de créer.

\*

Le bonheur chez elle exigeait tout, même la mise à mort.

\*

Le naturel n'est pas une vertu qu'on a : elle s'acquiert.

\*

---

<sup>2</sup> Régine Junier : Américaine qui avait reçu Camus. Elle a effectivement mis son projet de suicide à exécution.

Réponse à la question sur mes dix mots préférés : « Le monde, la douleur, la terre, la mère, les hommes, le désert, l'honneur, la misère, l'été, la mer. »

\*

La voix éternelle : Déméter, Nausicaa, Eurydice, Pasiphaé, Pénélope, Hélène, Perséphone.

\*

Ô lumière ! C'est le cri de ceux qui dans les tragédies grecques sont jetés devant la mort ou un destin terrible.

\*

L'homme de 1950 : il forniquait et lisait des journaux.

[16]

\*

J'ai toujours eu l'impression d'être en haute mer : menacé au cœur d'un bonheur royal.

\*

G. ou le simulateur : Ne croyant qu'à ce qui n'est pas de ce monde, il fait semblant d'être dans le réel. Il joue le jeu mais ostensiblement. Si bien qu'on ne croit pas qu'il le joue. Il simule deux fois. Et une fois encore : une part de lui est réellement attachée à la chair, aux plaisirs, à la puissance.

\*

L'acceptation de ce qui est, signe de force ? Non, la servitude s'y trouve. Mais l'acceptation de ce qui a été. Dans le présent, la lutte.

\*

La vérité n'est pas une vertu, mais une passion. De là qu'elle ne soit jamais charitable.

\*

Tics de langage de M... : Et tout - En tout et pour tout - Tant et plus... - Vous savez, hein, vous savez... - Je ne l'ai pas trouvée intéressante - Elle doute de tout le monde, alors c'est gênant. - Le dire ! Il faut le voir pour le croire - C'est unique - Quand elle était pour être opérée... - Des couverts parsemés (dépareillés) - C'était histoire de dire, eh bien tiens, je te fais payer - Rappelle-toi, tu sais, elle avait un chic - Et patati - Comme quoi... - Tu fais le zigoto (à son mari qui sort sans chandail).

[17]

\*

Id. Augusta, à qui un soldat, son filleul de guerre, exprime sa reconnaissance en ces termes « Mme Pellerin, pour moi vous avez été pire qu'une mère. » Elle raconte le bombardement de Nantes. Surprise dans les rues elle s'était réfugiée sous une porte avec une amie. « J'avais un renard et un ensemble neuf. Quand ça été fini, j'étais en combinaison. » L'amie disparaît sous les ruines. « Je l'ai tirée par les cheveux. Il lui restait qu'un doigt... » « Et pendant ce temps mon mari filait le parfait amour, il se demandait pas si je sortais des décombres... La veille j'avais fait faire ma carte d'identité. Signes particuliers, j'avais mis néant, le lendemain, j'avais la gueule emportée. »

\*

Un baptiste qui passe cinquante jours et cinquante nuits dans le cachot noir de Buchenwald. « Lorsque je sortis, le camp de concentration me parut aussi beau que la liberté. »

\*

« Ils demeurent un seul être ceux qui au temps voulu par leurs propres forces choisissent la séparation. » Hölderlin. La mort d'Empédocle.

Id. « Mais toi, tu es né pour un jour limpide. »

Id. « Devant lui, par une joyeuse heure de mort, en un jour sacré, le divin a rejeté le voile. »

\*

Ce sont les atrocités de l'amiral Koltchak qui, selon Victor Serge, ont dans le P.C. russe donné l'avantage aux tchékistes sur tous ceux qui voulaient plus d'humanité.

[18]

\*

1920. Abolition de la peine de mort. Dans la nuit qui précède la promulgation du décret, les tchékistes massacrent des prisonniers. Peine rétablie d'ailleurs quelques mois après. Gorki : « Quand aurons-nous fini de tuer et de saigner ? »

\*

Victor Serge. « Tout ce qui a été fait en U.R.S.S. eût été beaucoup mieux fait par une démocratie soviétique. »

\*

Préface à E. et E. <sup>3</sup> : Mon oncle : « Voltairien, comme on l'était de son temps, il professait le mépris le plus roide pour les hommes en général et ses clients bourgeois en particulier. Dans la satire et l'anathème, il était étincelant. Il avait aussi du caractère et sa société m'a rendu difficile. Maintenant qu'il est mort, je m'ennuie à Paris lorsque je pense à lui. »

\*

Comment le socialisme du XXe siècle s'étend par la guerre : La guerre de 14 fait flamber la révolution de 17. Guerre étrangère ajoutée à la guerre civile en Chine donne Mao Tse Toung. 1939 soviétise l'Ukraine polonaise et la Biélorussie, les Etats baltes et la Bessarabie.

---

<sup>3</sup> *L'Envers et l'endroit*. L'oncle est Gustave Acault, mari d'une sœur de la mère de Camus, boucher rue Michelet, à Alger.



La guerre de 1941-45 amène la Russie sur l'Elbe. La guerre contre le Japon lui donne les Sakhaline, les Kouriles, la Corée du Nord. Voir encore Finlande et Corée du Sud.

[19]

\*

Personnage roman. Ravanel<sup>4</sup>. Intelligence pure. Comptabilité du terrorisme. Ennui mondain. Militantisme. Police. Procureur. Voir plus haut nouvelle procureur.

\*

Il faut mettre ses principes dans les grandes choses. Aux petites, la miséricorde suffit.

\*

Les positions cyniques et réalistes permettent de trancher et de mépriser. Les autres obligent à comprendre. D'où le prestige des premières sur les intellectuels.

\*

Nous travaillons dans notre temps sans espoir de vraie récompense. Eux travaillent courageusement pour leur éternité personnelle.

\*

Quoi qu'il prétende, le siècle est à la recherche d'une aristocratie. Mais il ne voit pas qu'il lui faut pour cela renoncer au but qu'il s'assigne hautement : le bien-être. Il n'y a d'aristocratie que du sacrifice. L'aristocrate est d'abord celui qui donne sans recevoir, qui s'oblige. L'Ancien Régime est mort d'avoir oublié cela.

[20]

---

<sup>4</sup> Ravanel, polytechnicien, chef des Groupes Francs pendant la Résistance, arrêté par la Gestapo, s'évade, devient chef régional des M.U.R. et, selon Henri Frenay, "membre inavoué du parti communiste". Pour la "nouvelle procureur", *Carnets 11*, p. 260.

\*

Wilde <sup>5</sup>. Il a voulu mettre l'art au-dessus de tout. Mais la grandeur de l'art n'est pas de planer au-dessus de tout. Elle est au contraire d'être mêlé à tout. Wilde a fini par comprendre cela grâce à la douleur. Mais c'est la culpabilité de ce temps qu'il lui faille toujours la douleur et la servitude pour entrevoir une vérité qui se trouve aussi dans le bonheur quand le cœur en est digne. Siècle servile.

\*

Id. Il n'y a pas un talent de vivre et un autre de créer. Le même suffit aux deux. Et l'on peut être sûr que le talent qui n'a pu produire qu'une œuvre artificielle ne pouvait soutenir qu'une vie frivole.

\*

Roman. C. et sa robe à fleurs. Les prairies du soir. La lumière oblique.

\*

Je suis parti d'œuvres où le temps était nié. Peu à peu j'ai retrouvé la source du temps - et le mûrissement. L'œuvre elle-même sera long mûrissement.

\*

Ils ont voulu répudier la beauté et la nature au seul profit de l'intelligence et de ses pouvoirs conquérants. Faust a voulu [21] avoir Euphorion sans Hélène. L'enfant merveilleux n'est plus qu'un monstre difforme, un homonculus de bocal. Pour que naisse Euphorion, ni Faust sans Hélène, ni Hélène sans Faust <sup>6</sup>.

\*

Révolte, vrai creuset des dieux. Mais elle forme aussi les idoles.

---

<sup>5</sup> Sous le titre de *L'Artiste en prison*, Camus a écrit une préface à la *Ballade de la geôle de Reading* (Falaize, 1952), reprise par *Encounter* en 1954.

<sup>6</sup> Note pour *Défense de L'Homme révolté*. Cf. Goethe, *Faust II*.

\*

Mort révoltante. L'histoire des hommes est l'histoire des mythes dont ils ont recouvert cette réalité. Depuis deux siècles la disparition des mythes traditionnels a convulsé l'histoire parce que la mort est devenue sans espérance. Et pourtant il n'y a pas de vérité humaine s'il n'y a pas enfin acceptation de la mort sans espoir. C'est l'acceptation de la limite, sans résignation aveugle, dans une tension de tout l'être qui coïncide avec l'équilibre.

\*

*Roman.* Une bonne journée. « Le long de la Croisette, elle chancelait sur ses hauts talons. Elle se revoyait encore, dans la glace, avant qu'elle eût quitté la chambre. Bien sûr, ce pantalon de flanelle souple la moulait un peu trop. Et visiblement ses hanches étaient plus larges que ses épaules. Mais quoi, les vraies femmes sont ainsi. Trop de poitrine aussi. Mais ce n'était pas encore la débâcle et en somme cela aussi était plus féminin. Ces corps qui jouaient au volley-ball sur la plage, au-dessous d'elle, il fallait bien les observer pour décider s'ils étaient d'homme ou de femme.

« La petite silhouette noire marchait devant la mer. Entre le foulard et les lunettes, on ne voyait que deux traits dessinés [22] au pinceau à la place où avaient été autrefois les sourcils, et l'espace blanc et gras du front qui essayait vainement de se froncer dans l'éclat du soleil. »

\*

Petit acte sur le séducteur.

Non je ne bois que de l'eau - Mangez - je mange peu. Si je bois parfois c'est par hygiène.

Qu'est-ce que l'amour ajoute au désir ? Une chose inestimable, l'amitié.

Je ne séduis pas, je cède.

Pourquoi les femmes ? Je ne peux supporter la société des hommes. Ils flattent ou jugent. Je ne supporte ni ceci ni cela.

À minuit, rien, le commandeur n'est pas venu. Le séducteur est triste. Il s'en va. « Venez » dit Anna. « Non, on ne peut le même jour avoir raison et être heureux... » (il se ravise). « Et pourtant si vous avez raison, il ne reste que le bonheur - Il ne reste même que l'amour auquel vous n'avez jamais cru, n'ayant jamais cessé de croire à vos propres rêves que vous appeliez Dieu. » Il la regarde. « Est-ce donc cela l'amour, ce que je sens monter en moi ? - C'est sans doute cela. Mais écarterez doucement tout le reste autour de cette plante fragile. Doucement, doucement, faites place enfin au bonheur. »

\*

*Roman.* L'un des secrets de B... est qu'elle n'a jamais pu accepter ni supporter, ou simplement oublier, la maladie ni la mort. De là sa distraction profonde. Elle s'épuise déjà à vivre seulement comme les autres, à simuler le peu d'insouciance et d'innocence qu'il faut pour continuer à vivre. Mais au fond d'elle-même elle n'oublie jamais. Elle n'a même pas assez d'innocence pour le péché. La vie pour elle n'est que le temps, qui lui-même est maladie et mort. Elle n'accepte pas le temps. Elle s'arc-boute dans un combat d'avance perdu. Quand elle [23] cède, la voilà au fil de l'eau, avec un visage de noyée. Elle n'est pas de ce monde parce qu'elle le refuse avec tout son être. Tout part de là.

\*

Dordogne <sup>7</sup>. Ici la terre est rose, les cailloux couleur chair, les matins rouges et couronnés de chants purs. La fleur meurt en un jour et renaît déjà sous le soleil oblique. Dans la nuit, la carpe endormie descend la rivière grasse ; des torches d'éphémères flambent aux lampes du pont, laissent aux mains un plumage vivant et couvrent le sol d'ailes et de cire d'où rejaillira une vie fugitive. Ce qui meurt ici ne peut pas-

---

<sup>7</sup> Voyage en voiture, en juillet 1951.

ser. Asile, terre fidèle, c'est ici voyageur qu'il faut revenir, dans la maison où se garde la trace et la mémoire, et ce qui dans l'homme ne meurt pas avec lui mais renaît dans ses fils.

\*

Il n'est pas vrai que le cœur s'use - mais le corps qui fait alors illusion.

\*

Ceux qui préfèrent leurs principes à leur bonheur. Ils refusent d'être heureux en dehors des conditions qu'auparavant ils ont fixées à leur bonheur. S'ils le sont, par surprise, les voilà désemparés - malheureux d'être privés de leur malheur.

\*

Une tragédie sur la chasteté.

[24]

\*

*Roman. V.* (et elle traduisait du même coup ma vérité) : Je ne désire rien d'autre que ce que j'ai. Mon malheur, et ma punition, est de ne pas pouvoir jouir de ce que j'ai.

\*

Id. Adolescent et même longtemps après, la seule chose qui l'intéressât dans l'amour était l'inconnu, donc la connaissance. De là des aventures. Mais l'aventure n'est jamais tout à fait brutale, il y a toujours un commencement si court soit-il. Bien souvent ce commencement suffisait à la connaissance, quand il y avait peu à connaître, et il acceptait alors la liaison, certain qu'elle ne lui apporterait rien de plus.

Ainsi ceux-là confondent l'amour et la connaissance qui ont assez d'orgueil pour croire se suffire, vraiment ou faussement, à eux-mêmes. Les autres reconnaissent leurs limites, et leur amour alors est unique parce qu'il exige tout, et l'être plutôt que la connaissance.

\*

*Roman.* A.W., jeune Américain qui est venu à Paris après avoir fait la guerre (où il a été jeté, étudiant heureux et conformiste). Il vit à Paris, maudissant l'Amérique et poursuivant passionnément le reflet de grandeur et de sagesse qu'il lit encore sur le visage de la vieille Europe. Il vit en bohème. Il a perdu le poli des visages américains. Il n'est pas net - ses yeux sont cernés. Le voilà malade et qui meurt dans un hôtel crasseux. Et il crie alors vers cette Amérique qu'il n'a pas cessé d'aimer, et les pelouses de Harvard University, à Boston, et les bruits des battes et les cris dans les soirs finissant autour de la rivière.

[25]

\*

*Roman,* Première partie : match de football. Deuxième partie : corrida.

\*

Certains soirs dont la douceur se prolonge. Cela aide à mourir de savoir que de tels soirs reviendront sur la terre après nous.

\*

Une femme qui aime vraiment, de toute l'âme, dans le don total, et elle grandit alors si démesurément qu'il n'est pas un homme qui ne devienne, en comparaison, médiocre, misérable et sans générosité.

\*

*Roman.* Dans une pièce obscure, le nez dans le cadran lumineux du poste de radio, un enfant écoute de la musique.

\*

*Roman.* Deux personnages : l'ami allemand. - Marcel H.

\*

De même que l'absurde n'était pas dans le monde ou en nous mais dans cette contradiction entre le monde et notre expérience, de même la mesure n'est pas dans le réel ni dans le désir, mais... La mesure est un mouvement, une transposition de l'effort absurde.

[26]

\*

*Journal de la Comtesse Tolstoï*<sup>8</sup>

P. 45 sur méthode de travail de T.

T. : « Que c'est ennuyeux d'écrire. »

La comtesse, 9 octobre 1862 (le mariage est du 23 sept.)

« Toutes les relations charnelles sont répugnantes » et en décembre, le vrai cri féminin : « Si je pouvais le tuer et créer un autre être en tout semblable à lui, je le ferais avec plaisir. »

Avril 63. « Le côté physique de l'amour joue chez lui un très grand rôle, tandis que chez moi il n'en joue aucun. »

63. « Que reste-t-il de l'homme que j'ai été ? » dit T.

Sept. 67. « Je ne suis qu'un misérable reptile que l'on a écrasé, je ne suis bonne à rien, personne ne m'aime, j'ai des nausées, deux dents gâtées, une mauvaise haleine, je suis enceinte... etc. »

78. On apprend que Tolstoï lit à table.

87. Il lui hurle qu'il est poursuivi par l'idée de quitter sa famille.

90. Elle lit en cachette le journal de son mari qui le met sous clé.

Déc. 90. Il écrit : « L'amour n'existe pas. Il y a le besoin sensuel de s'unir à un autre être et le besoin raisonnable d'avoir un compagnon de vie. »

91. « C'est pour moi un supplice lui dit-il d'être entouré de serviteurs.

---

<sup>8</sup> En 2 tomes, Plon, 1930-1931.

91. La comtesse raconte qu'elle ne peut s'habituer à la saleté et à la mauvaise odeur du comte. Id. p. 283 (97).

92. La comtesse révèle que L.T. n'est gai qu'à cause de l'amour physique.

Tout le monde, selon elle, la plaint et la considère comme « une victime ».

Puis querelles sur droits d'auteur p. 81 et 97, 131-137, 216, 145.

[27]

P. 88. Aveu sur le double amour.

« Les gens qui ont fait fausse route dans la vie, les gens faibles et bêtes se jettent sur les brochures de Léon Nicolaïevitch. »

« Ces échasses sur lesquelles il grimpe en présence des obscurs. »

97 . Il quitte la maison et ne rentre qu'au matin.

97. Il joue tous les matins au tennis.

À 70 ans, après 35 verstes à cheval, dans la neige, il témoigne sa passion à la comtesse, qui le note avec émerveillement.

Staline surnommé par ses camarades (en 17) : la tâche grise.

\*

Au sommet du bonheur - et la nuit vint à ma rencontre.

\*

Personne plus que moi n'a désiré l'harmonie, l'abandon, l'équilibre définitif, mais il m'a toujours fallu y tendre à travers les chemins les plus raides, le désordre, les luttes.

\*

« Certes, dit-il, je crains de ne point être assez mort dans la mort et de manquer d'air dans la terre. Mais je me raisonne. Si je crains de manquer d'air c'est que je crains d'en mourir. De deux choses l'une ou



je n'en mourrai pas et je continuerai à manquer d'air mais sans alors en ressentir d'angoisse. Ou je mourrai et pourquoi l'angoisse alors ? »

\*

*Roman.* Jeanne P. et son geste machinal.

Id. Les cimetières militaires de l'Est. À 35 ans le fils va sur [28] la tombe de son père et s'aperçoit que celui-ci est mort à 30 ans. Il *est devenu l'aîné*<sup>9</sup>.

Les Arabes couchés ici. Et oubliés de tous.

\*

*Roman.* Les rêveries dans l'auto sur la route de Bérard.

\*

V. J'ai reconnu qu'il était vrai qu'il y avait des êtres plus grands et plus vrais que d'autres. Et qu'ils faisaient à travers le monde une société invisible et visible qui justifiait de vivre.

\*

M. Mort dérisoire au bout d'une vie dérisoire. Seule la mort des grands cœurs n'est pas injuste.

Les réfugiés espagnols. Domenech (guerre civile - guerre 39 résistance, Buchenwald - chômeur) Garcia (à qui A.B. fait remise d'une dette de 140 000 F. « Ah toi, tu es comme moi, tu ne seras jamais riche ») Gonzales (il y a des classes - et elles ne peuvent collaborer - Repousse toutes les gentillesse du patron - Il veut être traité durement) Bertomeu : La chorale (et puis il fait griller des sardines dans le bureau).

\*

---

<sup>9</sup>

C'est en 1947 que Camus a vu pour la première fois la tombe de son père, à Saint-Brieuc. Il avait 34 ans. Lucien Camus a été mortellement blessé à la bataille de la Marne alors qu'il n'avait pas tout à fait 29 ans.

*James* (Les Ambassadeurs). « C'est moi-même que je hais quand je pense à tout ce que l'on doit prendre à la vie des autres pour être heureux et que, même alors, on n'est pas heureux. »

[29]

\*

*Mauriac*. Preuve admirable de la puissance de sa religion : il arrive à la charité sans passer par la générosité. Il a tort de me renvoyer sans cesse à l'angoisse du Christ. Il me semble que j'en ai un plus grand respect que lui, ne m'étant jamais cru autorisé à exposer le supplice de mon sauveur, deux fois la semaine, à la première page d'un journal de banquiers. Il se dit écrivain d'humeur. En effet. Mais il a dans l'humeur une disposition invincible à se servir de la croix comme d'une arme de jet. Ce qui en fait un journaliste du premier ordre, et un écrivain du second. Dostoïevski de la Gironde.

\*

*Roman*. « À ces moments-là, les yeux fermés, il recevait le choc du plaisir comme un voilier soudain abordé dans la brume et frappé de la coque à la quille et tout en lui retentit sous le choc depuis le pont jusqu'à la misaine et aux mille cordages et nervures des extrémités du navire qui tremble alors longuement jusqu'au moment de se renverser avec lenteur sur le flanc. Ensuite, c'était le naufrage. »

\*

*Roman*. Ce qui le frappait alors c'était à quel point il y avait peu d'objets chez lui. Le nécessaire, jamais mot n'avait été mieux illustré. Quand sa mère vivait dans une chambre, elle n'y laissait aucune trace sinon, parfois, un mouchoir.

\*

« Je désirais, j'appelais les plus hautes souffrances, certain que j'étais désormais de trouver le bonheur qu'elles contenaient (d'être capable de goûter le bonheur ... ). »

[30]

\*

Commencer à donner c'est se condamner à ne pas donner assez même si l'on donne tout. Et donne-t-on jamais tout.

\*

Ne jamais dire d'un homme qu'il est déshonoré. Des actions, des groupes, des civilisations peuvent l'être. Non l'individu. Car s'il n'a pas conscience du déshonneur il ne peut perdre un honneur qu'il n'a jamais eu. Et s'il l'a, la brûlure terrible que cela représente est comme un fer rouge sur une cire. L'être fond, éclate sous le feu d'une douleur insupportable dans laquelle en même temps il est régénéré. Ce feu est celui de l'honneur qui regimbe justement et s'affirme par l'extrémité même de sa douleur. C'est du moins ce que j'ai ressenti le jour, la seconde exactement, où à la suite d'un malentendu, j'ai cru être convaincu d'une action vraiment basse. Ce n'était pas vrai, mais dans cette seule seconde, j'ai appris à comprendre tous les humiliés.

\*

## Décembre 51.

J'attends avec patience une catastrophe lente à venir.

\*

Mes déclarations à la radio - À l'écoute, je me trouve exaspérant. Paris me rend ainsi, malgré tous mes efforts. Trop continûment seul, depuis la disparition de *Combat*, sans rien où je puisse parler, défendre, exposer, justifier à l'occasion. Jamais relayé par la chaleur des autres, par le spectacle au moins de leur générosité. Pour finir, je gèle et il me vient ce ton gelé justement, trop dédaigneux pour traduire vraiment du [31] dédain, mais exaspérant à entendre. Si je sentais une vraie confiance, une seconde seulement, je rirais et tout serait réglé.

\*

L'idée que je me fais de la vulgarité, je la dois à quelques grands bourgeois, fiers de leur culture et de leurs privilèges, comme Mauriac, dès l'instant où ils donnent le spectacle de leur vanité blessée. Ils essaient alors de blesser au niveau même où ils le furent et découvrent en même temps la hauteur exacte où ils vivent en réalité. La vertu d'humilité pour la première fois triomphe alors en eux. Petits pauvres, en effet, mais en méchanceté.

\*

Je n'ai jamais été très soumis au monde, à l'opinion. Encore l'étais-je et si peu que ce soit. Mais je viens de faire l'effort définitif. Je crois bien qu'à cet égard, ma liberté est totale. Libre, donc bienveillant.

\*

Je me fais de moi l'idée la plus affreuse, des jours durant.

\*

Vie de Vélasquez. Commentaire à Vélasquez.

Mesure. Ils la considèrent comme la résolution de la contradiction. Elle ne peut être rien d'autre que l'affirmation de la contradiction et la décision héroïque de s'y tenir et d'y survivre.

\*

La meilleure protection de l'U.R.S.S. contre la bombe atomique, c'est la morale internationale qu'elle s'attache à [32] développer par des condamnations publiques. Elle compense donc sa seule infériorité par un recours à un jugement moral qu'elle nie pourtant dans sa philosophie officielle.

\*

L'injustice hypocrite amène les guerres. La justice violente les précipite.

\*

Le marxisme fait à la société jacobine et bourgeoise le même reproche que faisait le christianisme à l'hellénisme : intellectualisme et formalisme.

\*

Pièce. Il rentre de la guerre. Rien de changé sauf ceci qu'il ne parle que poétiquement.

\*

Emerson : Tout mur est une porte.

\*

Ne jamais attaquer personne surtout dans des écrits. Le temps des critiques et de la polémique est fini - Création.

\*

Supprimer *totalemment* la critique et la polémique - Désormais, la seule et constante affirmation.

Comprends-les tous. N'en aime et admire que quelques-uns.

[33]

\*

Le pire des destins, c'est la mauvaise humeur. Je le sais d'expérience. Et ce fut là ma vraie tentation après des années d'éclat et de force. J'y ai cédé, assez pour être désormais instruit, et puis j'en suis sorti.

\*

Overbeck a eu l'impression que la folie de Nietzsche était une simulation. Impression que m'a toujours donnée n'importe quel dément. L'amour peut-être est ainsi. Pour moitié, une simulation.

\*

La « limite » doit être la vérité de tous. Elle est la mienne dans la mesure où je suis à tous. Mais pour moi seul : la vérité qu'on ne peut pas dire.

\*

Guilloux, de Chamson : « Pour lui, l'autre n'est que l'interrupteur possible. »

\*

Sur le monde entier, venus de millions de machines merveilleuses, des torrents de musique triste.

\*

Judas érige la trahison et la haine en principe afin de témoigner, au moins indirectement, pour le Christ. Résultat : le XX<sup>e</sup> siècle. Faute d'amour, les camps.

[34]

\*

Le journalisme, selon Tolstoï : un bordel intellectuel. Il voulait écrire un roman « où il n'y eût pas de coupables ». Lettre de Tourgueniev mourant à Tolstoï : « J'ai été heureux d'être votre contemporain. »

\*

Roman (ou pièce) - Personnage : Ellan - Fur. cf. Hellosang.

\*

Le mythe d'Euphorion. L'enfant du titanisme contemporain et de la beauté antique. Goethe le fait mourir. Mais il peut vivre <sup>10</sup>.

\*

---

<sup>10</sup> Cf. note p. 21.

Rencontré hier P. Vianney <sup>11</sup>, jamais revu depuis l'occupation et les journées merveilleuses de la Libération à Paris. Et tout d'un coup immense nostalgie, à pleurer, des camarades.

\*

Man of Aran <sup>12</sup>. Vie terrible de ces pêcheurs. Et loin de les plaindre, on les admire et les respecte. Ce n'est pas la pauvreté ou le travail incessant qui font la déchéance de l'homme. Mais l'asservissement sordide de l'usine et la vie des banlieues.

[35]

\*

Deux heures du matin. Deux rêves favoris, depuis des années, dont l'un, sous des formes différentes est toujours celui de l'exécution. Cette nuit, réveillé en sursaut, je peux noter beaucoup de détails.

Je marche au supplice. Scotto Lavina (ami d'Alger que je vois très rarement, mais que j'aime bien) m'accompagne. Il me dit à l'oreille (la marche, en groupe, est accélérée) : « Ma femme me parlait encore hier de X. et de X. » Et moi : « Pas de noms propres, surtout pas de noms propres. » Lui, très doucement, comme à un malade, « Oh ! Pardonne-moi. » Quelqu'un dans le groupe (il y a des gardiens dont la présence m'est peu sensible, et A. présente et absente tour à tour) me demande pourquoi et je dis, en arrivant au pied d'un immense escalier : « Je veux rester au cœur du nom commun », phrase que je me répète à moi-même, avec une sorte de paix. Mes enfants sont au sommet de l'escalier que je gravis, toujours entouré, toujours rapidement, et les mains liées, je crois. (L'idée aussi d'être poussé, poussés même - nous marchons tous courbés en avant.) Jean se dirige vers un coin et je dis en le voyant (mais ce sentiment n'est pas entier en moi, plutôt comme une aurore, une sorte de découverte ravie et angoissée) : « Et puis lui re-

---

<sup>11</sup> Philippe Vianney, résistant, un des dirigeants du Mouvement de libération national (M.L.N.).

<sup>12</sup> Film de Robert Flaherty (1934).

commencera. ». Je les embrasse et pleure, pour la première fois. Eux me disent au revoir comme d'habitude, il me semble. Nous quittons l'escalier et passons par une sorte de gare dont je sors seul avec A. et Vera. Vera m'accompagne depuis un certain temps - je ne la connais pas pendant le rêve, mais au réveil je pense à elle comme à S. Elle est habillée en paysanne, vaguement Europe centrale, comme tout le monde autour de moi. Le paysage est moderne, gares, chantiers, c'est une nuit remplie d'un léger vent. Au sortir de la gare, je me dirige, toujours décidément, et sans gardiens, vers le lieu du supplice, avec une angoisse accrue qui devient insupportable. Mais je devine que Vera porte un pistolet, style ancien, qu'elle a dérobé [36] dans la gare (à qui ?). Aussitôt que j'en suis sûr, je pousse un cri de joie « Ah ! Vera le savais... (sous-entendu : que tu ferais tout ce qu'il faut pour ça). Comme je t'aime. » Je prends le pistolet et la course recommence. Nous approchons d'un groupe d'hommes qui travaillent. Il me semble que j'hésite un peu, comme si je voulais attendre encore, vivre encore. Mais les autres m'ont un peu dépassé. Et l'ai du mal à ajuster le pistolet, trop long, à ma tempe. Je tire rapidement, songeant que je n'ai pas fait d'adieux à A. ni à personne. Un éclat terrible dans ma tête. Et j'entends une phrase, une sorte de protestation dite par un des hommes qui travaillent (le chef, le crois) et que j'ai oubliée au moment où se termine ce rêve.

\*

Roman Picaresque. Journaliste - De l'Afrique à l'univers entier.

\*

Pièce d'amour.

\*

Votre morale n'est pas la mienne. Votre conscience n'est plus la mienne.

\*



V. « On trouverait aujourd'hui un remède contre la mort, je ne l'accepterais pas. Ma douleur (la mort de son père et de sa mère) mon bonheur (son amour) n'ont de sens que si je dois aller là-bas moi aussi. »

\*

Emerson. « Il peut arriver que celui-là même qui soutint cette doctrine (que l'homme a une âme) prenne la fuite devant [37] le journal composé dans la nuit par quelque obscur coquin qui ne sait pas ce qu'il écrit et trempe sa plume dans la boue et l'ombre. »

\*

Id. « Que nous reste-t-il sinon de tenir pour certain que c'est en évitant le mensonge et la colère que nous acquérons la voix et le langage d'un homme. »

\*

Id. « Ce n'est pas avec des scrupules qu'un homme deviendra grand. La grandeur vient au gré de Dieu, comme un beau jour. »

\*

*Roman.* Sous l'occupation le train de St Étienne-Dunières, par un soir d'hiver. Le train est bondé, deux compartiments ayant été réservés à l'armée allemande. Un soldat allemand peu avant l'arrêt de Firminy s'aperçoit qu'on lui a volé sa baïonnette pendant qu'il allait aux toilettes. Hurlements de rage. Deux ouvriers qui s'apprêtaient à descendre et regagner leur maison la journée finie sont empoignés, maintenus dans le couloir pendant que le train repart. Ils protestent, faiblement, d'une innocence évidente. À l'arrêt suivant, les soldats les font descendre. On les voit s'éloigner dans la brume glacée, résignés au pire.

Le témoin descend aussi, malheureux. Il ne peut les suivre. Il ne sait comment les délivrer. Il passe la nuit dans la salle d'attente, pen-

sant à eux. Rien à faire qu'à continuer pour que cela ne se reproduise pas. Mais d'ici là ils seront battus, et mourront peut-être.

[38]

\*

Thoreau. « Tant qu'un homme reste lui-même tout abonde dans son sens, gouvernements, société, le soleil même, la lune et les étoiles. »

Id. Emerson. « L'obéissance d'un homme à son génie, c'est la foi par excellence. »

\*

Nietzsche à sa sœur, à propos de l'affaire Lou <sup>13</sup> : « Non je ne suis pas fait pour l'inimitié et la haine... jusqu'alors je n'ai jamais haï personne. Ce n'est que maintenant que je me sens humilié. »

Nécessité selon lui des « contre Alexandre », de ceux « qui lieraient de nouveau le nœud gordien de la civilisation grecque après qu'il a été tranché ».

\*

Ce que j'ai dit, je l'ai dit pour le bien de tous et de cette part de moi qui est du côté de tous les jours. Mais une autre part de moi connaît un secret qui n'est pas fait pour être révélé - et avec lequel il faudra mourir.

\*

« Un homme labyrinthique ne cherche jamais la vérité, mais toujours et uniquement Ariane. »

[39]

---

<sup>13</sup> Lou Andreas-Salomé. Lettre envoyée par Nietzsche en 1883, après sa réconciliation avec sa sœur. Fin novembre 1882, il écrivait à Malvida von Meysenbug : « Ma sœur considère Lou comme un reptile venimeux qu'il faut anéantir à tout prix, et elle agit en conséquence. »

\*

À la clinique de Iéna, Nietzsche parle lucidement de tout avec Overbeck pendant de longs moments - *sauf de ses œuvres*.

\*

Le génie est une santé, un style supérieur, une bonne humeur - mais au sommet d'un déchirement.

\*

La création. Plus elle donne, plus elle reçoit - Se prodiguer pour s'enrichir.

\*

Le seul immortel est celui pour qui toutes choses sont immortelles (E. 14).

\*

Selon Emerson, les Américains ne sont de si prodigieux mécaniciens que parce qu'ils craignent la fatigue et la peine : par paresse.

\*

Chaque écrivain grand ou petit, a besoin de dire ou d'écrire que le génie est toujours sifflé par ses contemporains. Naturellement, ce n'est pas vrai, il ne l'est que parfois et souvent par hasard. Mais ce besoin chez l'écrivain est éclairant.

[40]

\*

Emerson 1848. « Comment donc nous y sommes-nous pris pour que le progrès du machinisme ait servi à tout le monde, l'ouvrier seul excepté. Il en a été blessé à mort. »

---

14 Emerson.

\*

Id. « C'est le droit de tout homme de se voir jugé et caractérisé d'après sa meilleure influence. »

\*

Les Anciens et les Classiques féminisaient la nature. On y entraît. Nos peintres la virilisent. Elle entre dans nos yeux, jusqu'à les déchirer.

\*

« Pas de psychologie en art. » « C'est que vous en manquez. »  
« Peut-être mais telle est la loi de la création : Faire avec ce qu'on a. Ensuite vous devrez juger non ce que j'ai, mais ce que j'ai fait. »

\*

Pour rester un homme dans le monde d'aujourd'hui, il ne faut pas seulement une énergie sans défaillance et une tension ininterrompue, il faut encore un peu de chance.

\*

*Roman.* « Ce n'est pas maintenant qu'il ne peut plus être question d'amour entre nous. Il n'en a jamais été question. Du fond de l'être, j'ai crié des années durant après ton amour - [41] Et puis je n'ai plus crié qu'après ton *attention*. Je n'ai obtenu ni l'un ni l'autre. »

\*

*Pièce.* D. Hautain, méprisant, désespéré, catégorique.

\*

G. est arrêté dans son roman par une scène que lui fait sa femme. Il vient travailler à Paris mais ne parvient pas à continuer. En vérité, il ne *veut* pas retrouver le fil, pour garder un argument et conserver son ressentiment intact.

\*

Il les exécutait de sa propre main : « Il faut, disait-il, payer de sa personne. »

\*

Aux quelques hommes qui m'ont permis d'admirer, j'ai une dette de reconnaissance, la plus élevée de ma vie.

\*

La liberté sexuelle nous a apporté au moins ceci que la chasteté et la supériorité de la volonté sont maintenant possibles. Toutes les expériences, les femmes retenues ou libres, ardentes ou rêveuses, et soi-même déchaîné ou circonspect, triomphant ou incapable de désir, le tour est fait. Il n'y a plus de mystère ni de refoulement. La liberté de l'esprit est alors presque complète, la maîtrise presque toujours possible.

[42]

\*

*Projet.* Dictionnaire perpétuel (pour Chroniques). Écrire *Caprices* (à la Goya).

\*

Au fond de moi, la solitude espagnole. L'homme n'en sort que pour les « *instants* » puis il regagne son île. Plus tard (à partir de 1939) j'ai essayé de rejoindre, j'ai refait toutes les étapes de l'époque. Mais au pas de charge, sur les ailes des clameurs, sous le fouet des guerres et des révolutions. Aujourd'hui, je suis au bout - et ma solitude regorge d'ombres et d'œuvres qui n'appartiennent qu'à moi.

\*

Iguape. Un homme à l'avant du bac. La ville, la procession. L'homme, la pierre s'écroulent. Le visiteur prend la pierre mais dépasse l'église

et marche vers le fleuve. Il charge la pierre dans une longue barque et remonte le fleuve vers la forêt vierge où il disparaît <sup>15</sup>.

\*

Même ma mort me sera disputée. Et pourtant ce que je désire de plus profond aujourd'hui est une mort silencieuse, qui laisserait pacifiés ceux que j'aime.

\*

Un soir, feuilletant distraitement un livre aimable, je lus sans broncher : « Comme chez beaucoup d'âmes passionnées, [43] le moment était venu où sa foi dans la vie défailait. » Une seconde après, la phrase retentissait de nouveau en moi, et je fondais en larmes.

\*

Une part de moi a méprisé sans mesure cette époque. Je n'ai jamais pu perdre, même dans mes pires manquements, le goût de l'honneur et le cœur m'a souvent manqué devant l'extrémité de déchéance qu'a touchée le siècle. Mais une autre part a voulu assumer la déchéance et la lutte commune...

\*

*Comédie sur la presse.*

- Nuancer ? Si je retrouve dans votre vocabulaire encore un mot comme celui-là, je vous flanque à la porte.

(Au critique dramatique) cet auteur n'a pas d'amis ici. Vous tâchez donc de dire qu'il s'agit d'idées. En France aujourd'hui le simple soupçon d'intelligence suffit à couler un homme. Mais vous écrirez en toutes occasions que nous sommes le peuple le plus intelligent de la terre. Le public n'admet plus l'intelligence qu'à l'intérieur de phrases idiotes.

Fin. Il écrira le lendemain l'article qui révélera tout.

---

<sup>15</sup> Note pour *La Pierre qui pousse*, dans *L'Exil et le Royaume*.

Le public n'a pas de mémoire - Nous sommes sa mémoire.

Scène avec lecteur.

La revue des journaux : celui qui met le Christ en parade à la première page du journal des repus. Le progressiste ami des camps etc.

3° acte chez lui. Ascétique.

Au secrétaire de rédaction idéaliste

- Votre journal ne se voit pas.

- Il se lit.

- Un journal est fait pour être lu, mais à distance. Il faut pouvoir le lire sur l'exemplaire du voisin de métro.

[44]

- Celui qui le lit sur son voisin ne l'achète pas.

- Non, mais il en parle.

\*

*28 février 1952.* La découverte du Brésil, de Villa-Lobos - avec lui la grandeur revient dans la musique. Chef-d'œuvre - je ne vois que de Falla aussi grand.

\*

Si je devais mourir ce soir, je mourrais dans un sentiment affreux, qui m'était inconnu et qui pourtant me fait mal ce soir. Le sentiment que j'ai aidé et que j'aide beaucoup d'êtres - et que personne pourtant ne me vient en aide... Pas fier de moi.

\*

Médée - par le groupe du théâtre Antique. Je ne peux entendre ce langage sans pleurer, comme celui qui retrouve enfin sa patrie. Ces paroles sont les miennes, les miens ces sentiments, la mienne cette croyance.

« Quel malheur est celui de l'homme sans cité. » « Ô faites que je ne sois pas sans cité » dit le chœur. Je suis sans cité.

\*

Némésis. L'ivrognerie de l'âme et du corps n'est pas une démence, mais un confort et un engourdissement. La vraie démence flambe au sommet d'une interminable lucidité.

\*

Une presse n'est pas vraie parce qu'elle est révolutionnaire. Elle n'est révolutionnaire que parce qu'elle est vraie.

[45]

\*

Ibsen (*Empereur et Galiléen*) <sup>16</sup>. Après l'Olympe et le Calvaire, le III<sup>e</sup> Empire.

\*

Polémique contre l'H.R. <sup>17</sup>. C'est la levée en masse des ténébrions. Je lis dans le Littré « Ténébrion » 1) Ami des ténèbres intellectuelles. 2) Genre de coléoptères dont une espèce, à l'état de larve, vit dans la farine. On dit aussi blatte. Amusant.

\*

Nos poètes maudits ont deux lois : la malédiction et la brigue.

\*

L'amour en dieu est apparemment le seul que nous supportions puisque nous voulons toujours être aimés malgré nous-mêmes.

\*

---

<sup>16</sup> *Empereur et Galiléen*, d'Ibsen, pose la question : comment concilier volonté et morale d'une part, amour et liberté de l'autre.

<sup>17</sup> H.R. : *L'Homme révolté*.



Cf. Romain Rolland. *Vie de Tolstoï*. P. 69. La « vie » dans le roman.  
 Id. « Il est difficile d'aimer une femme et de rien faire de bon. »  
 [46]

\*

Les Bacchantes <sup>18</sup>. Pentheus devrait dire : « Je ne veux pas de votre démesure. Mais c'est de la mienne que je veux mourir. »

\*

Ils sont la révolte, la fierté, le mur inflexible qui se dresse devant la servitude qui monte. Ils ne laisseront ce rôle à personne - et qui prétend se révolter autrement sera excommunié.

Qu'en est-il donc ? L'un attend de voir le journal le plus probe que ces temps aient connu, créé par le sacrifice et le labeur de centaines d'hommes, il attend, dis-je, que ce journal passe aux mains d'un financier véreux, pour aller louer ses services à ce marchand dès que les hommes libres ont quitté la place <sup>19</sup>. L'autre dans le temps même où il soutient et applaudit son vieil ami contre moi, m'écrit qu'il ne faut pas trop croire ce que dit ce vieux poète, et, s'apeurant soudain, m'écrit à nouveau pour me supplier de ne pas faire état en public de sa lettre et de sa petite trahison. Un autre encore vient solliciter de moi un service, le reçoit et, rentré chez lui, compose un article qui m'insulte et dont il m'écrira d'ailleurs pour en adoucir l'effet. Un autre encore qui craint d'être mal jugé pour avoir longtemps représenté une maison d'édition qui abusa de ma confiance, demande à s'expliquer devant moi, reçoit une lettre qui refuse par pure générosité de le confondre avec son employeur et, sans perdre un instant, rabote un essai où il s'attriste de ce que les moralistes de mon genre doivent finir un jour en policiers.

---

<sup>18</sup> Projet de pièce intitulée un peu plus loin *La Bacchante*. Camus rejoint une fois de plus Nietzsche, qui a commenté *Les Bacchantes* d'Euripide dans *Naissance de la tragédie*.

<sup>19</sup> Allusion à *Combat*.

[47]

Ce sont là nos champions, nos maudits retirés sous la tente confortable de la malédiction et qui n'en sortent que pour la brigue. Ce sont eux qui assureront notre liberté et qui annoncent qu'ils tiendront ferme l'étendard dans l'orage qui s'avance. Allons, la première gifle du policier de service les mettra à genoux !

\*

Fragment de lettre sur M.R. <sup>20</sup>.

Nous sommes bien peu. Mais la vérité passe avant l'efficacité. Il faut définir celle-ci avant de se préoccuper de celle-là. De quoi servirait d'être des millions si notre « église » avait pour premier commandement : Tu mentiras ? Ceci ne signifie nullement que l'efficacité n'a pas de sens. Elle a un sens second. La survie de la vérité n'est pas un problème moins important que la vérité elle-même. C'est un problème qui vient *après*. Voilà tout. Encore faut-il le résoudre... Les chrétiens ont commencé par être douze - les marxistes deux.

\*

Lettre à A. Maquet.

J'avance du même pas, il me semble, comme artiste et comme homme. Et ceci n'est pas préconçu. C'est une confiance que je fais, dans l'humilité, à ma vocation... Mes prochains livres ne se détourneront pas du problème de l'heure. Mais je voudrais qu'ils se le soumettent plutôt que de s'y soumettre. Autrement dit, le rêve d'une création plus libre, avec le même contenu... je saurai alors si je suis un véritable artiste.

\*

Selon Melville, les *remoras*, poissons des mers du Sud, nagent mal. C'est pourquoi leur seule chance d'avancer consiste à [48] s'accrocher au dos d'un grand poisson. Ils plongent alors une sorte de tube jusque

---

<sup>20</sup> *L'Homme révolté.*

dans l'estomac d'un requin, y pompent leur nourriture, et se propagent sans rien faire en vivant de la chasse et des efforts du fauve. Ce sont les mœurs parisiennes.

\*

Une certaine race d'hommes sait avec qui elle peut en prendre à son aise. D'abord celui qui pratique autant qu'il le peut générosité et loyauté - et que la décence empêche d'user de tous ses avantages.

\*

*La Bacchante.* Deux Dionysos :

- 1) Dieu de la terre. Dieu noir, Dieu viril. Iacchos, un cri personnifié <sup>21</sup>.
- 2) L'Asiate décadent : vin et volupté, bavardage. Celui que Pentheus refuse.

À Eleusis on n'initiait pas les meurtriers (Néron n'osa pas) ou ceux « dont la voix n'est pas juste ».

Second jour des mystères : « A la mer, les mystes <sup>22</sup>. »

Pour passer en enfer, Dionysos doit ramer lui-même.

3 dieux à Éleusis : Iacchos, Déméter (la mère), Triptolème <sup>23</sup>.

Sens : la mort n'est pas douloureuse. C'est la vie terrestre qui est une mort, la mort est libération.

Trace dans Luc : Laisse les morts ensevelir les morts et toi va annoncer le royaume de Dieu.

<sup>21</sup> Dionysos et Iacchos : deux noms pour désigner le même dieu. Iacchos est aussi le violent cri de joie poussé dans les bacchantales.

<sup>22</sup> Le 16 Boédromion, quand retentissait le cri : "Les mystes (les initiés) à la mer !" chacun courait à la rade de Phalère pour y prendre un bain purificateur.

<sup>23</sup> Iacchos est le fils de Déméter et de son frère Zeus. Triptolème, vacher ayant aidé Déméter quand elle cherchait sa fille Coré, enlevée par Hadès, fut envoyé autour du monde par la déesse, pour enseigner aux hommes l'agriculture.

1er Dionysos lembrera Pentheus <sup>24</sup> : « Voilà ton Dieu, réjouis-toi, mais seul est digne [49] de m'adorer celui qui a démontré qu'il ne céderait jamais à la débauche de l'âme et du corps, au faux dieu dont je me fais toujours précéder. La sagesse s'ouvre maintenant à toi.

- Ah ! je brûle de la connaître.

- La voici : tu as maintenant conquis le droit à la folie... »

Pentheus et la Bacchante hurlent sans discontinuer pendant que le rideau tombe.

Ou encore... « Mais attends que tous dorment. Écoute. Tout se tait. C'est maintenant que tu as droit à la folie. Pour toi seul. Dans la solitude. Et qu'elle ne tue que toi ! »

Entrée Dionysos II, suivi par Dionysos 1 déguisé en sceptique dilettante (Silène ?) « Jouir, jouir ! »

Début : les vieillards courent aux bacchantes.

Un philosophe (Est-ce qu'il tue ? Comment tue-t-il ? Tue-t-on bien, etc. Lui qui tue si bien et moi qui raisonne si fort... Nous ferons des merveilles. Je lui prêterai mon raisonnement et lui tuera pour moi.)

Un poète

Un prêtre : prêtre que vas-tu faire avec ceux-là ?

Un commerçant.

Nihilistes.

La Bacchante : Elle veut y aller. Pentheus s'y oppose. « Il faut que la cité soit maintenue. Elle ne doit pas être sacrifiée à l'amour. » « Elle ne doit pas sacrifier l'amour. »

Dionysos 1 et Pentheus : Qui es-tu pour afficher tant de vertu. - Je n'ai pas de vertu. - N'as-tu pas convoité de femme. Oui. - Ne les as-tu pas prises - Oui - N'es-tu pas violent ? (Il le frappe.)

---

<sup>24</sup> Pentheus a été mis en pièces par les bacchantes, dirigées par sa propre mère, Agavé.

Penthée écartelé. Dionysos II et les Bacchantes célèbrent le sacrifice.

Dionysos I survient qui les fait taire.

II - Qui peut faire taire les cris de la démence ?

I - Celui qui connaît la démence et la tient soumise.

Id. Un homme comme moi, esclave, si tu avais seulement l'idée de ce qu'il contient. J'ai assez de colère pour frapper les dieux au visage, assez de désir... pour forcer la femme de mon [50] meilleur ami... Mais ces chiens me dégoûtent qui courent les uns derrière les autres, chacun demandant au désir de l'autre le soin de relayer son propre désir. Moi, vertueux ! (il éclate de rire) j'aimerais l'être à vrai dire mais mon sang est en flamme et mon intelligence, ayant toutes les forces, peut tout concevoir.

\*

À quarante ans on consent à l'annihilation d'une part de soi-même. Le ciel fasse au moins que tout cet amour inemployé vienne redresser et faire resplendir une œuvre dont je n'ai plus la force en ce moment <sup>25</sup>.

\*

... Tous et toutes sur moi, pour me détruire, réclamant leur part sans répit, sans jamais, jamais, me tendre la main, venir à mon secours, m'aimer enfin pour ce que je suis et afin que je reste ce que je suis. Ils estiment mon énergie sans limite et que je devrais la leur distribuer et les faire vivre. Mais j'ai mis toutes mes forces dans l'exténuante passion de créer et pour le reste je suis le plus démuné et le plus nécessiteux des êtres.

\*

---

<sup>25</sup> Camus a 40 ans le 7 novembre 1953.

*Roman.* « Il n'avait plus la force de l'aimer. Seule était vivante en lui la capacité de souffrir d'elle, tout ce qui de l'amour est privation ou manque. Elle ne pouvait plus lui donner que de la souffrance. Quant à la joie, elle était morte. »

Id. « On pouvait croire qu'elle était tout entière l'insoumission et il est vrai que cet être couronné de flammes brûlait comme la révolte elle-même. Mais elle était surtout l'acceptation. « J'accepterai de mourir aujourd'hui (à trente ans) car j'ai eu assez de joies. Et s'il me fallait revivre, je voudrais la même vie, malgré ses malheurs extrêmes. »

[51]

\*

Je ne crois pas ceux qui disent se ruer dans le plaisir par désespoir. Le vrai désespoir ne mène jamais qu'à la peine ou à l'inertie.

\*

Eh ! bien, vous voilà putain comme les autres !

\*

Qui ne donne rien n'a rien. Le plus grand malheur n'est pas de ne pas être aimé, mais de ne pas aimer.

\*

Partagé entre un être qui refuse totalement la mort et un être qui l'accepte totalement.

\*

Trop de globules blancs, pas assez de globules rouges, et même les uns mangeant les autres, la France est en état de leucémie. Elle n'est plus en état de mener une guerre, ni de produire une révolution. Des réformes oui. Mais c'est un mensonge que de lui promettre autre chose. D'abord lui refaire un sang.

\*

Style. Prudence devant les formules. Elles sont parfois comme le tonnerre : elles frappent mais n'éclairent pas.

[52]

\*

Boghari-Djelfa <sup>26</sup> - Le petit erg. La pauvreté extrême et sèche - et la voici royale. Les tentes noires des nomades. Sur la terre sèche et dure - et moi - qui ne possède rien et ne pourrai jamais rien posséder, semblable à eux.

Laghouat et devant la colline rocheuse couverte des feuilles repliées du silex - l'immense étendue - la nuit qui vient comme une vague noire du fond de l'horizon pendant que l'ouest rougit, rosit, verdit.

Les chiens infatigables de la nuit.

Dans l'oasis, les murs de boue au-dessus desquels resplendissent les fruits d'or. Le silence et la solitude. Et puis on débouche sur une place. Des nuées d'enfants joyeux qui tournoient comme des petits derviches, en riant de toutes leurs dents.

Peut-être est-il temps alors de parler du désert où j'ai trouvé la même évasion - Du fond de l'horizon... J'attends aussi d'y voir surgir des bêtes fabuleuses et d'y trouver, plus simplement, un silence non moins fabuleux et cette fascination...

\*

Mme V.R. de Malraux qui va au Japon : « Il n'y va que pour en revenir. » Mais nous sommes tous un peu comme ça.

\*

---

<sup>26</sup> En décembre 1952, Albert Camus a visité, seul en voiture, les territoires du Sud algérien. La pauvreté " royale " est une idée que l'on retrouve dans *L'Exil et le Royaume*. Laghouat a inspiré le décor de *La Femme adultère*. Les notes qui suivent concernent presque toutes la préparation du recueil de nouvelles *L'Exil et le Royaume*.

Naïveté de l'intellectuel de 1950 qui croit qu'il faut se raidir pour se grandir.

[53]

\*

Solstice d'été. Nouvelle qui se passerait le jour le plus long de l'année.

\*

Les fleurs au-dessus des hauts murs, à Alger, dans le quartier des villas. Un autre monde dont je me sentais exilé.

\*

Mort du concierge. Sa femme est malade, couchée dans un grand lit. À côté d'elle dans la pièce unique, sur un petit lit pliant, le mort est étendu, qu'on peut voir deux fois par jour, en prenant le courrier.

« Au revoir, dit-elle, mon chéri, mon coco. Qu'il est grand ! C'est qu'il était grand... » On a passé la bière « de champ », et debout. Seuls des voisins suivent le deuil. « Dire qu'il y a trois jours que je buvais avec lui un diabolo menthe. » « Je voulais justement lui faire changer la conduite à gaz. »

Au cimetière nous sommes quatre. Un égoutier nous donne à chacun un œillet que nous lancerons tout à l'heure sur le bel indifférent.

\*

À Buchenwald, un petit Français, à l'arrivée demande à parler à part au fonctionnaire, lui-même prisonnier, qui l'accueille : « C'est que voyez-vous, mon cas est exceptionnel, je suis innocent. »

\*

Nouvelle par journée de terrible chaleur, à Paris.

[54]

\*



Roman - Déporté. On déporte aussi femme et enfants. Ils en meurent. Au retour, l'homme, superbement intelligent et doux, se consacre à la recherche de ses meurtriers... Il le pousse dans une pièce. Lui dit : J'ai appris cela là-bas - On ne tue pas au même endroit où l'on humilie. C'est plus propre. Voilà le téléphone. Appelez. Vous avez le temps.

\*

*Pièce sur le Retour et Vérité.*

Scène I - Femme et amie l'attendent.

Scène II - Il revient et devant l'amie révèle à sa femme que cette dernière a été sa maîtresse.

\*

*Nouvelle Brésil*<sup>27</sup>. Un Urubu s'ébroua, ouvrit le bec, prit ostensiblement des dispositions pour s'envoler, claqua deux fois contre son corps ses ailes poussiéreuses, s'éleva de deux centimètres au-dessus de l'arête du toit et retomba pour s'endormir presque aussitôt.

\*

Une à une les étoiles tombaient dans la mer, le ciel s'égouttait de ses dernières lumières.

\*

Pour finir il porte la pierre dans la case la plus misérable. Les indigènes se serrent sans mot dire pour lui faire place. [55] Dans le silence on n'entend plus que la rumeur du fleuve. - Ici nous sommes les derniers, la dernière place parmi les derniers.

\*

- L'Europe... Des chiens.

---

<sup>27</sup> Notes pour *La Pierre qui pousse*.

- Moi aussi, je suis un chien. J'ai flairé et forniqué. Il n'y a pas de différence.

- Une petite. J'ai honte.

- Ah ! Vous êtes riche !

- Non, pas très. Mais même très pauvre, j'ai toujours vécu comme un riche.

- Et c'est de ça que vous avez honte.

- De ça. Et d'avoir menti flairé et forniqué.

- Bon. Il n'y a rien à faire.

- Non.

Id. - On ne peut pas s'empêcher. On ne peut pas s'empêcher. Et puis vient un moment où on ne peut plus.

\*

Nouvelle Hauts Plateaux <sup>28</sup>. L'homme arrive et explique lui-même son crime.

« Voici. Ceci est la route de Djelfâ. Tu trouveras une voiture. Tu l'arrêteras. À Djelfâ, on trouve la gendarmerie et le train. Cette piste au contraire traverse les Hauts Plateaux. Tu trouveras à un jour de marche d'ici les premiers pâturages et les nomades. Ils t'accueilleront. Ils sont pauvres et misérables, mais ils donnent tout à l'hôte.

L'homme qui se taisait depuis la veille dit seulement :

- Ce sont des rois ?

- Oui, dit Pierre. Eux sont des rois. »

[56]

\*

*Nouvelle Les Muets*

---

<sup>28</sup> L'Hôte.

Des ouvriers rentrent à l'usine (tonnellerie) après l'échec d'une grève. Ils se taisent. La journée à l'atelier.

Dans l'après-midi, hémiplegie du patron. Le contremaître l'annonce à un ouvrier. Celui-ci ne parle pas. Peu après le travail, il pleure, ses bras sur la table. « Même ça, même ça. »

\*

Nouvelle toute dans une seule course violente.

Sur le Pacifique. Petite muette. Elle n'a pas su lui dire qu'elle était enceinte. Il court avec elle dans ses bras. Elle meurt.

\*

Nouvelles sous le titre : Nouvelles de l'exil <sup>29</sup>.

1) Laghouat. La femme adultère.

2) Iguape - la chaleur humaine, l'amitié du coq noir.

3) Les hauts plateaux et le condamné.

4) L'artiste qui se retranche (titre : Jonas).

Puis il ne peint plus. Les mains sur les genoux il attend. Maintenant je suis heureux.

5) L'intellectuel et le geôlier.

6) Un esprit confus - le missionnaire progressiste va civiliser les barbares qui lui coupent les oreilles et la langue et le réduisent en esclavage. Il attend le prochain missionnaire et le tue avec haine.

7) Nouvelle sur la folie.

[57]

---

<sup>29</sup> Cinq de ces sept nouvelles se retrouvent dans *L'Exil et le Royaume : La Femme adultère, La Pierre qui pousse* (Iguape), *L'Hôte* (Les hauts plateaux et le condamné), *Jonas, Le Renégat* (Un esprit confus). La nouvelle sur l'intellectuel et le geôlier et celle sur la folie ont été abandonnées. Le recueil a été complété par *Les Muets*.

\*

Un esprit confus <sup>30</sup>. « Ô menteurs, ô menteurs ! je le connais, moi. Il faisait des crocs-en-jambe aux aveugles, sale pauvre qu'il disait aux mendiants. On l'a cloué contre un mur, ô menteur et la terre tremble. C'est un juste qu'on vient de tuer. » La morale était sauve. Le voilà, la tête dans le mur. Quand ils l'ont cloué il y avait un clou derrière sa tête, et il est entré, comme dans la mienne maintenant. Quelle bouillie ! Quelle bouillie ! Et puis pour finir on lui a coupé la langue. C'est après qu'il eut dit « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » On n'allait pas le laisser continuer, non on n'allait pas le laisser se mettre à table, passer aux aveux...

La haine, j'ai découvert ça. La haine me fait penser à une pastille de menthe la bouche glacée, l'estomac un peu brûlé. Il faut être méchant, il faut être méchant. Moi je suis esclave, c'est entendu. Mais si je suis méchant, je ne suis plus esclave. Leur bonté, je crache dessus.

..... Le voilà. Dans le désert, la détonation éclate, vaste. Il est tombé, le nez dans les pierres, le crâne en bouillie, mais recroquevillé. Les bras en croix, les bras en croix, ai-je hurlé. Mais au même moment, des geysers d'oiseaux gris et noirs sont montés dans le ciel inaltérablement bleu. Loin très loin un chacal humait le vent et à petit trot s'ébranle dans la direction du mort.

Pour finir il est crucifié. Notre père qui êtes au...

Comment être pardonné jamais, si on ment, puisque l'autre ne sait pas qu'il y a quelque chose à pardonner. Il faut donc dire la vérité au moins une fois avant de mourir - ou accepter de mourir sans être jamais pardonné. Quelle mort plus solitaire pourtant que celle de celui qui disparaît, refermé sur ses mensonges et ses crimes.

[58]

\*

---

<sup>30</sup> *Le Renégat.*

Anti-Europe. Sur la côte du Pacifique au Chili. Une petite fille de 15 ans le suit partout des yeux. Elle est seule dans une sorte de cabane. Il l'interroge. Elle ne répond pas mais le regarde. Elle est muette. Leurs amours silencieuses devant la mer.

\*

*Roman.* « J'avais longtemps cru, à voir ses abandons, que nous avions une complicité dans le désir. Et il m'a fallu beaucoup d'années pour comprendre qu'elle, et la plupart des femmes, n'avaient jamais d'autre complicité que celle de l'amour. »

\*

J'ai toujours aimé la mer sur les plages. Et puis sur les plages désertes de ma jeunesse la boutique a proliféré. Maintenant je n'aime plus que le milieu des océans, là où l'existence des rivages paraît improbable. Mais un jour, à nouveau, sur les plages du Brésil, j'ai compris qu'il n'est pas pour moi de plus grande joie que de fouler un sable vierge à la rencontre d'une lumière sonore, pleine des sifflements de la vague.

\*

*Roman.* Sous l'occupation, s'aperçoit à quel point il est devenu nationaliste à son dépit de voir un chien errant suivre joyeusement un soldat allemand.

\*

G. Difficile sous l'extrême gentillesse de deviner sa susceptibilité. On y met du temps. Et pendant tout ce temps on risque de le blesser.

[59]

\*

*Roman.* Différence de rythmes entre les êtres et différence aussi de rythmes chez un même être. D. lamine dans une séduction com-

mencée. Puis tout d'un coup il téléphone, fait 1 500 km, l'emmène dîner et la prend dans la nuit.

\*

Désormais solitaire en effet, mais par ma faute.

\*

On veut vivre des sentiments avant de les éprouver. Nous savons qu'ils existent. La tradition et nos contemporains nous en font des rapports incessants, et d'ailleurs faux. Mais on les vit alors par procuration. Et on les use sans les avoir ressentis.

\*

Roman. « À cause même de l'immense tort qu'il lui faisait, il cherchait chacune des petites occasions où elle semblait manquer d'attention sinon d'amour. Et il lui en faisait grief alors, non parce qu'il pouvait espérer jamais alléger sa culpabilité, mais pour l'entraîner avec lui dans la commune condition et la faire vivre encore à ses côtés, mais cette fois sur la terre déserte et privée d'amour. »

\*

Ce qui m'a toujours sauvé de tous les accablements c'est que je n'ai jamais cessé de croire à ce que, faute de mieux, j'appellerai « mon étoile ». Mais aujourd'hui, je n'y crois plus.

[60]

\*

Sachs (*Derrière cinq barreaux*)<sup>31</sup>. « On peut bien vivre sans le catholicisme : je ne puis guère vivre sans penser au Christ. »

Cite Montesquieu : « Si les hommes étaient parfaitement vertueux, ils n'auraient point d'amis. »

---

<sup>31</sup> Gallimard, 1952.

Cite Balzac : « Le génie ressemble à tout le monde et nul ne lui ressemble. »

« On ne trahit bien que ceux que l'on aime. »

« On a la mort que l'on mérite. »

« Ce n'est pas avec les gens auxquels on fait tort qu'on a le plus d'ennuis, mais avec les témoins de l'affaire qui s'érigent en juges bénévoles. »

\*

La tragédie n'est pas qu'on soit seul, mais qu'on ne puisse l'être. Je donnerais parfois tout au monde pour n'être plus relié par rien à l'univers des hommes. Mais je suis une partie de cet univers et le plus courageux est de l'accepter et la tragédie en même temps.

\*

Écrire une mise en scène du *Don-Juan* de Molière.

\*

Pièce. Un homme qui *ne peut pas hair*.

\*

Les hommes apprennent peu à peu à vivre. Et moi pour qui la vie était si naturelle, j'ai peu à peu désappris de vivre [61] jusqu'à ce moment où chacune de mes actions et de mes pensées ajoute à la souffrance ou au malaise des autres ou de moi-même, au poids insupportable de ce monde dont j'ai commencé cependant par tant jouir.

\*

Tribus de chiens assemblés dans des cités et rongant des idées.

\*

*Vaucluse*. La lumière du soir devient fine et dorée comme une liqueur et vient dissoudre lentement ces cristaux douloureux dont parfois le cœur est blessé.

\*

Couple. Il n'y a que l'exigence qui restreint l'exigence. Elle n'exigeait rien que de ne pas mourir et moi je criais vers la vie.

\*

Comme il boitait, il plaçait ordinairement son chapeau de travers.

\*

Le Critique russe Rasoumnik à propos de la pièce de Maïakovski *Mystère Bouffe* : « Dans l'avenir le socialisme historique et le christianisme historique se rencontrent. »

\*

Char propose comme devise : Liberté, Inégalité, Fraternité.

[62]

\*

Les progrès de la condition matérielle améliorent plus que nécessairement, et dans une très grande mesure, la nature humaine. Mais au-delà de cette mesure, avec la richesse, elle lui nuit. Sur la limite se tient le véritable équilibre de la morale.

\*

Siècle de la sérénité. Le danger de catastrophe à ce point répandu se confond avec l'avenir mortel de toute condition. C'est pourquoi se mettre en règle avec son époque aujourd'hui n'est rien d'autre que se mettre en règle avec la mort. Ce siècle du plus extrême danger est aussi celui de la plus haute sérénité.

\*

Temps modernes <sup>32</sup>. Ils admettent le péché et refusent la grâce. Soif du martyr.

---

<sup>32</sup> Il s'agit de la revue de Jean-Paul Sartre.



\*

L'enfer, c'est le paradis plus la mort.

\*

L'enfer est ici, à vivre. Seuls échappent ceux qui s'extraient de la vie.

\*

Qui témoignera pour nous ? Nos œuvres. Hélas ! Qui donc alors ? Personne, personne sinon ceux de nos amis qui nous ont [63] vus dans cette seconde du don où le cœur tout entier se vouait à un autre. Ceux qui nous aiment donc. Mais l'amour est silence : Chaque homme meurt inconnu.

\*

Septembre 52. Polémique avec T.M. <sup>33</sup>. Attaques « Arts » « Carrefour » « Rivarol ». Paris est une jungle, et les fauves y sont miteux.

\*

Parvenus de l'esprit révolutionnaire nouveaux riches et pharisiens de la justice. Sartre, l'homme et l'esprit, *déloyal*.

\*

Le Meilleur ami. Un acte. X. chez les Z. On parle de Y., meilleur ami de X., qui est en retard. Ses vertus développées par X. Les Z. font état de certaines réticences de Y. sur X. Les mêmes vertus peu à peu dénoncées comme défaut par X. Les Z. signalent un jugement favorable de Y. sur X. X. commence le mouvement inverse. Y. arrive. X. se

---

<sup>33</sup> La polémique avec les *Temps Modernes*, à propos de *L'Homme révolté*, a trouvé son point culminant avec le numéro d'août 1952, qui contient la *Lettre au directeur des Temps Modernes*, de Camus et les réponses de Sartre et de Janson. Dans *Arts*, daté du 12 au 18 septembre 1952, un article de Jacques Peuchmaurd a pour titre : "Après André Breton, Sartre s'insurge. Camus serait-il le Duhamel de sa génération ?" *Carrefour* était un hebdomadaire de droite, et *Rivarol* d'extrême droite.

précipite sur lui pour l'embrasser. « Ah ! dit Y., qu'il est bon de se retrouver parmi ses amis. »

\*

Les Doukhobors <sup>34</sup>. Le christianisme est intérieur. Il meurt et ressuscite en nous. Tout chrétien a deux noms. L'un corporel [64] l'autre spirituel que lui donne Dieu à la naissance spirituelle et selon ses œuvres. Le dernier nom n'est ici-bas connu de personne ; il sera connu dans l'éternité.

Non pas notre frère est mort, mais notre frère est changé.

\*

Doukhobors. En russe, ceux qui luttent par l'esprit.

\*

La propriété c'est le meurtre.

\*

*Morale pratique.*

Ne jamais faire appel aux tribunaux.

Donner l'argent, ou le perdre. Ne jamais le faire fructifier, ni le rechercher, ni le réclamer.

Titre : Petit traité de morale pratique - ou (pour provoquer) d'aristocratie quotidienne.

\*

Polémique T.M. <sup>35</sup> - Coquinerie. Leur seule excuse est dans la terrible époque. Quelque chose en eux, pour finir, aspire à la servitude. Ils ont rêvé d'y aller par quelque noble chemin, plein de pensées. Mais

---

<sup>34</sup> Secte qui s'est formée en Russie au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous les influences occidentales de type quaker, maçonnique et protestant.

<sup>35</sup> *Temps Modernes.*

il n'y a pas de voie royale vers la servitude. Il y a la tricherie, l'insulte, la dénonciation du frère. Après quoi, l'air des trente deniers.

\*

L'eau douce à Oran. Lumière d'Afrique : avide flamboiement qui brûle le cœur. J'étais trop jeune.

\*

[65]

Parfois, tard dans ces nuits de fête, où l'alcool, la danse, le violent abandon de chacun menaient très vite à une sorte de lassitude heureuse, il me semblait, une seconde au moins, à l'extrémité de la fatigue, que je comprenais enfin le secret des êtres et que je serais capable un jour de le dire. Mais la fatigue disparaissait, et avec elle, le secret.

\*

Brunetière plaidait déjà comme Sartre pour le théâtre de situations contre le théâtre de caractères. Copeau réglait alors la question en une phrase : « La situation vaut ce que valent les caractères. »

Id, Copeau sur le « métier », sur la pièce « bien faite ». Ne pas confondre « recette » et « métier ». Cf. Discours sur le Poème Dramatique, de Corneille.

\*

Toute société, et particulièrement la littérature, vise à faire honte à ses membres de leurs vertus extrêmes.

\*

« L'amour du lointain » en commedia dell'arte. Princesse de Clèves, romantique.

\*

Roman. « Ce n'était pas elle qu'il détestait pendant ces journées. Il n'y avait rien en elle qu'on pût détester et presque tout qu'on pût ai-

mer. C'était lui qu'il détestait en elle - et sa propre insuffisance, sa pauvreté, son impuissance à aimer ce [66] qui convenait de l'être, à vivre dans ce qu'il savait être digne, et d'elle et de lui... »

\*

La race qui a des peines d'argent et des ennuis de cœur.

\*

« L'égarément à aimer en divers endroits est aussi monstrueux que l'injustice dans l'esprit. » Pascal.

\*

Id. « L'amour et la raison ne sont qu'une même chose. »

\*

À la mendicante qui se montrait importune, la patronne de ce restaurant, montrant les mangeurs de langouste : « Mettez vous à la place de ces messieurs-dames <sup>36</sup>. »

\*

Roman. Mère malade. Il se jeta alors sur la poitrine de cette femme infirme et pleura contre elle. Depuis des années, il ne s'était pas laissé aller contre un être avec ce mouvement - Il n'avait demandé protection à personne. Quelques êtres s'étaient laissé aller ainsi vers lui. Mais quant à lui, il n'avait jamais su consentir à l'abandon. Et il choisissait pour cela la faiblesse même et le malheur.

[67]

\*

*Pièce : Lespinasse Élixa* <sup>37</sup>.

---

<sup>36</sup> Publié, parmi une douzaine de notes empruntées à l'actualité, dans la revue *Démenti*, Liège, 15 octobre 1953.

- Acte I:*
- 1) Elisa et d'Alembert (elle lui parle de son amour pour Gonzalve).
  - 2) Éliisa et Guibert (coup de foudre).
  - 3) Déclaration de Guibert à Éliisa (sur le ton froid).
  - 4) On annonce retour de Gonzalve.
  - 5) Gonzalve et Éliisa.

- Acte II:*
- 1) D'Alembert et Gonzalve.
  - 2) Elisa et Gonzalve (reçoit lettre et doit partir - scène d'adieux).
  - 3) D'Alembert et Éliisa.
  - 4) Guibert et Elisa. Elle cède à l'amour qui l'emporte  
« N'avez-vous donc plus de sens ? - Le pensez-vous vraiment ? » Elle se retourne, l'entend qui court vers elle et tombe sur lui.

*Acte III.* Amour déchiré - Mort de Gonzalve. Elle est dans les bras de Guibert, d'Alembert rentre avec lettre : « Il est mort. » Elle lit et crie : « Savez-vous ce qu'il me dit ? Qu'il est heureux de mourir certain de mon amour. »

Scène de Guibert-Elisa : « Ah ! C'est maintenant que je t'aime », dit-elle.

*Acte IV,* Amour de malentendu. Elle veut être aimée par Guibert comme par Gonzalve. Vous ne m'aimez pas. Mariage de Guibert.

*Acte V.* D'Alembert et Guibert. Malade. Défense de la voir. Elle est déformée. Lui avoue son amour pour Éliisa. D'A. : « Vous arrivez trop tard. Ainsi font ceux qui ne sont pas capables d'aimer. L'extrémité de leur passion consiste à aimer sans emploi au moment où c'est inutile. »

---

**37** On reconnaît, dans ce projet de pièce, la vie de Julie de Lespinasse. Un homme, Mora, meurt d'amour pour elle, qui mourra d'amour pour Guibert, l'auteur d'un *Essai général de tactique*, tandis que d'Alembert, dans la coulisse, reste l'éternel amoureux transi.

[68]

Dernière scène : Mort d'Élisa. « N'est-ce pas qu'il méritait lui aussi d'être aimé ?

- Oui, Elisa : Mais tu méritais d'être aimée comme tu l'as été.

- L'ai-je été ? L'ai-je vraiment été ? »

Guibert entre. « Gonzalve ! » dit-elle.

Ou encore je vais mourir sans qu'il m'ait pardonné.

Qui, Guibert ?

Non. Guibert m'a fait connaître cet amour où l'on a quelque chose à pardonner. Mais l'autre ne savait pas, n'a jamais su. Comment m'aurait-il pardonné ?

\*

Quand ma mère avait les yeux détournés de moi, je n'ai jamais pu la regarder sans avoir les larmes aux yeux.

\*

R : Épouse une femme qui a eu un amant (son fiancé). Elle le lui avoue loyalement. Il dit qu'il l'aime et que ce n'est rien. Jalousie rétrospective. Nuits d'interrogations et de questions. Le lendemain du mariage, il prend des billets de voyage pour la ville où demeure l'ancien fiancé et pour le « marquer à la figure » (des lames de rasoir fichées dans un bouchon). Ainsi des années durant. Il lui écrit des lettres d'injures (Mme X. chez Mme A.). Puis il la force à demander à une amie de coucher avec lui. « Je suis lésé », dit-il, puis la force à demander le même service à sa sœur, etc. (interdiction du pays de son enfance où elle a connu l'X.) etc. etc. jusqu'à ce qu'elle soit au bord de la folie.

\*

Poésies sur le regret de l'Algérie.

[69]

\*

Ce premier matin, plutôt humide que pluvieux, avait donné à Marseille un pavé parisien sur lequel seule une foule mêlée rappelait qu'un autre monde commençait ici. Mais tout d'un coup le marché aux fleurs sur la Canebière. Les étalages croulent sous les fleurs de décembre, perlées d'eau, grasses, brillantes. Anémones, soucis, narcisses, glaïeuls...

\*

En mer. La mer sous la lune, ses étendues silencieuses. Oui, c'est ici que je me sens le droit de mourir tranquille, ici que je puis dire : « J'étais faible, j'ai fait pourtant ce que j'ai pu. »

\*

Tipasa. Voir notes.

\*

De Laghouat à Gardhaïa. Les daïas et leurs arbres fantomatiques. Les chebkas tourmentées. Royaume des pierres qui brûlent le jour et gèlent la nuit - et sous ces terribles pesées finissent par éclater en sable. Même le cimetière de Laghouat couvert de tessons de schiste et où les morts s'entremêlent sous la confusion des pierres. Même ces maigres labours qu'on rencontre parfois dans le désert et il s'agit seulement de trouver une certaine pierre favorable à la construction. Quand on laboure dans ce pays, c'est pour récolter des pierres. La terre est si précieuse qu'on en racle les quelques copeaux qui s'accumulent dans les creux et qu'on la transporte comme un viatique dans des couffins. L'eau. Terre rabotée jusqu'à l'os, jusqu'à son squelette schisteux. Gardhaïa et les villes saintes [70] dans leur ceinture de collines ocrées, elles-mêmes bardées de murailles rouges.

\*

Comme ces pierres dans le désert, soudain entassées les unes sur les autres, à peine différentes d'autres entassements, et qui ensei-

gnent, à ceux que la pauvreté instruit, les routes mystérieuses qui mènent à l'eau ou à l'herbe sèche.

\*

Sécheresse dans le Sud - et c'est la famine - quatre-vingt mille moutons meurent. Toute une population gratte la terre à la recherche des racines. Buchenwald sous le soleil.

\*

À Vienne, les colombes se perchent sur des potences.

\*

Dans chaque métier, en France, la proportion des ouvriers étrangers est prévue. C'est ainsi que dans les mines la proportion croît à mesure qu'on descend plus au fond. Terre d'asile, mais on y demande d'abord des esclaves.

\*

A.B. Lucifer déprimé d'Oran.

\*

Ne pas oublier - À Laghouat, singulière impression de puissance et d'invulnérabilité. En règle avec la mort, donc invulnérable.

[71]

\*

Explication des horreurs modernes par la peur. Atome, procès soviétiques, etc. La trahison de la gauche intellectuelle.

\*

Actuelles <sup>38</sup> - 10 médecins français, dont la moitié juifs, signent, sans autre information que le communiqué du gouvernement de Moscou

---

<sup>38</sup> Publié dans *Démenti*.



une déclaration applaudissant à l'arrestation de leurs confrères soviétiques dont les 9/10 sont juifs. L'esprit scientifique triomphe. Un peu plus tard, le même gouvernement décrète l'innocence de ces médecins toujours en prison.

\*

Le désert et le sablier.

\*

Actuelles. Les députés ont refusé de donner au logement les milliards accordés aux producteurs d'alcool. Coup double : les taudis augmentent en même temps la production d'alcool. Six cents jacobins, géants de la liberté, à genoux devant les bistrots.

\*

Humanisme. Je n'aime pas l'humanité en général. Je m'en sens solidaire d'abord, ce qui n'est pas la même chose. Et puis j'aime quelques hommes, vivants ou morts, avec tant d'admiration que je suis toujours jaloux ou anxieux de préserver ou de protéger chez tous les autres ce qui, par hasard, ou bien [72] un jour que je ne puis prévoir, les a fait ou les fera semblables aux premiers.

\*

Folle de Fabre, administrateur du Français <sup>39</sup>. Il croyait que seul le monde des miroirs était vrai. Le reste était reflet.

\*

Benjamin Constant - journal Intime <sup>40</sup>. « L'exactitude des descriptions matérielles de la vie a de l'attrait pour celui à qui tout est devenu d'une indifférence égale. »

Sur le Faust de Goethe, jugement accablant p. 59.

---

<sup>39</sup> Émile Fabre, 1869-1955.

<sup>40</sup> L'édition intégrale venait d'être publiée, en 1952, par Gallimard.

« ... tous les peuples (comme les Anciens) qui ont possédé ce qui donne du prix à la vie, la gloire et la liberté, ont en même temps senti qu'il fallait savoir mépriser la vie et y renoncer. Ceux qui nous prêchent contre le suicide, sont précisément des hommes dont les opinions rendent la vie une chose méprisable, et menteuse, des partisans de l'esclavage et de la bassesse... »

« Et je ne connais que moi qui sache sentir pour les autres plus que pour moi-même parce que la pitié me poursuit... »

Cf. p. 81. « Les hommes qui passent pour durs... »

« La littérature et la gloire troublent la vie en obligeant à la manifestation et à la défense des opinions. »

« Promenade avec Simonde. Il m'a reproché le peu d'intérêt que je prenais à lui et à tout le monde. C'est que personne ne sait... que je ne suis pas dans une situation naturelle, que mes liens avec Biondetta m'ôtent tout sentiment de disposer librement de ma vie... »

Cf. 133-134.

« L'ambition est bien moins intéressée qu'on ne croit, car [73] pour vivre en repos, il faut se donner presque autant de peine que pour gouverner le monde. »

« Ma vie s'enfuit comme de l'eau. »

« Et j'ai avec cela un sentiment si contraire de la brièveté de la vie que je n'y puis mettre assez d'importance pour prendre une résolution forte, n'importe laquelle. »

P. 201. Sur l'inutilité de la discussion avec les littérateurs français : « Il faudrait commencer par expliquer chaque point pour discuter une question : sans cela on ne rencontre que des gens qui reprochent ce qu'on n'a pas dit, et l'on se fatigue en pure perte... Il faut écrire et ne pas disputer. »

« Il y a dans l'irréligion quelque chose de grossier et d'usé qui me répugne. »

Lorsqu'un homme est généreux sans affectation ceux mêmes qui s'enrichissent de sa générosité trouvent qu'il ne fait que son devoir.

Cf. p. 226. On a beau taire son mépris, il est toujours deviné et on ne le pardonne pas.

245 - Mort de Mme Talma.

... Et tous ces gens qui se disent sensibles ne me valent pas comme compagnon d'adversité, de malheur, de mort.

... Quand on supporte malgré soi une situation que l'on déteste, le moindre accroissement d'incommodité met en fureur.

Cf. 348. Mon malheur est de ne rien aimer, et cela rend dures les choses les plus simples.

Mon âme vit solitaire. Je n'aime qu'en absence de reconnaissance ou de pitié. Ne faisons pas de mal, mais souvenons nous que je ne puis vivre du fond du cœur avec personne.

\*

Quand elle vient aujourd'hui à la cause du peuple, l'Église ne donne pas l'impression qu'elle cède à la pitié, mais à la force.

[74]

\*

Roman. Elle ne croyait pas à l'amour et l'aimant, il se sentait ridicule dans l'expression de l'amour.

\*

Cada vez que considero

Que me tengo de morir

Tiendo la capa en el suelo

Y no me harto de dormir <sup>41</sup>

\*

Pièce sur Albigeois.

\*

On m'écrit : « Au soir de notre vie, nous serons jugés sur l'amour. » Alors la condamnation est certaine.

\*

Elle portait des robes chastes et pourtant son corps brûlait.

\*

Le socialisme selon Zochtchenko <sup>42</sup>, ce sera quand des violettes pousseront sur l'asphalte.

[75]

\*

Juifs, vivant en tant que culture depuis 4 000 ans. Les seuls.

\*

Tolstoï écrit : « De la vie et de la mort. » Il avance et décide que la mort n'existe pas. Ainsi son essai s'appelle « De la vie ». Voir journal Tatiana Tolstoï <sup>43</sup> p 131 : Histoire des trois engagés volontaires exécutés.

\*

Tolstoï reconnaît que le premier sentiment qu'on éprouve quand un mendiant s'approche de votre maison est désagréable.

---

<sup>41</sup> Copla espagnole : Chaque fois que je considère / Que je dois mourir / J'étends ma cape sur le sol / Et je ne me rassasie pas de dormir.

<sup>42</sup> Zochtchenko (1895-1962), prosateur et humoriste soviétique persécuté par Staline.

<sup>43</sup> Le journal de la fille de Tolstoï a paru chez Plon en 1953.

Il quitte une représentation de Siegfried en proférant des injures.

Il détestait les révolutionnaires ignorants et orgueilleux « qui cherchent à transformer le monde sans savoir où est le vrai bonheur ».

\*

15 février 1953.

Cher P.B. <sup>44</sup>.

Je passe d'abord sur les excuses que je vous dois pour vendredi. Il ne s'agissait pas d'une conférence sur la Hollande, mais j'ai été mobilisé au dernier moment pour signer des livres au bénéfice de ces réfugiés. Cet exercice que je faisais pour la première fois il m'a paru que je ne pouvais pas le refuser, et j'ai cru que vous me pardonneriez ce contretemps. Mais la question n'est pas là, elle est dans ces rapports que vous dites [76] difficiles. Sur ce point, ce que j'ai à dire peut s'exprimer simplement : si vous connaissiez le quart de ma vie, et de ses obligations, vous n'auriez pas écrit une seule ligne de votre lettre. Mais vous ne pouvez la connaître et je ne puis ni ne dois vous l'expliquer. La « hautaine solitude » dont vous vous plaignez, avec beaucoup d'autres qui n'ont pas tous votre qualité, serait après tout, si elle existait, une bénédiction pour moi. Mais ce paradis m'est attribué bien à tort. La vérité est que je dispute au temps et aux êtres chaque heure de mon travail, sans y réussir, le plus souvent. Je ne m'en plains pas. Ma vie est ce que je l'ai faite et je suis le premier responsable de sa dispersion et de son rythme. Mais quand je reçois une lettre comme la vôtre, alors oui j'ai envie de me plaindre ou du moins de demander qu'on ne m'accable pas si facilement. Pour suffire à tout il me faudrait aujourd'hui trois vies et plusieurs cœurs. Je n'en ai qu'un, qu'on peut juger et que je juge souvent de qualité moyenne. Je n'ai pas le temps

---

<sup>44</sup> Brouillon de lettre au journaliste Pierre Berger. Elle a été publiée le 4 janvier 1962 par l'hebdomadaire Démocratie.

matériel, ni surtout le loisir intérieur de voir mes amis comme je le voudrais (demandez à Char que j'aime comme un frère combien de fois *par mois* nous nous voyons). Je n'ai pas le temps d'écrire pour les revues, ni sur Jaspers, ni sur la Tunisie, même pour enlever un argument à Sartre. Vous me croirez si vous voulez je n'ai pas le temps, ni le loisir intérieur d'être malade. Quand je le suis, ma vie est sens dessus dessous et pendant des semaines j'ai du retard à rattraper. Mais le plus grave est que je n'ai plus le temps, ni le loisir intérieur, d'écrire mes livres et je mets quatre ans à écrire ce qui, dans la liberté, m'aurait coûté un ou deux ans. Depuis quelques années d'ailleurs mon œuvre ne m'a pas libéré, elle m'a asservi. Et si je la poursuis, c'est que je n'y puis rien et que je la préfère à tout, même à la liberté, même à la sagesse ou à la vraie fécondité et même, oui, même à l'amitié. J'essaie, il est vrai, de m'organiser, de doubler mes forces et ma « présence » par un emploi du temps, une organisation de mes jours, une efficacité accrue. J'espère suffire, un jour. Pour l'instant, je ne suffis pas, chaque lettre en amène trois autres, chaque être dix, chaque livre cent lettres [77] et vingt correspondants, pendant que la vie continue, qu'il y a le travail, ceux que j'aime, et ceux qui ont besoin de moi. La vie continue et moi, certains matins, lassé du bruit, découragé devant l'œuvre interminable à poursuivre, malade de cette folie du monde aussi qui vous assaille au lever dans le journal, sûr enfin que je ne suffirai pas et que je décevrai tout le monde, je n'ai que l'envie de m'asseoir et d'attendre que le soir arrive. J'ai cette envie, et j'y cède parfois.

Pouvez-vous comprendre cela B. ? Bien sûr, vous méritez qu'on vous estime et qu'on vous parle. Bien sûr vos amis valent bien les miens (qui ne sont pas si grammairiens que vous croyez). Quoique j'imagine mal (et ce n'est pas une pose) que mon estime puisse importer vraiment à quelqu'un, il est vrai que vous avez la mienne. Mais pour que cette estime se transforme en amitié active, il faudrait un vrai loisir justement, une longue fréquentation. J'ai rencontré beaucoup d'êtres de qualité, c'est la chance de ma vie. Mais il n'est pas possible d'avoir autant d'amis et c'est mon malheur, qui me condamne à décevoir, je le

sais. Je comprends que cela soit insupportable aux autres, cela m'est insupportable. Mais c'est ainsi et si l'on ne peut m'aimer ainsi, il est normal qu'on me laisse à une solitude qui, vous le voyez, n'est pas si hautaine que vous le dites.

Je réponds en tout cas sans amertume à votre amertume. Des lettres comme la vôtre, venant de quelqu'un comme vous, ont seulement le don de me rendre triste, et s'ajoutent à toutes les raisons que j'ai de fuir cette ville et la vie que j'y mène. Pour le moment, bien que ce soit là ce que je souhaite le plus au monde, ce n'est pas possible. Il me faut donc continuer cette étrange existence et je dois compter ce que vous me dites comme le prix, un peu cher selon moi, qu'il faut bien payer pour m'être laissé acculer à cette existence.

Pardonnez-moi en tout cas de vous avoir déçu et croyez à ma fidèle pensée.

[78]

\*

*Sur le théâtre.*

Les « lois » du théâtre. L'action. La vie. L'action et la vie dans les grandes œuvres. Le théâtre c'est le personnage, les caractères poussés jusqu'au bout. Que les situations valent ce que valent les caractères. Erreurs de conception, de mise en scène et d'interprétation qui viennent de l'ignorance de cette vérité. Rapports du style et de la convention théâtrale. Vers le grand théâtre.

\*

Roman. Un lâche qui se croyait courageux. Et une occasion suffit pour qu'il s'aperçoive du contraire - et il faut changer de vie.

Id. Il décide de lutter contre la tentation morale. Il cède *volontairement* à ses instincts qui sont forts.

\*

*Némésis*<sup>45</sup>. Il arrive que l'amour tue, mais sans autre justification que lui-même. Il y a même une limite où aimer un être revient à tuer tous les autres. D'une certaine manière, il n'y a pas d'amour sans culpabilité personnelle et absolue. Mais cette culpabilité est solitaire. Privée des alibis de la raison elle est lourde à porter. C'est seul qu'il faut décider si on aime et c'est tout seul qu'il faut répondre aux conséquences incalculables du véritable amour. À cette aventureuse solitude, l'homme préfère un cœur tiède et une morale. Il a peur de lui-même et pour lui-même. Il veut s'épargner, refusant alors sa condition. Et son premier souci est de chercher une justification qui soulage un peu le poids de sa culpabilité. Puisqu'il faut être coupable, que du moins ce ne soit pas seul. Militant.

[79]

\*

En amour, s'en tenir à ce qui est.

\*

Roman. Thème de l'énergie.

\*

Pasiphaé veut le taureau par chasteté. Ce qu'il représente c'est la jouissance propre, la jouissance-éclair et non pas cette suite d'actes répétés et limés, ces cris, ces voluptés haletées, ces jouissances poursuivies pendant des années pour l'accomplissement d'une fusion impossible. Le taureau rapide et brûlant comme un dieu. - Pasiphaé (quand il entre) : Ô pureté !

\*

Les martyrs doivent choisir d'être oubliés ou d'être utilisés.

\*

---

<sup>45</sup> Après le cycle de l'absurde et celui de la révolte, Camus parlait d'un cycle consacré au mythe de Némésis, " déesse de la mesure, fatale aux démesurés ".



Ajouter à *l'État de Siège*, Ministère du suicide. « Impossible cette année. Les effectifs sont complets. Remplissez une fiche pour l'année prochaine. »

\*

Le sexe, étrange, étranger, solitaire, qui sans arrêt décide seul d'aller en avant, irrésistible alors et qu'il faut suivre aveuglément, qui, tout d'un coup, après des années de fureur, avant d'autres années de folie sensuelle, refuse et se tait - qui prospère dans l'habitude, s'impatiente de la nouveauté et ne renonce à l'indépendance qu'à l'instant où l'on consent à l'assouvir pleinement. [80] Qui, d'un peu exigeant, pourrait jamais consentir du fond du cœur à cette tyrannie ? Chasteté, ô liberté !

\*

L'honneur tient à un fil. S'il se maintient, c'est souvent par chance.

\*

Peur de mon métier et de ma vocation. Fidèle, c'est l'abîme, infidèle, c'est le néant.

\*

Une cravate courageuse.

\*

Roman. Les deux fils qui se détournent quand la mère, malade, quitte son râtelier avant de partir à la salle d'opération. Ils savent qu'elle a toujours mis de la pudeur à avouer que ses dents étaient fausses.

\*

Je n'ai pas trouvé d'autre justification à ma vie que cet effort de création. Pour presque tout le reste, j'ai failli. Et si ceci ne me justifie pas, ma vie ne méritera pas qu'on l'absolve.

\*

On se supporte grâce au corps - à la beauté. Mais le corps vieillit. Quand la beauté se dégrade, alors les psychologies seules restent en présence - et elles s'affrontent, sans intermédiaire.

[81]

\*

Il y a des gens qui souffrent raide et d'autres qui souffrent souple : les acrobates, les virtuoses (installés) de la douleur.

\*

Deux erreurs vulgaires : l'existence précède l'essence ou l'essence l'existence. L'une et l'autre marchent et s'élèvent du même pas.

\*

Lettre de Green. Chaque fois qu'on me dit qu'on admire l'homme en moi, j'ai l'impression d'avoir menti toute ma vie.

\*

*Pour Némésis. Paris, le 9 juillet 53.*

Cher Monsieur, J'ai mis du temps à répondre à votre aimable lettre. Mais ces dernières semaines ont passé pour moi comme le vent. J'ai pourtant été plus que sensible à votre sympathie et à la manière dont vous voulez bien me l'exprimer. J'avais aimé l'éclat voilé de vos poèmes, leur côté « lagune et soleil ». Et je suis heureux de sentir de surcroît, votre accord.

La démesure dans l'amour, seule souhaitable en effet, est le propre des saints. Les sociétés, elles, n'ont jamais sécrété de démesure que dans la haine. C'est pourquoi il faut leur prêcher une mesure intransigeante. La démesure, la folie, l'abîme, ce sont là secrets, et risques, pour quelques-uns, et qu'il faut taire ou tout au plus suggérer, à peine.

Voilà pourquoi la poésie est l'éternel aliment. Il faut lui confier la garde des secrets. Quant à nous, qui écrivons dans le langage de tous, nous devons savoir qu'il y a deux sagesse, [82] et feindre, parfois,

d'ignorer l'une d'elles qui est la plus haute. Acceptez tous mes vœux et mes salutations cordiales.

\*

Si j'ai toujours refusé le mensonge (inapte même lorsque je m'y efforçais), c'est que je n'ai jamais pu accepter la solitude. Mais il faut maintenant accepter aussi la solitude.

\*

Comme lorsque après une longue maladie quelqu'un meurt que l'on aime. Et bien qu'on n'ait rien fait alors qu'attendre, c'est comme si on s'était tout le temps et longuement battu et tout d'un coup la défaite.

\*

Pour certains hommes, il leur faut plus de courage pour affronter la simple bagarre des rues que pour monter sur la ligne de feu. Le plus dur est de porter la main sur un homme et surtout de sentir l'hostilité physique d'un autre homme.

\*

V. « Deux valeurs pour moi : la tendresse et la gloire. »

\*

Faire descendre la grâce divine sur une B.O.F., ou un requin d'affaires - voilà l'exploit. Sur un criminel, c'est facile.

\*

Van Gogh admirait Millet, Tolstoï, Sully Prudhomme.

[83]

\*

Tolstoï, jeune homme « s'en va chercher le bonheur » à Saint-Pétersbourg. Résultat : les cartes, les tziganes, les dettes, etc. « Je vis comme une bête. » (Tolstoï par Tolstoï, correspondance - 1879.)

Le frère de Tolstoï : « Il lui manquait les défauts nécessaires pour être un grand écrivain » (selon Tourgueniev).

Id. Corr. 3 mai 59 : « À qui fais-je du bien ? Qui est-ce que j'aime ? Personne. je n'ai ni larmes ni tristesse sur moi-même, mais un repentir froid... »

Id. 17 oct. 60, après la mort de son frère : « Et j'ai appris par trente-deux ans d'expérience qu'à la vérité notre situation est épouvantable... Arrivé à son plus haut degré de développement l'homme s'aperçoit très nettement que tout n'est que mensonge, stupidité, et que la vérité qu'il aime quand même plus que tout au monde est terrible... »

Id. 61. Tolstoï provoque Tourgueniev en duel, qui lui fait des excuses.

Id. 62. Perquisition chez Tolstoï : Un colonel lit son journal intime. T, écrit à la comtesse Alexandra Tolstoï, familière de la cour impériale : « Par bonheur pour moi et pour votre ami, je n'étais pas là, car je l'aurais tué. » Réponse d'Alexandra pour le calmer : « Ayez pitié. Rien dans le fond n'est plus impitoyable qu'un homme injustement maltraité et qui se sent fort de son innocence. »

62. Rencontre de Sophie Bers : « J'aime comme je n'ai jamais cru qu'on puisse aimer. je me tuerai si cela continue ainsi... »

65. « Je suis heureux que vous aimiez ma femme. Bien que je l'aime moins que mon roman, c'est tout de même ma femme, vous savez. »

Cf. p. 285. Conception d'André Bolkhonsky dans *Guerre et Paix*.

65. Sur une nouvelle de Tourgueniev qu'il n'aime pas : « Le [84] côté personnel et subjectif n'est bon que lorsqu'il est rempli de vie et de passion, tandis qu'ici la subjectivité est pleine de souffrance sans qu'on y sente la vie » (appliquer à Rilke, Kafka, etc.).

65. Son indifférence à la politique - continue - et entêtée. « Il m'est indifférent de savoir qui opprime les Polonais. »

À 50 ans il affirmera encore qu'il ne faut pas lire les journaux (p. 405).

« Pendant l'été... je songe alors de plus en plus à la mort et toujours avec un nouveau plaisir. »

69. Il découvre Schopenhauer avec admiration.

70. Insomnieux.

71. À la mort d'un ami. Il ne le regrette pas, il « l'envie plutôt » »

72. À Strakhov. « Abandonnez l'activité dépravante des journalistes. »

Cf. p. 320. La courbe dont Pouchkine serait le sommet, Tolstoï s'y place de lui-même sur la descente.

72. « L'ennui me visite fort rarement, mais je l'accueille avec joie. Il est toujours l'annonceur de la venue d'une grande énergie intellectuelle. »

73. À un ami : « Ne demeurez pas à Moscou. Deux dangers le journalisme et la conversation. »

Cf. p. 366. Sur le désert et la vie primitive.

76. Achever sa vie sans respect pour elle est douloureux.

77. « Sans religion on ne peut vivre et pourtant nous ne pouvons pas croire. »

78. Il prie la Providence chaque jour de lui accorder « la paix dans le travail ». Hélas !

Cf. p. 396. Contre le progrès.

\*

Ce qu'ils préfèrent, ce qui les rend mélancoliques et attendris, ce qui les fait sentimentaux, c'est la haine. Pour chaque œuvre [85] ainsi mesurer la somme de haine et la somme d'amour qu'elle contient - et l'on est alors consterné devant l'époque.

\*

Lope de Vega, cinq ou six fois veuf. Aujourd'hui on meurt moins. Le résultat est qu'il ne faut plus préserver en soi une force de renouvellement amoureux, mais l'éteindre au contraire, pour susciter une autre force, d'adaptation infinie.

\*

Si le souci du devoir diminue, c'est qu'il y a de moins en moins de droits. Qui est intransigeant quant à ses droits a seul la force du devoir.

\*

Nihilisme. Petits cancreniveleurs, disputeurs. Qui pensent à tout, pour tout nier, ne sentant rien et s'en remettant à d'autres - parti ou chef - de sentir pour eux.

\*

Tout leur effort est de décourager d'être. Empêcher l'écrivain d'écrire est, en littérature par exemple, leur constante préoccupation.

Cf. D.M. La haine des écrivains, telle qu'on peut la contracter dans une maison d'édition.

\*

La vertu n'est pas haïssable. Mais les discours sur la vertu le sont. Aucune bouche au monde sans doute, et la mienne moins que toute autre, ne peut les proférer. De même, chaque [86] fois que quelqu'un se mêle de parler de mon honnêteté (déclaration de Roy)<sup>46</sup> il y a quelqu'un qui frémit au-dedans de moi.

\*

Titre : La haine de l'art.

\*

---

<sup>46</sup> Jules Roy.

L'artiste et son temps. Lire la merveilleuse page de Tolstoï sur l'artiste (Que devons-nous faire ? 378-9 et R.R.p. 113) <sup>47</sup>... « l'artiste... c'est celui qui serait heureux de ne pas penser et de ne pas exprimer ce qui lui est mis dans l'âme, mais qui ne peut se dispenser de le faire... ».

Face à cela « Les sentiments de notre société actuelle se ramènent à trois : l'orgueil, la sensualité, et la lassitude de vivre. »

Admirables lettres sur son remords (R.R. p. 189-190).

\*

Don Giovanni. Au sommet de tous les arts. Quand on a fini de l'entendre, on a fait le tour du monde et des êtres.

\*

Concentré. Aiguisé - Je demande une seule chose, et je la demande humblement, bien que je sache qu'elle est exorbitante : être lu avec attention.

\*

Trop de sécurité pour le cœur de l'enfant, et sa vie d'adulte se passera à réclamer cette sécurité aux êtres - alors que les êtres ne sont que l'occasion du risque et de la liberté.

[87]

\*

Roman. jalousie. « Je veillais à ne pas laisser mon imagination s'égarer. Je la tenais en laisse. »

« L'adultère est en état d'accusation devant celui ou celle qu'il a trahi. Mais il n'y a pas de sentence. Ou plutôt la sentence, insupportable, est d'être éternellement accusé. »

\*

---

<sup>47</sup> Romain Rolland.

Faust. Endymion <sup>48</sup>. La mort du roi. Le rite - Pandore <sup>2</sup> et la fin de l'âge d'or.

\*

Ferrero <sup>49</sup>. « Cueillir enfin sur l'arbre de la vie ce petit fruit exquis et désormais si rare qui, en bien des années, ne fleurit qu'une fois : le repos sans remords. »

\*

Le talent, en France, s'affirme toujours *contre*.

\*

À partir de Colomb, la civilisation horizontale, celle de l'espace et de la quantité, remplace la civilisation verticale de la qualité. Colomb tue la civilisation méditerranéenne.

[88]

\*

Ferrero. Contradiction du monde de la machine : Il crée l'abondance, par sa vitesse de fabrication, et il a besoin de la disette pour prospérer.

\*

Le naturel, d'abord.

\*

Ferrero. Une civilisation comme la nôtre qui tend à augmenter toujours la quantité des objets et à en diminuer toujours la qualité, doit

---

<sup>48</sup> Faust et Endymion sont deux images du mythe de l'éternelle jeunesse.

<sup>2</sup> Déjà, dans *L'Été à Alger (Noces)*, on peut lire : " De la boîte de Pandore où grouillaient les maux de l'humanité, les Grecs firent sortir l'espoir après tous les autres, comme le plus terrible de tous. »

<sup>49</sup> Guglielmo Ferrero (1871-1943), *Les Deux Révolutions françaises 1789-1796* (La Baconnière, 1951).



finir par une orgie énorme et brutale. Et c'est vrai. La fin de l'histoire dont parlent nos hommes de progrès c'est l'orgie.

\*

Hegel. La mesure, synthèse de la qualité et de la quantité.

\*

Sans tradition l'artiste a l'illusion de créer sa propre règle. Le voilà Dieu.

\*

Antée enseveli au pied du cap Spartel sur la côte atlantique du Maroc actuel.

\*

Ferrero. L'Atlantique, dans les portes d'Hercule, c'est la beauté infinie se coulant dans l'étroit esprit humain et y prenant une forme provisoire.

[89]

\*

Ferrero. La voix éternelle qui crie à l'artiste : « Crée des œuvres d'art et ne fais pas d'esthétique ; découvre des vérités nouvelles et ne fais pas la théorie de la connaissance ; agis et ne te préoccupe pas de vérifier si l'histoire s'est trompée ou non. » Id. « Crois au principe que tu professes et ne transige pas. Mais si le principe tombe, résigne-toi. Il n'aura été qu'un moment de l'universelle vérité.

Cf. p. 354 : La force de la Société a des limites. Elle a obtenu par le seul effet de la concentration et de la discipline l'épopée, la tragédie et la sculpture grecques, l'esthétique et la morale de Platon et d'Aristote, le Droit Romain, l'art du moyen âge italien et l'art roman en général, Galilée, Pascal, Racine, Molière...

Puis la découverte de l'Amérique, la révolution française, la machine, l'ère de la production.

Mais finalement il le fallait pour nourrir les immenses et faméliques multitudes qui errent ou végètent sur le globe (vérifier l'indice d'accroissement de la race humaine depuis le XIII<sup>e</sup>, siècle). Peut-être doit-on payer cela par la stérilité.

La France qui a eu l'audace et le génie de faire cette prodigieuse Révolution Française est en même temps le pays qui a le moins cédé, par inquiétude, à la folie de production.

\*

Ferrero. « Un jour ou l'autre l'acte de volonté limitateur éclatera. »

\*

Nous entretenons avec certains êtres des rapports de vérité. Avec d'autres, des rapports de mensonge. Ces derniers ne sont pas les moins durables.

[90]

\*

Roman. « Je n'ai rien à faire près de toi. Je ne t'ai pas assez aimée et tu ne m'as pas assez aimé pour que je puisse te rendre mes derniers comptes. Il faut que je m'arrange seul et que je meure seul. J'ai attendu pendant des années que tu me remettes mes fautes, et que tu m'acceptes tel que j'étais. Tu ne l'as pas fait. J'ai donc gardé mes fautes, je suis resté coupable, et aujourd'hui je dois me mettre en règle, seul avec ces fautes. Laisse-moi.

Pardonne-moi, ensuite, le mal que je t'ai fait. Et si tu le peux pardonne-moi du fond du cœur. C'est ce dont j'ai le plus besoin, la privation qui pendant des années m'a empêché de vivre. Si ton cœur ne se souvenait plus que de l'amour qu'il a pour moi, ce serait dans la mort le salut que je n'ai pu avoir dans la vie. »

\*

Tocqueville (*De la démocratie en Amérique*): « On dirait que les souverains de notre temps ne cherchent qu'à faire avec les hommes des choses grandes. Je voudrais qu'ils songeassent un peu plus à faire de grands hommes. »

« La Russie est la pierre angulaire du despotisme dans le monde (*Correspondance* <sup>50</sup> . »

Napoléon qui accouche la révolution de son enfant naturel : le despotisme. Le frein naturel au despotisme, selon T., c'est l'aristocratie.

Ces esprits « qui semblent faire du goût de la servitude une sorte d'ingrédient de la vertu ». S'applique à Sartre et aux progressistes.

[91]

« Que manque-t-il à ceux-là pour rester libres ? Quoi ? le goût même de l'être. »

\*

Id. Tocqueville. Ancien régime et Révolution française. T. 1.

L'idée générale : c'est la royauté qui a créé l'instrument de la Révolution : le centralisme, en abattant l'aristocratie et les libertés provinciales.

« Il faudra regretter toujours qu'au lieu de plier la noblesse sous l'empire des lois, on l'ait abattue, et déracinée. En agissant ainsi on a fait à la liberté une blessure qui ne guérira jamais. »

« Les Sociétés démocratiques qui ne sont pas libres peuvent être riches, raffinées, douces, magnifiques même, puissantes par le poids de leur masse bourgeoise, on peut y rencontrer des qualités privées, de bons pères de familles, d'honnêtes commerçants et des propriétaires très estimables... mais ce qui ne se verra jamais j'ose le dire, dans des sociétés semblables, ce sont de grands citoyens et surtout un

---

<sup>50</sup> *Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Pierre-Paul Royer-Collard. Correspondance d'Alexis de Tocqueville et de Jean-Jacques Ampère* (Gallimard, 1951).

grand peuple, et je ne crains pas d'affirmer que le niveau commun des cœurs et des esprits ne cessera jamais de s'y abaisser tant que l'égalité et le despotisme y seront joints. »

Id. pour nos progressistes. « Nous avons vu des hommes qui croyaient racheter leur servilité envers les moindres agents du pouvoir politique par leur insolence envers Dieu et qui, tandis qu'ils abandonnaient tout ce qu'il y avait de plus libre, de plus noble, de plus fier dans les doctrines de la Révolution, se flattaient encore de rester fidèles à son esprit en restant indévots. »

Id. « On semblait aimer la liberté ; il se trouve qu'on ne faisait que haïr le maître. »

Cf. p. 233. L'idée mère du socialisme moderne, que la propriété de la terre appartient en dernière analyse à l'Etat, a été enseignée par Louis XIV dans ses édits.

Cf. p. 244. En 89 les Français furent assez fiers d'eux-mêmes pour croire qu'ils pouvaient vivre égaux dans la liberté. Ensuite...

[92]

Cf. p. 245, portrait de la France.

Les *Cahiers* de la noblesse de Paris et d'ailleurs demandaient la démolition de la Bastille.

\*

Chopin (né en 1810). Excellent acteur. Se refuse à l'Opéra par certitude de ce qu'il est. Félicite Tallberg qui a joué un nocturne en le déformant comme d'habitude : « Mais de qui était-ce donc ? » Prodiges et généreux. Mais impitoyable dans ses rapports avec ses éditeurs.

À la Valdemosà les mouettes perdues dans la brume qui viennent se heurter à toutes les vitres du cloître.

\*

Tolstoï, à l'agonie, écrivait dans l'air.

\*

Selon Montherlant, tout créateur véritable rêve d'une vie sans amis.

\*

À l'asile de Broadmoor, où l'on rééduque les criminels fous, disputes sanglantes à propos d'un tube d'aspirine vide.

\*

Idée de théâtre (toujours à Broadmoor) : quand le méchant entre en scène, une pancarte : « Huez. » Quand le héros : « Applaudissez. »

[93]

\*

« L'union de trois personnes liées par une douce conformité de penchants, de qualités et d'humeurs, forme aux yeux des Chinois le comble de la béatitude terrestre... » Abel Rémusat.

Id. « Le complexe des Îles ». Il faut deux femmes. Car l'homme a trois âmes et la femme quatre. Ce triangle est en déséquilibre sur ce carré. Mais sur deux carrés, il fait une pyramide achevée et solide.

\*

L'hiver s'arrête à El Kantara où commence l'éternel été. Montagne noire et rose. Selon Fromentin.

Toujours Fromentin : les petits esprits préfèrent en art le détail.

« Jusqu'à la dernière minute du jour le Sahara demeure en pleine lumière. La nuit vient ici comme un évanouissement. »

Lire « Le grand désert » de Daumas.

\*

On ne peut vivre tout ce qu'on écrit. Mais on y tâche.

\*

Kaliayev, c'est l'amour hivernal. Victoria l'amour solaire <sup>51</sup>.

\*

St-Jean. « Celui qui dit qu'il aime Dieu et qui n'aime pas son frère est un menteur ; car comment peut-il dire qu'il aime [94] Dieu, qu'il ne voit pas, s'il n'aime pas son frère qu'il voit ? » À rapprocher de l'Esprit confus qui dit : « Si je n'aime pas Dieu, moi, c'est que je n'aime pas les hommes et en vérité pourquoi les aimer ? » Id. Jean. « Si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais pas parlé, ils n'auraient point de péché ; mais maintenant ils n'ont pas d'excuse. »

\*

L'altruisme est une tentation, comme le plaisir.

\*

Tolstoï : « On peut vivre seulement pendant qu'on est ivre de la vie » Confession (79).

À la même époque : « Je suis fou de la vie... C'est l'été, l'été délicieux... »

\*

Guilloux. Au début de l'occupation dans Saint-Brieuc, la ville est froide et pluvieuse, les magasins vides. C'est le matin, Il marche dans la bruine et les rues désertes. Sur la place vide un Allemand passe, couvert d'une toile cirée, luisante de pluie. Alors sous le ciel bas, dans l'affreuse tristesse de l'heure, G. entre dans l'église et prie, lui, l'athée déclaré (prière à Marie, je crois). Et il ressort. Depuis chaque fois qu'il a essayé d'écrire ce moment d'abandon ou de lâcheté (il ne sait pas dit-il), il n'a pas pu, ou osé.

\*

---

<sup>51</sup> Kaliayev, révolutionnaire russe de 1905, célébré dans *L'Homme révolté* et personnage principal des *Justes*. Victoria, personnage de *L'État de siège*.

Roger Martin du Gard et la mort de sa mère. On cache à celle-ci son cancer. On change les étiquettes des médicaments, etc. Mais après sa mort, le souvenir de cette épouvantable agonie poursuit M. du G. qui se dit qu'il ne pourrait la [95] supporter. Le seul espoir pouvait être de se tuer. Mais en aura-t-il le courage ? Il essaie, fait avec un revolver plusieurs « répétitions » mais au dernier moment (presser sur la gâchette) il sent que le courage lui manquera. L'angoisse grandit donc, il se sent coincé, jusqu'à ce qu'il ait trouvé la « manière ». Il prend un taxi, porte le revolver à son front. « Quand j'arriverai à hauteur du troisième réverbère, je presserai sur la gâchette. » Troisième réverbère et il *sent* qu'il appuierait, de cette manière. Dès lors, Immense sentiment de liberté.

Le même me dit qu'il souffre de ne plus avoir envie de rien ni de vivre (voir sa lettre). L'anorexie dont parlait Gide. À Nice soudain un espoir. Il voit sur une pancarte « Bouillabaisse » à la porte d'un restaurant et *en a envie*. C'est la première *envie* depuis des mois. Il entre, mange avec joie. Depuis, plus rien. Il est, m'écrit-il, dans la salle d'attente.

Le plus humain, c'est-à-dire le plus digne de tendresse, des hommes que j'ai rencontrés.

\*

Stendhal. « Qu'est-ce que le moi ? Je n'en sais rien. Je me suis un jour réveillé sur cette terre, je me trouve lié à mon corps, à un caractère, à une fortune. Irai-je m'amuser vainement à vouloir les changer et cependant à oublier de vivre ? Duperie ! Je me soumetts à leurs défauts. Je me soumetts à mon penchant aristocratique, après avoir déclamé dix ans, et de bonne foi, contre toute aristocratie. »

\*

*L'Impromptu des Philosophes* <sup>52</sup> en commedia dell'arte.

\*

---

<sup>52</sup> *L'Impromptu des philosophes* : court texte théâtral de 1946.

Un titre « moderne » La haine de l'art.

\*

[96]

Écrire naturellement. Publier naturellement et payer le prix de tout ceci, naturellement.

\*

La critique est au créateur ce que le marchand est au producteur. L'âge marchand voit ainsi la multiplication asphyxiante des commentateurs, intermédiaires, entre le producteur et le public. Ainsi, ce n'est pas qu'aujourd'hui nous manquions de créateurs c'est qu'il y a trop de commentateurs qui noient l'exquis et insaisissable poisson dans leur eau vaseuse.

\*

Roman. Voir notes Weissberg <sup>53</sup>. Les tchékistes qui à l'interrogatoire lui mettent sur la tête une couronne de papier doré ornée de croix gammées, une grande croix gammée sur la poitrine, puis le frappent.

Id. Le vieux tailleur anarchiste qui explique clairement son point de vue. Le juge l'insulte : « Vous m'avez offensé, citoyen juge, je ne répondrai plus à vos questions. » Record de l'interrogatoire : *trente et un jours et trente et une nuits*. Asile d'aliénés !

\*

Roman. 1<sup>o</sup> partie. Recherche d'un père ou le père inconnu. La pauvreté n'a pas de passé. « Le jour où dans le cimetière de province... X. découvrit que son père était mort plus jeune qu'il n'était lui-même à ce moment-là... que celui-ci qui était couché là était son cadet depuis 2

---

<sup>53</sup> Alex Weissberg, *L'Accusé* (Fasquelle).



ans bien qu'il y eût 35 ans [97] qu'il fût étendu là... Il s'aperçut qu'il ignorait tout de ce père et décida de le retrouver <sup>54</sup>... »

Naissance dans un déménagement.

2e partie. L'enfance (ou mêlée à la première partie) Qui suis-je ?

3e partie. L'éducation d'un homme. Incapable de s'arracher aux corps. Ah ! L'innocence des premiers actes ! Mais les années passent, les êtres se lient et chaque acte de chair ligote, prostitue, engage de plus en plus.

Il ne veut pas être jugé (il juge peu à vrai dire), mais on ne peut pas ne pas l'être.

Deux personnages :

1) L'indifférent : élevé sans milieu familial. Sans père. La mère singulière. Se débrouille seul. Un peu hautain, quoique poli. Marche seul toujours. Va aux matches de boxe et de football. N'aime rien que l'instant de pointe. Oublie le reste. En même temps réclame des autres la tendresse dont il est incapable. A le mensonge facile mais des accès terribles de vérité. Un peu monstrueux. Secret jusqu'à la limite, parce qu'il oublie des grandes parties de sa vie, parce que peu de choses l'intéressent - Artiste par ses défauts mêmes.

2) L'autre, sensible et généreux.

Ils se rejoignent à la fin (et c'est le même) près de la mère.

\*

Ô père ! J'avais cherché follement ce père que je n'avais pas et voici que je découvrais ce que j'avais toujours eu, ma mère et son silence.

Les cinq mouvements du Quintette en G mineur de Mozart.

\*

L'amour et Paris. Algérie. « Nous ne savions pas aimer. »

---

<sup>54</sup> Cf. p. 27.

[98]

Id. Enfance pauvre. Vie sans amour (non sans jouissances). La mère n'est pas une source d'amour. Dès lors, ce qu'il y a de plus long au monde c'est d'apprendre à aimer.

\*

Deux êtres se rapprochent par des regards, uniquement (disons la caissière et le consommateur). Quand l'occasion vient, ils se prennent à bras-le-corps. Que dit-il ? « As-tu le temps ? » Que dit-elle, que répond-elle ?

« Je dirai que je suis allée quelque part. »

\*

Le progrès est dans deux forces d'égale tension un équilibre optimum. Il tient compte des limites et les asservit à un bien supérieur. Et non dans une flèche verticale, ce qui supposerait qu'il est sans limites.

\*

Pièce. On l'attend. Il rentre du camp. Il dit la vérité sur l'amour (parce qu'il a failli : qu'il sait maintenant ce que c'est qu'un homme).

Scène avec sa femme devant son Philinte et G. femme de Philinte. « Par exemple, j'ai couché avec G... D'ailleurs je ne suis pas sûr que toi et Philinte. » - Philinte : « Non. Ce n'est pas que G. ne soit pas comestible. Mais bien que je n'aime pas la vérité, je vais la dire exceptionnellement. Lorsque j'ai vu que G. et toi... » - « Comment » - « Oui, je le savais. À partir de ce moment tout devenait impossible entre ta femme et moi. Car enfin ce chassé-croisé pouah ! Tu es bien de mon avis n'est-ce pas ? Venez donc dîner demain ? G. vous fera son chaud-froid. Elle est imbattable sur le chaud-froid. » Fin de l'acte.

Mais ta tendresse ? - Eh bien quoi ma tendresse ? Elle existait [99] comme toute chose, par intermittence - Et le reste du temps ? - Je mentais bien sûr. - Je préférais ton mensonge - Bien sûr, tu as toujours aimé la sieste - Mais tu es un monstre ! - Et toi, mon ange ?

Id. Par exemple mon fils est un imbécile - Ah ! ça, dit le fils - Tu vois bien. Tu protestes. C'est une réaction d'imbécile. Un homme intelligent admet toujours la possibilité, que dis-je la probabilité d'être un imbécile en quelque endroit. Donc mon fils est un imbécile (il le regarde). Pas tout à fait cependant. Il fait la bête plutôt. Il est rusé et il sait que la bêtise a du bon pour réussir, c'est le foyer où la société se chauffe en rond.

Id. Le fils devient social. « Quand le plan social coïncidera avec le plan privé... - Ta mère deviendra intelligente ? Non, mais... On ne désire plus la femme d'autrui ? - Sûrement - Pourquoi, la tienne sera parfaite ? - Non... - Toi je te vois venir. Tu veux utiliser la force sociale des autres pour régler les petits problèmes de ton privé. Laisse ça mon garçon. La misère des autres, c'est leur privé. Ils régleront cette petite affaire, n'aie crainte. Mais n'y touche pas. Ah ! n'y touche pas.

Id. Mais il devient amoureux de Dominique. Et il ment à nouveau.

\*

L'intellectuel qui demande pardon.

« Le pire ce fut l'Évangile. Oui, je lisais l'Évangile, d'abord parce que je n'avais que ça sous la main et puis parce que je me suis aperçu à l'usage qu'il y avait plus de points communs entre Jésus et moi qu'entre un policier et moi. Et le monde d'aujourd'hui est composé pour les trois quarts de policiers ou d'admirateurs de policiers. »

\*

Un homme dont la vie est pleine refuse beaucoup d'avances. Puis il oublie, pour la même raison, ses refus. Mais ces avances [100] ont été faites par des gens dont la vie n'était pas pleine et qui eux, pour cette même raison, se souviennent. Le premier se trouve ensuite des ennemis et s'en étonne. Ainsi presque tous les artistes ont imaginé qu'on les persécutait. Mais non, on répondait à leurs refus et on les punissait de leur excès de richesse. Il n'y a pas d'injustice.

\*

*Le Premier Homme.*

Plan ?

1) Recherche d'un père.

2) Enfance.

3) Les années de bonheur (malade en 1938). L'action comme une surabondance heureuse. Puissant sentiment de libération quand c'est fini.

4) Guerre et résistance (Bir Hakeim et journal clandestin alternés).

5) Femmes.

6) Mère.

L'indifférent. Un homme complet. Esprit d'envergure, corps adroit et rompu aux plaisirs. Il refuse d'être aimé par impatience, et par sentiment exact de ce qu'il est. Doux et bon dans l'illégitime. Cynique et terrible dans la vertu.

Il Peut tout faire parce qu'il a décidé de se tuer. Cyanure. Il entre donc dans la résistance d'où incroyable audace. Mais le jour où il doit se servir du cyanure, *il s'en prive.*

\*

*Le Premier Homme.**Recherche d'un père.*

L'hôpital. La mère (et ce papier de la mairie qu'on apporte aux deux femmes analphabètes qui pèlent des pommes de terre sur le palier, et il faut faire entrer l'adjoint au maire et lui [101] rendre le papier pour qu'il le lise), la presse, Cheragas <sup>55</sup>, etc. Il voit se dessiner un peu le père. Puis tout s'efface. En définitive il n'y a rien.

C'était toujours ainsi sur cette terre, où, il y a 50, 70 ans... <sup>56</sup>...

---

<sup>55</sup> Commune d'Algérie dans la région du Sahel.

<sup>56</sup> Suite illisible.

\*

En 40, Maillol rencontre V. B. peintre juif roumain qui s'est réfugié à Collioure pour fuir les Allemands. Il le rencontre dans une rue, reconnaît en lui un peintre, l'invite à venir lui montrer ses dessins. Le lendemain V.B. y va, est accueilli à bras ouverts, explique sa situation. « Cette maison est la vôtre », dit M. pour toute réponse. Il fait apporter une tasse de café. Il ouvre le carton en souriant à V.B. et regarde enfin le premier dessin, nettement surréaliste. Une femme qui se termine en arbre. Maillol éclate

« Non, non, pas cela, ce n'est pas possible. Hors d'ici ! »

\*

Nietzsche. « Ils parlent tous de moi... Mais nul ne *pense* à moi. »

\*

*Le Piloni.* « Il faut le blâmer. Il faut blâmer sa vilaine manière de paraître honnête et de ne l'être pas. » À la première personne. Incapable d'aimer. Il s'y force., etc.

\*

Ce que la gauche collaborationniste approuve, passe sous silence ou juge inévitable, en vrac :

- 1) La déportation de dizaine de milliers d'enfants grecs.

[102]

- 2) La destruction physique de la classe paysanne russe.
- 3) Les millions de concentrationnaires.
- 4) Les raptés politiques.
- 5) Les exécutions politiques presque quotidiennes derrière le rideau de fer.
- 6) L'antisémitisme.
- 7) La bêtise.

8) La cruauté.

La liste est ouverte. Mais cela me suffit.

\*

Journal de Tolstoï. Trois démons :

- 1) le jeu (lutte possible)
- 2) la sensualité (lutte très difficile)
- 3) la vanité (la plus terrible de toutes).

« J'estime, dit-il dans une lettre à sa tante, que sans la religion l'homme ne peut être ni bon ni heureux... Mais je ne crois pas. »

Id. « La vérité est horrible. »

\*

Octobre 53. Noble métier où l'on doit se laisser insulter sans broncher par un laquais de lettres ou de parti ! Dans d'autres temps que l'on dit dégradants, on gardait au moins le droit de provoquer sans ridicule et de tuer. Idiot bien sûr mais cela rendait l'insulte moins confortable.

\*

Il y a des gens dont la religion consiste à toujours pardonner les offenses, mais qui ne les oublient jamais. Pour moi je ne suis pas d'assez bonne étoffe pour pardonner à l'offense, mais je l'oublie toujours.

[103]

\*

Ceux qui ont été fécondés à la fois par Dostoïevski et par Tolstoï, qui les comprennent aussi bien l'un que l'autre, avec la même facilité, ceux-là : natures toujours redoutables pour eux-mêmes et pour les autres.

\*

Octobre 53. Publication d'Actuelles II. L'inventaire est terminé - le commentaire et la polémique. Désormais, la création.

\*

Au lendemain des grandes crises historiques on se retrouve aussi mécontent et malade qu'au matin qui suit une nuit d'excès. Mais il n'y a pas d'aspirine pour la gueule de bois historique.

\*

Ces pensées qu'on ne dit pas et qui vous mettent au-dessus de toutes choses, dans un air libre et vif.

\*

On dit que Nietzsche, après la rupture avec Lou, entré dans une solitude définitive, se promenait la nuit dans les montagnes qui dominent le golfe de Gênes et y allumait d'immenses feux qu'il regardait se consumer. J'ai souvent pensé à ces feux et leur lueur a dansé derrière toute ma vie intellectuelle. Si même il m'est arrivé d'être injuste envers certaines pensées et envers certains hommes, que j'ai rencontrés dans le siècle, c'est que je les ai mis sans le vouloir en face de ces incendies et qu'ils s'en sont aussitôt trouvés réduits en cendres.

[104]

\*

Melville parle de Moby Dick dans une lettre à Hawthorne : « Voici l'épigraphe secrète du livre : Ego non baptiso te in nomine... »

Id. « Quand j'écrivais ce livre j'avais conscience d'une construction allégorique sur laquelle reposait tout le livre ainsi que chacune de ses parties. »

Id. Après avoir terminé M.B. et avoir lu la lettre admirative de Hawthorne : « J'éprouve un étrange sentiment de satisfaction et d'irresponsabilité ; aucune envie de débauche. »

Et puis « Je sens que je quitterai ce monde avec moins d'amertume après vous avoir connu. »

Cf. Le thème du conte « L'heureux échec <sup>57</sup> » : louange à Dieu pour cet échec.

\*

Nietzsche. On pourrait classer les hommes religieux au premier rang des artistes.

\*

Nietzsche : *Aurore*. « Ne passe jamais sous silence, ne dissimule jamais ce que l'on peut penser contre tes propres pensées. Jure-le solennellement. C'est le premier acte de loyauté que tu dois à ta pensée. »

*Par-delà...* : « Si on a du caractère, on a dans sa vie un événement typique qui revient éternellement. » Question alors : trouver l'événement et lui donner son nom.

*Généalogie...* : « Quiconque a jamais bâti un nouveau ciel n'a trouvé la puissance nécessaire à cette entreprise *qu'au fond de son propre enfer*. »

[105]

\*

La « polyphonie » de certaines natures.

\*

Nietzsche (*Humain trop Humain*) : « Peu de temps après je tombai malade, plus que malade, fatigué par la continuelle désillusion causée par tout ce qui nous enthousiasmait nous autres modernes... »

---

<sup>57</sup> Melville, *L'Heureux Échec : une histoire du fleuve Hudson*, dans *Cocorico ! et autres contes* (Gallimard, 1954).



... « Ici parle un homme qui souffre et qui se prive, mais il s'exprime comme s'il ne souffrait pas et ne se privait pas. »

... « Désormais solitaire j'ai pris parti contre moi-même et pour tout ce qui, justement, m'était contraire et me faisait souffrir. »

But unique et gigantesque : la connaissance de la vérité.

Retour éternel : Exalter ce qui est et adorer qu'il revienne. (Sans métaphysique, il ne reste en effet que cela.)

Billet à Lou (1882). « Au lit. Crise aiguë. Je méprise la vie. »

\*

Nécessité d'une aristocratie. Dans le présent, on ne peut en imaginer que deux : celle de l'intelligence et celle du travail. Mais l'intelligence à elle seule n'est pas une aristocratie. Ni le travail (les exemples, dans les deux cas, sont évidents). L'aristocratie n'est pas d'abord la jouissance de certains droits, mais d'abord l'acceptation de certains devoirs qui, seuls, légitiment les droits. L'aristocratie c'est à la fois s'affirmer et s'effacer. Pour sortir de soi (définition du devoir) l'intelligence ne peut aller vers les privilèges. Les uns font partie d'elle-même, les autres sont le contraire de l'intelligence. Et le devoir ne consiste ni à s'affirmer ni à se supprimer mais à faire servir ce qu'on affirme. Elle ne peut donc aller que vers le travail qui est son devoir [106] et sa limite. Le travail de son côté ne peut aller vers l'abêtissement, inconscient ou conscient (humiliation généralisée de l'intelligence) qui est ou lui-même, ou son contraire (voir plus haut). Il ne peut donc aller que vers l'intelligence. Finalement l'aristocratie du travail et celle de l'intelligence ne sont possibles, dans le présent, que si elles se reconnaissent l'une l'autre, et commencent à marcher l'une vers l'autre pour consacrer un jour une seule image supérieure de l'homme.

\*

L'obligation de cacher une partie de sa vie lui donnait les airs de la vertu.

\*

La seule source de l'aristocratie c'est le peuple. Entre les deux il n'y a rien. Ce rien qui est la bourgeoisie, depuis 150 ans, essaie de donner une forme au monde et n'obtient qu'un néant, un chaos qui ne se survit encore qu'à cause de ses anciennes racines.

\*

Walpole. « Son bon sens allait jusqu'au génie. »

\*

Utiliser ses vices, se méfier de ses vertus.

\*

Brupbacher <sup>58</sup>. « Nul ne devrait produire plus de philanthropie, ni plus de morale qu'il n'en sécrète naturellement. » Il [107] pensait que la mission du philosophe militant consiste à favoriser dans toutes les classes tous les facteurs de liberté.

\*

W. Whitman. « Lorsque la liberté s'en va de quelque part, elle n'est pas la première chose à s'en aller. Elle attend que toutes les autres s'en aillent, elle est la toute dernière. »

\*

Van Gogh, collé avec une femme du peuple, Christine, l'abandonne alors qu'elle est à la maternité. Gauguin, se réveillant la nuit, voyait Van Gogh penché sur lui et le regardant fixement. À l'asile de Saint-Rémy le comte de G. se frappe la poitrine avec un morceau de bois, en répétant : « ma maîtresse, ma maîtresse ! »

\*

---

<sup>58</sup> Fritz Brupbacher. *Socialisme et liberté* (La Baconnière, 1954).

Salacrou, dans les notes qui accompagnent le tome VI de son théâtre, raconte l'histoire suivante : « Une petite fille qui allait avoir 10 ans déclare : « Quand je serai grande, je m'inscrirai au parti le plus cruel. » Interrogée, elle s'explique : « Si mon parti est au pouvoir, je n'aurai rien à craindre et si c'est l'autre, je souffrirai moins puisque c'est le parti le moins cruel qui me persécutera. » Je ne crois pas trop cette histoire de petite fille. Mais je connais très bien ce raisonnement. C'est le raisonnement inavoué, mais efficace des intellectuels français de 1954.

\*

Le père de Dostoïevski faisait fouetter les paysans qui le saluaient et ceux qui ne le saluaient pas. Ils se montraient, selon lui, audacieux dans les deux cas. Sa femme, qu'il [108] martyrisait, étant morte, il s'enivre la nuit et parle avec elle, prenant tour à tour une voix de femme et une voix d'homme. On l'assassine. La tête fracassée, le sexe écrasé entre deux pierres. Deux mois après D. qui haïssait son père, voit un enterrement, tombe et râle.

\*

Id. Spechniov (le pétrachevskiste <sup>59</sup> - « L'homme d'ironie, de liberté et de puissance ») et « chacun est coupable de tout, pour tous. » Racine étym. de Stavroguine : *stauros* : la croix.

\*

Haine du Russe pour la forme qui limite. Ils ont poussé la révolution à bout. Berdiaeff note quelque part qu'ils n'ont jamais eu de Renaissance. L'anxiété, toujours. Id. Selon Berdiaeff l'absence de chevalerie a eu des conséquences désastreuses pour la culture morale russe.

---

<sup>59</sup> Petrachevski est l'animateur d'un cercle intellectuel où l'on discute des idées nouvelles. Dostoïevski et son frère Michel le fréquentent à partir de 1847. À l'intérieur de ce cercle, Nicolas Spechniov anime une tendance plus radicale. Il est un des modèles de Stavroguine. Dans la nuit du 22 au 23 avril 1849, Dostoïevski et trente-trois membres du cercle Petrachevski sont appréhendés.

\*

Carlyle, Nietzsche, Dostoïevski sont-ils des révolutionnaires ? On les appelle pourtant contre-révolutionnaires.

\*

*Adaptation des Possédés.*

Cf. Berdiaeff. « Chatov, Verkhovensky, Kirilov, ce sont autant de fragments de la personnalité désagrégée de Stavroguine, des émanations de cette personnalité extraordinaire qui s'épuise en [109] se dispersant. L'énigme de Stavroguine, le secret de Stavroguine, tel est le thème unique des Possédés. »

Thèse de Dostoïevski : Les mêmes chemins qui mènent l'individu au crime mènent la société à la révolution.

Verkhovensky : « La force la plus importante de la révolution c'est la honte d'avoir une opinion à soi. »

Cf. Guardini <sup>60</sup>, pp. 40-41 et 202.

\*

Un prêtre qui regrette de quitter ses livres en mourant ? Eh quoi le violent plaisir de la vie éternelle ne surpasse-t-il pas infiniment la douce compagnie des livres.

\*

8 mai. Chute de Dien Bien Phu. Comme en 40, sentiment partagé de honte et de fureur.

Au soir du massacre, le bilan est clair. Des politiciens de droite ont placé des malheureux dans une situation indéfendable et, pendant le même temps, les hommes de la gauche leur tiraient dans le dos.

\*

---

<sup>60</sup> Romano Guardini, *L'Univers religieux de Dostoïevski* (Le Seuil, 1947).

Selon Johnson (Boswell) <sup>61</sup> la parfaite courtoisie consiste à ne porter aucune empreinte d'une profession quelconque, mais au contraire à avoir une aisance générale dans toutes les manières et en toutes circonstances.

Id. Se remarier : « Le triomphe de l'espoir sur l'expérience. »

Id. Un ami de J. : « J'ai essayé, dans mon temps, d'être un philosophe mais le ne sais pourquoi, j'étais toujours interrompu par la gaîté. »

[110]

Id. « Vous verrez que lorsque nous serons réunis un certain temps, mon frère est très distrayant.

- J'attendrai, Monsieur, dit J. »

\*

Socrate apprit à danser à un âge avancé.

\*

Johnson : « Nul homme n'est un hypocrite quant à ses divertissements. »

Avant de mourir il conçoit une « curieuse pensée » : nous ne recevons pas de lettres dans notre tombe.

\*

*Don Juan Faust* <sup>62</sup>

1) Avoir raison

2) Rien n'est permis

3) Il consent au stratagème des franciscains qui le tuent <sup>63</sup>.

---

<sup>61</sup> James Boswell, *Vie de Samuel Johnson* (Gallimard, 1954).

<sup>62</sup> Projet de pièce qui aurait mêlé en un personnage le mythe de don juan et celui de Faust.

<sup>63</sup> Cf, *Carnets 1* : " Pour Don Juan. Voir Larousse : les moines franciscains le tuèrent et le firent passer pour foudroyé par le Commandeur. »

Aix-en-Provence ? Romantisme ?

Sganarelle serait M. Néant de l'Impromptu des Philosophes. C'est lui qui annonce « Il ne viendra pas » (il chapitre le père de Dofia Anna qui interroge Don Juan sur ses vices. Voir Impromptu)

Don Juan c'est Faust sans le pacte - (développer)

Acte III, au Brésil avec les esclaves. Acte IV, Acte V devient homme et solitaire. *Solitaire avec tous.*

D.J. Pacte avec le diable mais sans le diable. *Parier pour le monde*, la sensation et la jouissance, c'est faire un pacte avec le diable. *Parier pour la justice*, c'est pactiser aussi.

[111]

\*

Sur la demande de Massignon, j'écris au Président de la République pour demander la grâce des condamnés à mort de Mokhine <sup>64</sup>. Quelques jours après je trouve la réponse dans les journaux : trois des condamnés ont été fusillés. *Quinze jours après l'exécution*, le directeur du cabinet m'informe que ma lettre a « retenu l'attention » du Président et a été transmise au conseil supérieur de la magistrature. Rêveuse bureaucratie.

\*

Deux millions de syndiqués sur onze de salariés. Il y avait en 1947 sept millions de syndiqués.

\*

Pièce. Un homme heureux. Et personne ne peut le supporter.

\*

---

<sup>64</sup> En 1954, sept Tunisiens ont été condamnés à mort pour avoir assassiné trois policiers. La lettre de Camus au président Coty est du 12 avril 1954.

Dans l'eau la tortue devient oiseau. La grande tortue des mers chaudes plane au sein des eaux tièdes comme un bel albatros.

\*

Musique atonale, musique pour les voix, pour la voix fiévreuse de l'homme moderne.

[112]

\*

Lettre à M. « Ne maudissez pas l'Occident. Pour moi je l'ai maudit au temps de sa splendeur. Mais aujourd'hui où il succombe sous le poids de ses fautes, et de sa trop longue gloire, je ne l'accablerai pas... N'enviez pas à ceux de l'Est le sacrifice de l'intelligence et du cœur aux dieux de l'histoire. L'histoire n'a pas de dieux et l'intelligence éclairée par le cœur est le seul dieu qui, sous mille formes, ait été jamais salué en ce monde. »

\*

Tchekhov : « L'essentiel pour un écrivain, ce n'est pas la gloire... c'est la patience à endurer. » « Porter sa croix et garder l'espoir. »

\*

*L'École des Critiques* : les « lois » du théâtre.

- Si j'ai bien compris, Monsieur, il me faut suivre avec ponctualité des lois que ni Eschyle, ni Shakespeare, ni Calderon, ni Corneille, ni enfin aucun des grands génies dramatiques ne se sont retenus de violer.

- Il serait plus juste de dire que ces lois, seuls Shakespeare, Eschyle, et les autres, pouvaient se permettre de les violer.

- En suivant vos conseils, je ne serai donc ni l'un ni l'autre de ces grands créateurs.

- Prétendriez-vous l'être ?

- L'être, non pas. Mais le devenir. Et sinon, pourquoi écrire ? J'échouerais, cela est presque sûr. Mais de l'avoir tenté donnera à ma

vie un goût que vous m'enlevez d'avance. Et Shakespeare après tout est né de cent fous prétentieux et désespérés qui se voulaient Shakespeare. Quant à Feydeau, il n'est sorti que de [113] Feydeau (j'en ris, notez-le bien, mais rarement au-delà d'un acte).

\*

Pièce. Le roi Lear est aujourd'hui un patricien dépossédé par les socialistes.

Id. Un Caligula qui n'accuse plus le monde mais lui-même.

\*

Mort de Marcel Herrand <sup>65</sup>.

\*

Les hommes vertueux font souvent les citoyens pusillanimes. À la racine du vrai courage, un dérèglement.

\*

Selon nos existentialistes, tout homme est responsable de ce qu'il est. Ce qui explique la disparition totale de la compassion dans leur univers de vieillards agressifs. Pourtant ils prétendent lutter contre l'injustice sociale. Il y a donc des gens qui ne sont pas responsables de ce qu'ils sont, le misérable est innocent de sa misère. Alors ? le mutilé, la laide, le timide. Et pour finir, la compassion, à nouveau ?

\*

Périclès devant la tombe d'un jeune homme : « L'année a perdu son printemps. »

[114]

\*

---

<sup>65</sup> Évocation de la disparition de Marcel Herrand, en 1953, huit jours avant l'ouverture du Festival d'Angers, dont il était directeur. C'était Albert Camus qui avait pris sa relève.



Quand on parlait de moi comme d'un « directeur » (quelqu'un qui enseignait en somme la bonne direction) une part de moi, bien sûr, se gonflait de vanité imbécile. Mais une autre part pendant toutes ces années n'a pas cessé de mourir de honte.

\*

M.H. 66. L'air affreusement triste des mourants - et l'air buté et provincial de ceux qui assistent aux agonies. Lui si mondain, et puis tout d'un coup presque traqué dans cette alcôve, où seul...

\*

Il y a des moments où se laisser aller à la sincérité équivaut à un relâchement inexcusable.

\*

*Le Premier Homme* : Les étapes de Jessica : La petite fille sensuelle. La jeune amoureuse éprise d'absolu. L'amoureuse vraie. L'accomplissement hors de l'équivoque des débuts.

« Quand je l'aimais le plus, quelqu'un au fond de moi la détestait pour ce qu'elle avait fait, vu, et subi. Subi surtout. Je la haïssais de ne m'avoir pas attendu, morte, jusqu'à l'heure du bon matin. Et je la haïssais en présence de quelqu'un d'autre qui, en moi, riait de cette dérisoire prétention. »

\*

*Jonas*, C'est la crise du logement. Et puis les tableaux s'accumulent et prennent sa place. D'où la soupente.

[115]

Au moment où il ne fait plus rien - « Il les entendait courir à travers les pièces... la vie, le bruit que font les hommes, que cela était beau. La fillette riait. Comme il les aimait ! Comme il les aimait ! »

\*

- Pièce. Le menteur
- 1) Il ment. Entre deux femmes.
  - 2) Il dit la vérité.
  - 3) Devant la catastrophe, il ment à nouveau.  
(Elle déchire le papier qui la ferait sortir du mensonge.)

\*

Une pièce sur l'impossibilité de la solitude. *Ils sont toujours là* <sup>67</sup>.

\*

Roman. Amitiés (à mon fils qui recommencera).

\*

Ce que l'homme supporte le plus difficilement c'est d'être jugé. De là, l'attachement à la mère, ou à l'amante aveuglée, de là aussi l'amour des bêtes.

\*

Bombe thermonucléaire : à la limite, la mort généralisée, coïncide avec la condition humaine sous cet angle. Il suffit donc [116] de se mettre en règle. Nous retrouvons le premier et le plus ancien des problèmes. Arrivés à l'infini, nous recommençons à zéro. Le déplacement du problème : le fléau universel n'a plus Dieu pour auteur, mais les hommes. Les hommes viennent enfin d'égaliser Dieu, mais dans sa cruauté. Nous devons donc recommencer la révolte des anciens âges, mais cette fois contre l'humanité. On réclame un nouveau Lucifer qui niera la puissance des hommes.

\*

---

<sup>67</sup> Thème proche de celui de Jonas. En 1953, Camus a écrit un mimodrame, *La Vie d'artiste*, où un peintre est empêché de travailler par les mondains, les amis, les disciples.

Bizarre. « Sale youpin » dit le grand. Et le petit le frappe. Il fallait qu'il le frappe. Mais il n'en avait pas envie. Il ne haïssait pas cette tête qu'il frappait... Et l'autre non plus n'en avait pas envie. Pas envie d'appeler youpin ce petit si sympathique, pas envie de le frapper. Mais il fallait répondre et frapper.

\*

Contes fantastiques.

\*

Le Christ-Pan.

\*

Esthétique. Il arrive qu'on parte de l'émotion, et le cri fuse. D'autres fois, on part à la rencontre de l'émotion, encore vivante dans la mémoire, par un long détour de phrases et de mots qui finalement nous y mènent et ressuscitent en effet l'émotion, non plus comme un cri, mais comme une grande vague dont l'ampleur...

Id. Si je dis « Il a le nez comme une citrouille », cela ne [117] parle pas, « comme une pêche » oui. L'art est ainsi une exagération calculée.

\*

Les amours de Char et de la lionne au Jardin des Plantes. Il lui prend la tête à travers les barreaux. Elle se renverse. Elle ouvre ses courtes pattes...

\*

Sur tous les chemins du monde des millions d'hommes nous ont précédés et leurs traces sont visibles. Mais sur la mer la plus vieille, notre silence est toujours le premier.

\*

Personne ne mérite d'être aimé - personne à la mesure de ce don sans mesure. Celui qui le reçoit découvre alors l'injustice.

\*

Si je n'avais pas cédé à mes passions peut-être aurais-je eu de quoi intervenir dans le monde, y changer quelque chose. Mais j'y ai cédé et c'est pourquoi je suis un artiste, et cela seulement.

\*

Depuis toujours quelqu'un en moi, de toutes ses forces, a essayé de n'être personne.

\*

À l'extrémité de cette longue pensée brûle, au loin, le oui total.

[118]

\*

Au moment même où après tant d'efforts je posais les limites, croyant concilier l'inconciliable, les limites sautaient et j'étais précipité dans le malheur muet.

[119]

**CARNETS III.** mars 1951 - décembre 1959.

# CAHIER VIII

**Août 1954 - juillet 1958**

[Retour à la table des matières](#)

[121]

*15-8-1954.*

4e symphonie en sol majeur pour sopranos et orchestre de Mahler. Mahler parfois fait apprécier Wagner, dont il montre, par contraste, à quel point ce dernier restait maître de son brouillard. D'autres fois Mahler très grand.

\*

*16.8.1954.*

X. me dit : « Pourquoi n'accepte-t-on pas l'idée de la vie éternelle ? Parce qu'elle est finalement une béatitude privée de conscience - et que nous voulons être, c'est-à-dire savoir que nous sommes. Mais alors pourquoi reprocher au monde ce qui nous donne justement la conscience, c'est-à-dire le mal et la souffrance (c'est en effet la contradiction de l'athéisme moderne). Moi j'ai toujours accepté la souffrance avec une sorte de joie, la joie d'être. » Je lui dis que c'est là le génie. Le génie ? Oui, le génie de la vie, qu'elle seule, parmi les êtres que j'ai rencontrés, porte avec une fierté naturelle.

[122]

\*

*17. Berl<sup>68</sup>.*

Il est plus facile aux intellectuels de dire non que de dire oui. Le médecin Reclus qui avait pris parti pour Dreyfus, regardant les volu-

---

<sup>68</sup> Emmanuel Berl (1892-1976) était devenu l'ami de Camus.

mes de ses œuvres à la fin de sa vie s'aperçoit qu'il y a eu deux années où il n'a rien produit. Ah ! oui, Dreyfus : il avait consacré ces deux années à étudier les dossiers de l'affaire. Aujourd'hui on prend parti sur la seule lecture d'un article.

Après-midi perdue.

\*

18.

N'en sortirai pas. Suicide. Celui qui est mort déjà qu'attend-il donc ? Cimetière d'Anet où le lierre a rompu une vieille dalle.

Pendant des années j'ai vécu cloîtré dans son amour. Aujourd'hui il faut que je fuie, n'ayant pas cessé de l'aimer, d'avoir son souci du moins, qui est difficile.

\*

19.

Matinée terrible. Après-midi exposition Cézanne : premières peintures morbides et folles (obsession sexuelle notamment). Une folie de ce genre exigeait la discipline terrible qui fut celle de Cézanne. Les déments seuls sont classiques car ils sont cela ou rien. C. a poussé l'exigence à la mesure de son désordre et il a choisi natures mortes et paysages parce qu'il pouvait y trouver une architecture, une géométrie. Vers la fin il revient aux corps et aux visages et il retrouve une démence, la démence qu'il a disciplinée. Le cubisme est ici ordonné (annoncé) <sup>69</sup>.

Courrier.

\*

[123]

20.

---

<sup>69</sup> Lecture douteuse.

Courrier. Journée morte.

\*

25.

Journée morte. N. A. (Derain, fou après hémiparésie et renversé par auto. Sa femme et son ancienne maîtresse couvent les tableaux sous scellés pendant qu'il délire dans une clinique.)

La porte de l'enfer <sup>70</sup>. Film japonais un peu américain. Mais à côté de cet art la barbarie du nôtre.

\*

22.

Triste et sage nature de l'Île-de-France.

\*

23-24.

Journées mortes. Déjeuner avec Berl.

\*

25.

Travailler sauf le matin. Musée de l'Homme. J'en sors la bouche pleine de cendre, de cette cendre osseuse qui est celle des squelettes et des momies. Momie péruvienne : [...] <sup>71</sup> de l'histoire, Qui était-elle ?

[124]

*Action et écriture* : Ils ne sont pas si sûrs d'avoir raison, mais cette incertitude leur donne mauvaise conscience. Ils écriront donc pour se débarrasser de cette mauvaise conscience. Pour ce faire ils cher-

---

<sup>70</sup> *La Porte de l'Enfer (Jigoku-Mon)*, film de Kinugasa qui reçut le Grand Prix du Festival de Cannes en 1954.

<sup>71</sup> Un mot illisible.



cheront de nouveaux arguments, les trouveront et affirmeront donc un peu plus. Ceux d'en face feront de même. Les positions se durciront ainsi. Tant d'affirmations répétées équivaldront à des actions. Les provoqueront bientôt. Le parti vainqueur aura ainsi assez de chefs d'accusation le jour de la victoire. À force de fuir leur mauvaise conscience les vaincus auront trouvé la culpabilité vraie et en répondront n'ayant pas voulu cela. Un autre jour les vainqueurs à leur tour seront vaincus et répondront, n'ayant pas voulu cela. L'histoire est un long crime perpétré par des innocents.

\*

*7 septembre.*

Retour des enfants. Catherine ne peut s'endormir car elle a peur de mourir (ayant mal à la poitrine). Que cette angoisse torture déjà ces petits êtres n'est-ce pas vraiment le scandale dernier ?

\*

*8 septembre.*

N.A. me téléphone : Derain vient de mourir. Hémiparalysé, fou, persécuté par sa femme qui a fait mettre les scellés sur ses tableaux. N.A. est désespérée. Rien à faire. Pauvre Derain dont j'aimais la force bourrue. Trop vivant pour sa propre vie.

\*

*9.*

Pour X. (et sa famille) l'amour se confond avec la souffrance, l'angoisse. Aimer c'est souffrir de ou pour. Pour moi il ne s'est jamais séparé d'un certain état d'innocence joyeuse. À peine les [125] avais-je rencontrés que j'étais plongé dans la culpabilité et que je ne pouvais plus aimer réellement.

\*

*20.*

Ce n'est pas de mourir qui m'effraie mais de vivre dans la mort.

L'anéantissement n'a rien pour effrayer celui qui a beaucoup vécu.

Dieu n'est pas nécessaire pour créer la culpabilité ni punir. Les êtres y suffisent. C'est l'innocence à la rigueur qu'il pourrait fonder.

\*

21.

Comment prêcherait-il la justice celui qui n'est même pas arrivé à la faire régner sur sa vie ?

L'assassin pour abattre sa famille à coups de hache dans la nuit, s'était mis nu.

M. : « Tu es secret, bon, et (pour compenser ce qu'il y a de repoussant dans la bonté) tu es passionné et parfois injuste. »

\*

5 octobre <sup>72</sup>.

Décor de Rotterdam dans la nuit, dressée de toutes ses carcasses lumineuses au-dessus de ses canaux.

\*

[126]

*La Haye.*

Tout ce monde groupé dans un petit espace de maisons et d'eaux, collées silencieusement les unes aux autres, et il pleuvait sur toute la ville, longuement, sans respiration possible et des petits enfants laids et boudeurs réglaient la circulation de voitures placides et les beaux [...] <sup>73</sup> grilles du musée royal pour laver le fronton d'opulentes décora-

---

<sup>72</sup> Camus visite la Hollande en octobre 1954. On en retrouvera le décor dans *La Chute*. Et déjà les notes du 20 et 21 septembre sur la culpabilité, sur la justice, annoncent ce livre.

<sup>73</sup> Trois mots illisibles.

tions pendant qu'il pleuvait toujours et qu'un pianiste sur un tricycle [...] <sup>74</sup> jouait Tristesse de Chopin accompagné par un [...] <sup>75</sup> violoniste et un distingué mendiant qui ramassait des piécettes débonnaires, oboles qui sonnaient mou et qui s'adressaient aux dieux grimaçants de l'Indonésie qu'on voit dans les vitrines et qui erraient, invisibles, dans l'air de la Hollande, peuplant la nostalgie des colons dépossédés. Ô java, île lointaine, dont les fils servent ici le café pendant qu'il pleut encore et que dans l'air mouillé plane le souvenir merveilleux de la jeune fille à la porte source inépuisable, lumière du poitrinaire et le silence du vieux frère de Rembrandt dont les yeux regardent sans désir le pays éternel.

\*

*6 octobre.*

Il pleut des jours durant et le vent froid [...] <sup>76</sup> C'était là-bas à Rotterdam tout neuf nickelé, et Amsterdam toujours mouillée ; et ici dans La Haye juchés sur des bicyclettes à haut guidon comme des cygnes funèbres faisant la ronde autour du Vigver froid, entre les anguilles vivantes du marché aux poissons et les bijoux merveilleux des laides vitrines, de la même couleur que les feuilles mortes collées partout au sol et les harengs [127] fumés qui ont longtemps navigué dans des mers de vieil or.

Ô Cipango, là-bas et ici [...] <sup>77</sup> Hollande, douce Hollande, où l'on apprend la patience <sup>78</sup> à mourir.

\*

Conversion au sérieux. Le sérieux c'est le mensonge accepté et l'infirmité reconnue. Pour tout le reste, la sincérité tranquille.

---

<sup>74</sup> Un mot illisible.

<sup>75</sup> Un mot illisible.

<sup>76</sup> Quatre mots illisibles.

<sup>77</sup> Un mot illisible.

<sup>78</sup> Lecture douteuse.

\*

*Don Juan*<sup>79</sup>.

Elle : J'ai toujours su que vous ne m'aimiez pas.

Mais je vous aimais.

Vous me parliez et vous regardiez parfois par-dessus ma tête.

Lui : Je ne séduis pas, je m'adapte.

\*

*26 octobre.*

Le contraire de la réaction ce n'est pas la révolution, mais la création. Le monde est sans cesse en état de réaction il est donc sans cesse en danger de révolution. Ce qui définit le progrès, s'il en est un, c'est que sans trêve des créateurs de tous ordres trouvent les formes qui triomphent de l'esprit de réaction et d'inertie, sans que la révolution soit nécessaire. Quand ces créateurs ne se trouvent plus, la révolution est inévitable.

\*

[128]

Selon Koestler l'ancien droit turc considérait comme une circonstance atténuante pour un crime qu'il eût été commis par [...] <sup>80</sup>

\*

Chèvrefeuille, son odeur est liée pour moi à Alger. Elle flottait dans les rues qui montaient vers les hauts jardins où des jeunes filles nous attendaient. Vignes, jeunesse...

---

<sup>79</sup> Le thème de don Juan a toujours hanté Camus, depuis Alger, en 1937, où il monte et joue le *Don Juan* de Pouchkine au Théâtre du Travail, jusqu'à ces notes que l'on trouve souvent dans les *Carnets* dès 1940. On a déjà vu, dans le Cahier n° VII, p. 110 que, mêlant les mythes de don Juan et de Faust, il projette un *Don Faust*.

<sup>80</sup> Deux mots illisibles.

\*

La rose blanche du matin a une odeur d'eau et de poivre.

\*

*Julia* <sup>81</sup> <sup>2</sup>

Dernier acte : J. Je suis laide  
d'Al oui,

\*

Tout ce qui, en moi et dans les êtres, me tire vers le bas.

\*

*1er novembre.*

Je lis souvent que je suis athée, j'entends parler de mon athéisme. Or ces mots ne me disent rien, ils n'ont pas de sens pour moi. Je ne crois pas à Dieu *et* je ne suis pas athée.

\*

[129]

En tant que créateur j'ai donné vie à la mort elle-même. C'est là tout ce que j'avais à faire avant de mourir.

\*

Pavese : « Nous sommes des cons. Le peu de liberté que le gouvernement nous laisse, nous le laissons bouffer par des femmes. »

\*

Rembrandt : la gloire jusqu'en 1642, à 36 ans. À partir de cette date, la marche à la solitude et à la pauvreté. Expérience rare et plus

---

<sup>81</sup> Projet de pièce sur Julie de Lespinasse. Ces deux répliques sont échangées entre Julie et d'Alembert. Cf. Cahier n, VII, p. 67.

<sup>2</sup>

significative que celle, banale, de l'artiste méconnu. Sur une telle expérience on n'a encore rien dit.

\*

B.C. : « Cette puissance spirituelle, la Nature ne la donne pas à l'homme pour qu'il en jouisse lui-même. Elle la lui confie pour un usage qui déborde sa personne. »

Id. : « Un créateur authentique est organiquement soumis à la loi du plaisir. »

\*

Spengler dit que l'âme de la Russie est une révolte contre l'Antiquité. Assez vrai. Voir aussi Berdiaeff : la Russie n'a jamais eu de Renaissance.

[130]

\*

Texte sur Hébertot <sup>82</sup>. Au milieu de la grotte, c'est le grand cachalot blanc. Il filtre entre ses dents et ne laisse arriver jusqu'à lui qu'un plancton d'auteurs savoureux.

\*

*Réalisme*. Tout le monde est réaliste. Personne ne l'est. Finalement ce n'est pas l'esthétique qui importe, mais l'attitude intérieure.

\*

La littérature des pays totalitaires ne meurt pas tant parce qu'elle est dirigée que parce qu'elle est coupée des autres littératures. Tout artiste qui, d'avance, n'est pas ouvert à la réalité entière est mutilé.

\*

---

<sup>82</sup> Directeur du théâtre qui portait son nom et où furent créés *Caligula* en 1945, et *Les Justes* en 1949.

7 novembre 1954.

41 ans.

\*

*Les Bacchantes* <sup>83</sup>

En Sicile. Maintenant. Petit village dans la région de Palerme. Et tout à l'avenant.

Oeuvres très grandes dans la perspective. De toutes manières il en reste quelque chose. Ex : Don Juan, Faust, tout y rentre <sup>84</sup>.

[131]

\*

Corriger Homme Révolté p. 225, 6<sup>o</sup> ligne (ouvriers au lieu de moines) et p. 229, 1<sup>o</sup> ligne.

\*

Lettre Duperray <sup>85</sup>. « Les syndicalistes révolutionnaires continuent à se donner à leur activité essentielle : chercher les raisons de se séparer sur des principes communs. »

\*

Titre nouvelle : Un puritain de notre temps.

\*

24 novembre. 10 h.

---

<sup>83</sup> Pièce d'Euripide (406 avant J.-C.). Camus semble songer à une adaptation (voir plus loin)

<sup>84</sup> Cf. Cahier VII, p. 100 et Cahier VIII, p. 127.

<sup>85</sup> Jean Duperray, militant syndicaliste et écrivain qui a connu Simone Weil dans les années 30. Auteur de *Harengs frits au sang* (Gallimard, 1954).

Arrivée à Turin ce matin <sup>86</sup>. Depuis plusieurs jours, joie à la pensée de retrouver l'Italie. Depuis 1938, date de mon dernier séjour, je ne l'avais pas revue. La guerre, la résistance, Combat, et toutes ces années de répugnant sérieux. Des voyages, mais instructifs et où le cœur se taisait. Il me semblait que ma jeunesse m'attendait en Italie, et des forces nouvelles, et la lumière perdue. J'allais fuir aussi cet univers (chez moi) qui depuis un an me détruit cellule à cellule, peut-être me sauver définitivement. Hier en fait, quand le train a démarré ma joie n'était plus aussi forte. Fatigué d'abord et puis la rencontre avec Grenier où j'aurais désiré que nous parlions avec abandon et n'ai pu le faire, X. aussi qui ne m'a pas aidé à partir content.

[132]

Dans la nuit cependant, entre de brefs sommeils, un bonheur venait, encore lointain.

À 7 heures ce matin, l'idée que nous sommes en Italie. Je me secoue, ouvre le store : un paysage neigeux et brumeux. Il neige sur toute l'Italie du Nord. Seul dans mon compartiment un fou rire m'a pris. Il ne fait pas froid. Pourtant à la gare la charmante I.A. qui m'attend, prétend mourir de froid. Avec son joli français hésitant, ses petits gestes calmes et gracieux (elle me rappelle Maman) rosie de froid comme une petite fleur des neiges, elle me rend un peu de l'Italie. Déjà des Italiens du train, bientôt ceux de l'hôtel, m'avaient réchauffé le cœur. Peuple que j'ai toujours aimé et qui me fait sentir mon exil dans la perpétuelle mauvaise humeur des Français.

De la chambre de mon hôtel, je vois Turin sur laquelle la neige tombe sans discontinuer. Je ris encore de ma déception. Mais le courage me revient.

\*

Turin sous la neige et la brume. À la galerie égyptienne les momies sans bandelettes qu'on a tirées du sable se recroquevillent de froid.

---

<sup>86</sup> Albert Camus s'est rendu en Italie sur l'invitation de l'Association culturelle italienne. Il fit des conférences à Turin, Gênes et Rome.



J'aime les grandes rues dallées et espacées. Ville bâtie d'espace autant que de murs. Je vais voir la maison du 6 via Carlo Alberto où Nietzsche a travaillé puis sombré dans la folie. Je n'ai jamais pu lire sans pleurer le récit de l'arrivée d'Overbeck, son entrée dans la pièce où Nietzsche fou délire, puis le mouvement de celui-ci qui se jette dans les bras d'Overbeck en pleurant. Devant cette maison j'essaie de penser à lui que j'ai toujours aimé d'affection autant que d'admiration, mais en vain. Je le rencontre mieux dans la ville dont je comprends, malgré le ciel bas, qu'il l'ait aimée et pourquoi il l'a aimée.

\*

Nouvelle. Les prisonniers d'un camp de concentration élisent un pape, le choisissant parmi ceux d'entre eux qui ont le plus [133] souffert, ils renient l'autre, le Romain, qui vit dans le luxueux Vatican. Ils appellent le leur *Père* bien qu'il soit un des plus jeunes, lui obéissent en tout, meurent pour lui. Jusqu'à ce que lui-même meure en défendant ses fils (ou bien il refuse de mourir et se préserve parce qu'il en a d'autres à défendre et c'est le commencement) <sup>87</sup>.

\*

*25 novembre.*

Journée grise et brumeuse. J'erre dans Turin. Sur la colline têtes de mort couronnées. En ville au cœur de vastes perspectives, des chevaux de bronze s'élancent dans le brouillard. Turin, ville de chevaux figés dans l'élan même où Nietzsche, devenu dément, stoppa un cheval battu par son conducteur et dont il embrassait follement le museau. Dîner villa Camerana.

\*

*26 novembre.*

---

<sup>87</sup> Idée utilisée dans *La Chute*. Clamence raconte que, prisonnier en Libye, il a été élu pape par ses compagnons de captivité.

Longue promenade sur les collines de Turin. Tout autour dans le ciel les Alpes neigeuses surgissent et disparaissent dans le brouillard. L'air est frais, humide, parfumé d'automne. La ville, en bas, est couverte de brumes. Loin de tout, fatigué et bizarrement heureux. Le soir, conférence.

\*

*27 novembre.*

Matin départ pour Gênes avec I. A. ; étrange petit être, net, riche de cœur et de volonté, avec une sorte de renoncement réfléchi qui surprend chez un être si jeune. Elle veut « rire et regretter ». En fait de religion, elle croit à « l'amour détaché ». [134] Beaucoup de choses de Maman, décidément, à qui je songe avec tristesse. J'ai toujours cette mort grave, incroyable sur le cœur...

Sur tout le Piémont et la Ligurie, pluie et brume. Nous traversons les montagnes qui bordent la côte ligurienne au milieu de champs de neige. Quatre tunnels et la neige disparaît alors que la pluie redouble sur les pentes qui dévalent vers la mer. Deux heures après l'arrivée, conférence. Dîner au Palais Doria. La vieille marquise desséchée, sauf les yeux et le cœur. En sortant je marche dans une Gênes enfin retrouvée, lavée à grandes eaux. Les marbres noirs et blancs luisent, les lumières fument dans les rues, grandes artères, banales.

\*

Du vil siècle à l'an 1800, la population de l'Europe n'est jamais parvenue à dépasser 180 millions.

De 1800 à 1914, elle s'élève de 180 millions à 460 millions !

\*

Ortega y Gasset <sup>88</sup>. Qui veut savoir à qui il parle - pour écrire -  
Distingue la société et l'association.

---

<sup>88</sup> José Ortega y Gasset (1883-1955), philosophe espagnol.

La liberté et le pluralisme sont les deux dominantes de l'Europe.

Philosophe et professeur de philosophie, voir p. 26 - sur l'aristocratie vraie, passion.

\*

Humboldt <sup>89</sup>. Pour que l'être humain s'enrichisse et se perfectionne, il faut une variété de situations. Le maintien de cette variété c'est l'effort central du vrai libéralisme.

[135]

\*

La Russie d'aujourd'hui voit le triomphe de l'individualisme sous sa forme cynique.

\*

Ortega y Gasset. L'histoire, lutte éternelle entre les paralytiques et les épileptiques.

\*

Toute société est basée sur l'aristocratie, car celle-ci, la vraie, est exigeante à l'égard de soi-même et sans cette exigence toute société meurt.

\*

Ortega y Gasset. La vie créatrice suppose un régime de haute hygiène, de grande noblesse, de constants stimulants qui excitent la conscience, et de rajouter, la vie créatrice est une vie énergique.

\*

Que les vicos étroits grouillent d'ombres. Content et fatigué.

\*

---

<sup>89</sup> Wilhelm von Humboldt (1767-1835), philologue et homme politique allemand.

*28 novembre.*

Longue promenade dans Gênes. Ville fascinante et bien semblable à celle dont je me souvenais <sup>1</sup>. Les superbes monuments éclatent dans un corset serré de petites rues grouillantes [136] de vie. La beauté, ici, se fait sur place, rayonne dans la vie de tous les jours. Un chanteur, à un coin de rue, improvise sur les scandales de l'actualité. C'est le journal chanté.

Petit cloître de San Matteo. Le vent plaque la pluie en rafales sur les larges feuilles du néflier. Bref instant de bonheur. Il faut maintenant changer de vie.

Soir : départ pour Milan, sous la pluie. Arrivée sous la pluie. Ce que Stendhal a aimé ici est bien mort.

\*

*29 novembre,*

Cène - Vinci est décidément au commencement de la décadence italienne. Cloître de San Ambrogio. Conférence. Le soir je prends le train de Rome, exaspéré par les stupides mondanités qui suivent les conférences. Incapable de supporter plus d'une demi-heure de ces singeries. Nuit blanche.

\*

*30.*

Au matin le soleil enfin, pâle, mais décidé, sur la campagne romaine. Bêtement, les larmes me viennent aux yeux. Rome. Encore un de ces hôtels luxueux et bêtes comme la société qui les entretient. Je déménagerai demain. N. avec lui je regarde la naissance de Vénus. Promenade le long de la villa Borghèse et du Pincio : tout est peint sur le ciel

---

<sup>1</sup> Camus avait visité Gênes en septembre 1937.

avec un pinceau aux poils rares. Je dors. Dernière conférence. Enfin libre. Dîner avec N., Silone <sup>90</sup> et Carlo Levi <sup>91</sup>. Demain sera bon.

[137]

\*

*1er au 3 décembre.*

Il y a des villes comme Florence, les petites villes toscanes ou espagnoles, qui portent le voyageur, le soutiennent à chaque pas et rendent sa démarche plus légère. D'autres qui pèsent tout de suite sur ses épaules et l'écrasent, comme New York, et il faut y apprendre peu à peu à se redresser et à voir.

Rome pèse ainsi, mais d'un poids sensible et léger, on la porte sur le cœur comme un corps de fontaines, de jardins et de coupoles, on respire sous elle, un peu oppressé, mais étrangement heureux. Cette ville relativement petite mais dont les perspectives aériennes éclatent parfois au détour d'une rue, cet espace sensible et borné respire ensemble avec le voyageur et vit avec lui.

Quitté l'hôtel pour cette pension sur la villa Borghèse. J'ai une terrasse qui avance sur les jardins et la vue qu'on en découvre à chaque fois m'étreint le cœur. Après tant d'années d'une ville sans lumière, de levers dans le brouillard, parmi les murs, je me nourris sans cesse de cette ligne d'arbres et de ciels qui va de la Porta Pinciana à la Trinità del Monti et derrière laquelle Rome roule ses coupoles et son désordre.

Chaque matin quand je sors sur cette terrasse, encore un peu ivre de sommeil, le chant des oiseaux me surprend, vient me chercher au fond du sommeil, et vient toucher une place précise pour y libérer d'un

---

<sup>90</sup> Ignazio Silone (1900-1978), romancier et militant socialiste italien. Camus a parlé en 1939, dans *Alger-Républicain*, de son roman *Le Pain et le vin*. Il l'a rencontré pour la première fois en 1948. De 1933 à 1957, Camus et Silone ont collaboré tous les deux à la petite revue d'esprit libertaire *Témoins*.

<sup>91</sup> Carlo Levi (1902-1976), peintre et écrivain italien, auteur du *Christ s'est arrêté à Eboli*.

coup une sorte de joie mystérieuse. Depuis deux jours il fait beau et la belle lumière de décembre dessine devant moi les cyprès et les pins retroussés.

Je regrette ici les stupides et noires années que j'ai vécues à Paris. Il y a une raison du cœur dont je ne veux plus car elle ne sert à personne et m'a mis à deux doigts de ma propre perte.

Avant-hier sur le forum dans sa partie vraiment ruinée (Près du Colisée) non dans cette extravagante braderie de colonnes prétentieuses qui se trouve sous le Campidoglio, puis sur cette admirable colline du Palatin dont rien n'épuise le silence, la [138] paix, monde toujours naissant et toujours parfait, je commençais de me retrouver. C'est à cela que servent les grandes images du passé, quand la nature sait les accueillir et éteindre le bruit qui dort en elles, à rassembler des cœurs et des forces qui ensuite serviront mieux le présent et l'avenir. On le sent sur la via Appia où, pourtant arrivé à la fin de l'après-midi, je me sentais, en me promenant, le cœur si plein que la vie aurait pu me quitter alors. Mais je savais qu'elle continuerait, qu'il y a une force en moi qui va de l'avant et que cette halte servirait encore cette avance. (Un an que je n'ai pas travaillé, que je n'ai pu travailler alors que dix sujets étaient là, dont je sais qu'ils sont exceptionnels, et que je ne pouvais aborder. Un an ces jours-ci, et je ne suis pas devenu fou.) On vivrait bien dans ce cloître et cette chambre où Le Tasse est mort.

Places de Rome. Piazza Navona. Sant Ignazio et les autres, Elles sont jaunes. La vasque des fontaines est un peu rose sous le jaillissement baroque de l'eau et des pierres. Quand on a tout vu, ou vu en tout cas tout ce qu'on pouvait voir, se promener sans chercher à savoir est un bonheur parfait.

Hier dans la nuit devant San Pietro in Montorio, Rome sous ses feux était comme un port dont le mouvement et le bruit venaient mourir au pied de cette berge de silence où nous étions.

\*

C'est une étrange et insupportable certitude que de savoir que la beauté monumentale suppose toujours une servitude, qu'elle est pourtant la beauté et qu'on ne peut pas ne pas vouloir la beauté et on ne peut vouloir la servitude ; la servitude n'en reste pas moins inacceptable. Peut-être est-ce pour cela que je mets au-dessus de tout la beauté d'un paysage, elle n'est payée d'aucune injustice et mon cœur y est libre.

[139]

\*

*3 décembre.*

Superbe matinée dans la villa Borghèse. La lumière des matins d'Algérie qui coule entre les fines aiguilles de pin et les découpe une à une. Et la Galerie, pleine de lumière blonde, les Bernin m'amuse, ravissants et déconcertants quand la grâce triomphe comme dans la très surréaliste Daphné (en tant qu'art, le surréalisme a d'abord été une contre-offensive du baroque) hideux quand la grâce disparaît, comme dans la consternante Vérité découverte par le Jugement. Peintre aussi et vibrant (Portraits).

Danaé du Corrège, et surtout la Vénus mettant un bandeau à l'amour, du Titien, peint à 90 ans et d'une jeunesse actuelle.

Les Caravage, non ceux de St Louis des Français, vus dans l'après-midi, décidément superbes par le contraste de la violence et de l'épaisseur muette de la lumière. *Avant Rembrandt*. Surtout la Vocation de St Matthieu : superbe. C. me fait remarquer la constance du thème de la jeunesse et de l'âge mûr. Moravia m'avait déjà parlé de l'homme qu'était Caravage : plusieurs fois criminel, fuyant la Toscane sur un bateau où il est dévalisé, puis jeté sur une plage, il y meurt, dément (1573-1610). Moravia m'avait raconté aussi la vraie histoire des Cenci, sur lesquels il veut faire une pièce. Béatrice est enterrée sous l'autel de St Louis des Français. Émeute à Rome, la Révolution française. Un peintre français sans-culotte participe au sac de St Louis des Français. On ouvre les tombeaux. Le squelette de Béatrice est là, le

crâne séparé reposant au milieu du corps. Le peintre prend le crâne et sort en jouant à la balle avec lui. C'est la dernière image attachée à l'histoire terrible de Béatrice Cenci.

À la fin de l'après-midi, je retourne au Gianicolo. San Pietro di Montorio. Oui, cette colline est le lieu que je préfère à Rome. Haut dans le ciel tendre des bandes d'étourneaux, légères comme des fumées, tournent en tous sens, se croisent, [140] s'égaillent, puis se rassemblent pour plonger sur les pins qu'ils effleurent avant de regagner le ciel. Quand nous redescendons avec N., nous les retrouvons abattus dans les arbres, platanes du Viale del Re, au Trastevere, en si énorme quantité que chaque arbre bourdonne et grésille, couvert de plus d'oiseaux que de feuilles. Dans le soir qui tombe un assourdissant pépiement couvre les bruits de ce quartier populeux, se confond avec le grésillement des tramways, et tient toutes les têtes renversées et rieuses vers ces essaims énormes de feuilles et de plumes.

Le grand Romain brun, au visage doux et noble, au port si simple et si fier, qui s'occupe de moi à la pension. Nouvelle. Amour avec peintre. Et toute la noblesse de son côté.

Écrire texte BAROQUE sur Rome.

\*

*4 décembre.*

Matin. Palais Barberini. Le Narcisse du Caravage et surtout cette madone attribuée à P. della Francesca et qui me paraît plutôt appartenir à la manière plus frêle de Signorelli. Admirable en tout cas.

Avec Moravia et N., déjeuner à Tivoli et longue après-midi dans la villa d'Hadrien, lieu parfait. Journée superbe, il est vrai, avec un ciel rond et sans nuages dont toutes les parties déversent la même quantité de lumière sur les magnifiques cyprès et les grands pins de la villa. Ses grands pans de murs ruinés reçoivent cette lumière égale sur leur revêtement en nid d'abeilles et laissent à leur tour s'exhaler de leurs ruches de ciment un miel de lumière. Je vois mieux ici la différence de la lumière romaine avec d'autres, celle de Florence par exemple, plus



diffuse, argentée, spirituelle enfin. La lumière de Rome est ronde au contraire, luisante et souple. Elle fait penser à des corps, à l'opulence des chairs heureuses, à la vie réussie. Les [141] lointains encore plus succulents. Chants d'oiseaux parmi les ruines. Devant cette perfection curieux et heureux sentiment que tout est dit.

Dîner, Piovene <sup>92</sup>. Au bout de trente conversations, je commence à avoir une idée de la situation vraie ici. Pas d'opinions mais des factions. Peu de libéraux, la misère, son utilisation, et peu à peu une certaine inertie.

À quarante ans, on ne crie plus le mal, on le connaît et on lutte selon ce qu'on doit. On peut alors s'occuper de créer sans rien oublier.

Dans le mouvement d'ascension, à la droite de l'autel, dans le jugement dernier, il fallait que les corps de Michel-Ange fussent très lourds de muscles pour donner cette impression de légèreté irrésistible. D'autant plus légers que lourds. Ceci est le nœud de l'art.

Dans l'appartement Borgia, la Rhétorique du Pinturicchio porte une épée.

On a le cœur un peu serré en pensant que Jules II fit détruire des fresques de Piero della Francesca (et d'autres) pour que Raphaël puisse peindre ses chambres ; de quoi a-t-on payé la superbe Libération de St Pierre ?

La déposition de la Croix du Caravage. On ne voit pas la Croix ; décidément un très grand peintre.

\*

*6 décembre.*

Journée grise. Fièvre. je garde la chambre. Le soir vu Moravia.

[142]

\*

---

<sup>92</sup> Guido Piovene (1907-1974), écrivain.

*Roman.*

*Le Premier Homme* refait tout le parcours pour découvrir son secret : il n'est pas le premier. Tout homme est le premier homme, personne ne l'est. C'est pourquoi il se jette aux pieds de sa mère.

\*

*7 décembre.*

Départ avec Nicola et Francesco. Campagne romaine. F. est si beau et si loin de tout sans cesser d'être présent et humain. Le village de Circé <sup>93</sup>. Arrivée à Naples. Déjeuner à Pozzuoli dans un restaurant qui est le jumeau de Padovani. À Naples pluie diluvienne qui accroît ma fièvre. Le soir le ciel se découvre.

\*

*8 décembre.*

Me réveille avec fièvre sérieuse. Hier soir je n'ai pu terminer ces notes. Pourtant longue promenade dans les « Barrios » derrière la rue Santa Lucia. Ce sont les bidonvilles derrière les Champs-Élysées. La porte est ouverte et l'on voit trois enfants dans le même lit quelquefois avec le père, nullement gênés de s'exposer. Tout ce linge claquant qui donne à Naples un air de fête perpétuelle vient après tout de ce que le linge manque et qu'il faut le laver au jour le jour. Ce sont les étendards de la misère. N.F. ce soir. Partons ensuite dans une carrozzella humide qui sent le cuir et la crotte. L'amitié des hommes a toujours bon goût. N. nous emmène dans un quartier de la porta Capuana. Grand-rue qui monte. Sur tous les balcons des lampes avec leurs abat-jour sont posées. Et cela donne à cette [143] misère un air de fête extraordinaire. Il y a une vague procession devant l'église. Des étendards s'agitent au-dessus de la foule compacte qui piétine dans la boue grasse des débris de choux laissés par le marché du matin. Et surtout

---

<sup>93</sup> Le mont Circeo, au sud du lac de Sabaudia, est mentionné par Homère, Virgile, Strabon et Pline sous le nom d'île de Circé. Le village à son pied s'appelle aussi Circeo.

des pétards. Au derrière de tous les saints. La Vierge s'annonce par des pétarades. À une fenêtre, un dément, l'œil fixe, allume l'un à l'autre d'un même geste mécanique, des dizaines de pétards qu'il lance dans la foule et autour desquels les enfants dansent une ronde de Sioux jusqu'à ce qu'ils éclatent. L'hôtellerie des pauvres. On a vu grand. C'est l'Escorial de la misère...

\*

*8 décembre,*

Toute la journée au lit avec une fièvre qui ne cède pas. Finalement je ne pourrai aller à Paestum. Regagner Rome à la première amélioration, puis Paris, voilà tout. Il y a quelque chose entre les temples grecs et moi. Et au dernier moment toujours quelque chose intervient qui m'empêche d'aller vers eux <sup>94</sup>.

Pour ce coup-ci pas de mystère d'ailleurs. Cette année épuisante m'a mis sur les genoux. L'espoir de retrouver des forces et de rentrer pour travailler était purement sentimental. Je ferais mieux, au lieu de courir vers une lumière qu'ensuite je peux à peine goûter, de passer un an à me refaire une santé et une volonté. Mais pour cela il faudrait me libérer un peu de tout ce qui m'accable. Ce sont là les pensées du lit et de la fièvre et d'un voyageur cloîtré avec Naples qui l'entoure. Mais ce sont des pensées vraies. Heureusement je vois la mer de mon lit.

Le peintre ami de F., ignorantissime et devant illustrer pour un programme de radio la Passion de St Matthieu et qui fait un saint entouré de jolies femmes et d'anges moqueurs.

[144]

\*

*9 décembre.*

Au réveil la fièvre a disparu. Mais courbatu et sonné. Je décide pourtant de partir (comme chaque fois je tire une énergie de la constatation d'une situation pire : prisonnier etc.). Nous partons par un beau soleil. Sorrente (et le délicieux jardin de la Cocumella), Amalfi un peu trop décoratif où nous déjeunons, puis je conduis pour relayer F. fatigué et le soleil se couche quand, après avoir traversé une région industrielle puis une terre curieuse qui fait penser aux Limbes (grands roseaux, arbres maigres et déplumés) nous arrivons à Paestum. Ici le cœur se tait.

---

<sup>94</sup> Dès l'été 1939, Camus projette un voyage en Grèce, mais la guerre survient. Il lui faudra attendre avril 1955 pour y effectuer sa première visite.

(Plus tard.) Je veux essayer de ressaisir cette arrivée, à la fin de l'après-midi. Nous sommes accueillis à l'auberge près des ruines par une bonne vieille chambre à trois lits aux murs énormes et blanchis, fruste mais d'une propreté sûre. Un chien se colle à moi. Le soleil est couché quand, les barrières étant fermées, nous escaladons les remparts pour entrer dans le champ des ruines. La lumière vient de la mer toute proche et bleue encore, mais les collines qui font face à la mer sont déjà noires. Quand nous arrivons devant le temple de Poséidon les corbeaux déjà couchés se lèvent dans un extraordinaire tumulte d'ailes et de cris, puis volent autour du temple, s'abattent aux quatre coins et repartent comme pour saluer l'apparition admirable devant nos yeux d'un être fait de pierre mais vivant et inoubliable. L'heure, le vol noir des corbeaux, les rares chants d'oiseaux, l'espace entre la mer et les collines, et on retient les merveilles exactes et chaudes, tout cela dans ma fatigue et mon émotion, me met à deux doigts des larmes. Puis c'est le ravissement interminable, où tout se tait.

Soir, silence, corbeaux, comme oiseaux de Lourmarin et la chatte, mes larmes, musique.

Au matin à Tipasa la rosée sur les ruines. La plus jeune fraîcheur du monde sur ce qu'il a de plus ancien. C'est là ma foi et selon moi le principe de l'art et de la vie.

[145]

\*

*10 décembre.*

Hier soir promenade entre les roseaux, les remparts et les buffles vers la plage. Le bruit immense et sourd de la mer qui grossit peu à peu. La plage, l'eau tiède sous le ciel lumineux et gris dans la nuit. Au retour il pleut un peu et le bruit de la mer décroît derrière nous. Les buffles bougent doucement puis baissent la tête, immobiles comme la nuit. Douceur.

Je m'endors après avoir regardé de ma fenêtre les temples dans la nuit. La chambre que j'aime tant aux murs épais et nus est glaciale.

Froid toute la nuit. J'ouvre mes fenêtres, il pleut sur les ruines. Une heure après, au moment où nous sortons, le ciel est bleu, la lumière fraîche et magnifique.

Émerveillement incessant devant ce temple aux énormes colonnes d'éponge rose, de liège doré, sa lourdeur aérienne, sa présence inépuisable. D'autres oiseaux se sont mêlés aux corbeaux mais ces derniers continuent de couvrir le temple d'un voile noir battant en tous sens et de cris rauques. La fraîche odeur des petits héliotropes dont sont couverts les alentours du temple.

Les bruits : un bruit d'eau, des chiens, une lointaine vespa.

Ce n'est pas la mélancolie des choses ruinées qui serre le cœur, mais l'amour désespéré de ce qui éternellement dure dans l'éternelle jeunesse, l'amour de l'avenir.

Encore dans les ruines entre les collines et la mer. Difficile de m'arracher à ces lieux, les premiers depuis Tipasa où j'ai connu un abandon de tout l'être.

\*

*10 décembre.*

Suite. Nous partons cependant et quelques heures plus tard Pompéi. Intéressé bien sûr mais jamais touché. Les Romains parfois raffinés jamais civilisés. Avocats et soldats qu'on confond Dieu sait pourquoi avec les Grecs. Ils sont les premiers, les [146] vrais casseurs de l'esprit grec. La Grèce vaincue ne les a pas vaincus hélas à son tour. Car s'ils lui ont emprunté les thèmes et les formes du grand art, ils n'ont jamais réalisé que des approximations froides dont il aurait mieux valu qu'elles ne fussent pas, afin que la naïveté et la splendeur grecques nous apparaissent sans intermédiaire. Au près du temple de Héra de Paestum, toute l'antiquité qui jonche Rome et l'Italie vole en éclats et avec elle une comédie de fausse grandeur. Mon cœur d'instinct a toujours su cela qui n'a jamais battu pour un seul poème latin (ni même Virgile admiré, non aimé) et qui s'est toujours serré à l'éclair d'une stance tragique ou lyrique venue de Grèce.

Au retour de ce Buchenwald précieux qu'est Pompéi, goût de cendre et fatigue aussi grandissante. Nous conduisons alternativement avec F. et à 21 h j'arrive fourbu à Rome.

\*

*11 décembre.*

Toute la journée ou presque au lit. État fiévreux continu qui m'ôte le goût de tout. Se refaire à tout prix une santé. J'ai besoin de ma force. Je ne veux pas que la vie me soit facile mais je veux pouvoir m'égaliser à elle si elle est difficile. Gouverner si je veux aller là où je vais. Partirai mardi.

\*

*12 décembre.*

Un journal me tombe dans les mains. La comédie parisienne que j'avais oubliée. La farce du Goncourt. Aux Mandarins <sup>95</sup> cette fois. Il paraît que j'en suis le héros. En fait l'auteur pris en situation (directeur d'un journal issu de la résistance) et tout le reste est faux, les pensées, les sentiments et les actes. Mieux : les actes douteux de la vie de Sartre me sont généreusement [147] collés sur le dos. Ordures à part ça. Mais pas volontaire, comme on respire en quelque sorte.

État meilleur. journée grise. Il pleut sur Rome dont les coupoles bien lavées brillent faiblement. Déjeuner chez F.G. Soir, seul, fièvre passée.

\*

*13 décembre.*

Caravage encore. Santa Maria del Popolo. Tristesse de Rome aussi avec ses rues trop hautes trop tendues. C'est pourquoi les places y sont si belles, elles délivrent, le baroque triomphe alors du romain.

---

<sup>95</sup> Le roman de Simone de Beauvoir.

Comme ses couples romains figés dans la pierre et qui n'ont en commun que d'avoir avalé leur canne. L'heure entre chien et loup qui se glisse entre les palais et fait crouler les fières façades. Le soir M. me parle de Brancati <sup>96</sup> et de sa mort. Dîner seul.

\*

*14 décembre. Départ.*

Existentialisme. Quand ils s'accusent on peut être sûr que c'est toujours pour accabler les autres. Des juges pénitents <sup>97</sup>.

Avec Luc commence la vraie trahison, celle qui fait disparaître le cri désespéré de Jésus agonisant.

M. à qui je dis qu'il y a certains rôles qui demandent à l'acteur seulement de la virtuosité et où l'acteur peut éprouver son métier, sa maîtrise, me dit que ça ne l'intéresse pas, qu'elle n'aime jouer que des personnages qu'elle peut épouser et vivre et se sentir vivre alors une autre vie. Et elle conclut : « J'aime jouer parce que je suis romanesque. »

[148]

\*

Morale. Ne pas prendre ce que l'on ne désire pas (difficile) <sup>98</sup>.

J'ai toujours espéré devenir meilleur. J'ai toujours décidé de faire ce qu'il fallait pour cela. Si je l'ai fait c'est une autre question.

Le mariage pour moi n'était-il pas une aventure sensuelle plus raffinée ? Il était cela.

---

<sup>96</sup> Vitaliano Brancati (1907-1954), romancier sicilien.

<sup>97</sup> Juges pénitents : première apparition du concept qui sera au centre de *La Chute*.

<sup>98</sup> Cf. *La Chute* : « ... on se trouve un jour dans la situation de prendre sans désirer ».



Si je m'épanouis elle s'étiole. Elle ne peut vivre qu'en s'appuyant sur mon étiolement. Nous sommes ainsi deux pôles contraires de la psychologie.

Le contraire de l'homme souterrain : l'homme sans ressentiment. Mais la catastrophe est la même.

Ce monde ne remue tant, comme un ver coupé, que parce qu'il a perdu la tête. Il cherche ses aristocrates.

\*

Le La Martinière, le bateau blanc qui transportait les forçats à Cayenne - et faisait escale à Alger pour embarquer une nouvelle cargaison (mon reportage <sup>99</sup> par une journée de pluie diluvienne - le chaland couvert de forçats rasés - l'intérieur, les deux cages etc. - Le même voyage que j'ai fait mais dans une cabine confortable) - Un récit ?

\*

*Le Premier Homme*. L'ambition le faisait rire. Il ne voulait pas avoir, il ne voulait pas posséder, il voulait être. Pour cela la seule obstination.

Dès l'instant où la vie privée est jetée en montre, expliquée [149] à des tas de gens, elle est la vie publique et il est vain de vouloir s'y maintenir.

Cette vie-là (vide) des villes et des jours insupportables sans l'amour.

Elle est ce qui depuis dix ans m'a le plus intéressé au monde.

\*

---

<sup>99</sup> *Alger- Républicain*, 1<sup>o</sup> décembre 1938. Titre : « Ces hommes qu'on raye de l'humanité ». Sous-titre : « 57 relégués ont quitté avant-hier Alger pour le bagne ». Cf. *Carnets 1*, 15 décembre 1938.

*Le Premier Homme.* « Et pensant à tout ce qu'il avait fait sans le vouloir vraiment, que d'autres avaient voulu ou plus simplement parce que d'autres avaient fait ainsi dans des circonstances assez semblables, tout cela dont l'accumulation pourtant avait fini par faire une vie, celle qu'il partageait avec tous les hommes qui pour finir meurent de n'avoir pas su vivre ce qu'ils voulaient réellement vivre. »

\*

*Le Premier Homme.* Thème de l'énergie : « Je dominerai, mais sans compromission. Le compromis, l'hypocrisie, le désir bas de la puissance, tout cela est trop facile. Mais je dominerai vraiment, sans faire un geste pour posséder ou avoir. »

La seule loi de l'être c'est d'être et de se surpasser.

\*

*Jonas.* La concierge folle (son fils mort) : « Ah ! Monsieur Jonas vous comprenez, vous ! » et tout de suite après : « N'allez pas voir Monsieur Jonas, il bat sa femme et ses enfants. »

\*

*Le Premier Homme.* Thème de l'amitié.

M. sans grande culture et entrant de plain-pied dans les grandes œuvres. Incapable de s'attarder, même par paresse, au médiocre, et d'instinct discernant la grandeur.

[150]

\*

*Le Premier Homme,* Thème de l'angoisse (cf, *Connaissance de l'homme.* Adler p. 156). Le moteur des personnages : le désir de puissance, psychologiquement parlant.

\*

*Don Faust (ou le docteur Tenorio) :* « Je n'ai jamais rien demandé pour ce que je donnais, je n'ai jamais parlé de ce que j'ai fait, je m'es-

timais trop peu pour avoir jamais assez donné, et je pensais d'abord à tout ce que je n'avais jamais donné. Mais aujourd'hui j'ai besoin du peu que j'ai fait, j'ai besoin de ceux d'ici. Ceux à qui je n'ai jamais refusé ma main ni mon secours, qu'ils parlent et qu'ils témoignent en ma faveur. *Tous se taisent.* Alors c'est moi qui vais parler. Celui-ci... » (texte révolté).

\*

*Premier Homme.* Avec Simone. Il ne peut la prendre pendant un an. Et puis la fuite. Elle pleure et cela déclenche tout.

Tout vient de mon impossibilité congénitale à être un bourgeois et un bourgeois content. La moindre apparence de stabilité dans ma vie me terrifie.

Pour finir ma grande supériorité sur les tricheurs est que je n'ai pas peur de mourir. J'ai pour la mort horreur et dégoût. Mais je n'ai pas peur de mourir.

Trahison des intellectuels de gauche. Si leur vrai but est de préserver le principe révolutionnaire en U.R.S.S. tout en corrigeant progressivement ses perversions, quelle raison aurait le gouvernement russe de renoncer à ses méthodes totalitaires s'il sait d'avance qu'elles seront toujours excusées. En vérité seule l'opposition franche des hommes de gauche en Occident peut faire réfléchir ce gouvernement, en admettant qu'il le puisse [151] ou le veuille. Mais en vérité encore la trahison de nos intellectuels s'explique par autre chose que la bêtise.

Pourquoi la faiblesse devant le plaisir serait-elle plus coupable que la faiblesse devant la douleur. Celle-ci commet parfois des ravages incomparables.

\*

*Don Faust.* Le tableau où prologue Faust demande à tout connaître et tout avoir. « Je te donnerai donc la séduction » dit le diable. Et Faust devient Don Juan.

Dernier tableau. Il faut payer. « On y va. » Non dit le diable il faut venir contre son gré ou sinon on meurt simplement. « Mourons donc simplement » (ici chœur des hommes qui accueillent le héros parmi eux - Mieux vaut tard que jamais).

Complexe insulaire de la Russie et des communistes (Cf. Adler : *Connaissance de l'homme*, p. 154) <sup>100</sup>.

Dans la N.R.F. : dialogues (réponses, questions) ou lettre imaginaire <sup>101</sup> sur *Actuelles*.

\*

Roman. « Ce soir-là ça n'allait pas - Au concert il avait applaudi après le troisième mouvement pensant que la symphonie était terminée. Mais des chut vigoureux et réprobateurs lui avaient appris qu'il y avait quatre mouvements. Et le regard de ses voisins, lourd de l'extase récente et du dédain subit, le poursuivait encore. »

[152]

Une des nouvelles dans le style français (Jonas).

Crue de la Seine. Dans la nuit le bruit du fleuve, jamais entendu.

\*

Don Juan. L'athée moraliste trouve la foi. Dès lors tout est permis puisque quelqu'un peut absoudre ce que les hommes ne peuvent pardonner. D'où généreux libertinage couronné de foi vivante.

Le goût de la création est si fort que ceux qui en sont incapables choisissent le communisme qui leur assure une création toute collective.

---

<sup>100</sup> Alfred Adler, *Menschenkenntnis*, Leipzig 1927. *Connaissance de l'homme*, Payot, 1949.

<sup>101</sup> Le procédé littéraire de la lettre imaginaire a été plusieurs fois employé par Camus. *Lettre à un jeune Anglais sur l'état d'esprit de la nation française*, en 1939, dans *Alger-Républicain*. À la même époque, dans les *Carnets*, *Lettre à un désespéré*. Et surtout les *Lettres à un ami allemand*, destinées à la presse clandestine et publiées en volume en 1945.

\*

Théâtre. Timon - Possédés - Julie - Impromptu - Presse - Bacchantes.

Dante admet des anges neutres dans la querelle de Satan et de Dieu. Il les glisse dans le vestibule de son enfer. III 37 <sup>102</sup>.

\*

*17 février.*

Arrivée à Alger. Du haut de l'avion qui longe la côte, la ville comme une poignée de pierres étincelantes, jetées le long de la mer. Le jardin de l'hôtel St Georges. Ô nuit accueillante vers qui je reviens enfin et qui m'accueille comme autrefois, fidèle.

\*

[153]

*18 février.*

Beauté d'Alger au matin. Les jasmins dans le jardin du St Georges. Les respirer m'emplit de joie, de jeunesse. La descente sur la ville, fraîche, aérée. La mer au loin étincelante. Bonheur.

La mort de François, infirme. Renvoyé chez lui de la clinique avec un cancer de la langue. Agonisant seul dans son taudis, vomissant du sang sur tout le mur en frappant du poing ce mur épais et souillé qui le sépare des voisins.

\*

*19.*

Chez moi pas un seul fauteuil. Une poignée de chaises. Toujours ainsi. jamais d'abandon ni de confort.

---

<sup>102</sup> « ... ce chœur abject des anges qui ne furent ni rebelles ni fidèles à Dieu, mais qui ne pensèrent qu'à eux-mêmes. Les cieux les chassent pour ne point perdre leur beauté et le profond enfer ne les reçoit pas, car les damnés en tireraient quelque gloire » (traduction Alexandre Masseron).

Visite aux commerçants de Belcourt. 3 morts. Les Masson. Marthe. Alexandrine. Juliette. Zinzin (oreilles décollées, contorsionniste, chante au cinéma Alcazar).

\*

*Premier Homme.*

En quelle année est né Papa ?

Je ne sais pas. J'avais quatre ans de plus que lui.

Et toi en quelle année ?

Je ne sais pas. Regarde mon livret de famille.

Bon sa famille l'a abandonné. À quel âge ? - Je ne sais pas. Oh ! il était jeune. Sa sœur l'a laissé, Quel âge avait sa sœur ? Je ne sais pas. - Et ses frères ? Il était le cadet - Non le deuxième. - Mais alors ses frères étaient trop jeunes pour s'occuper de lui. - Oui, ce doit être pour cela. - Alors, ils ne pouvaient pas faire autrement.

À seize ans apprenti ouvrier agricole chez la belle-famille de sa sœur. On le fait beaucoup travailler.

[154]

« Il ne voulait plus les voir. Il en avait assez. »

Id. Il lutte pour la cause arabe. Il est pris dans une émeute anti-française avec sa femme. Il la tue pour lui éviter le viol mais lui survit. Il est jugé et condamné.

Ou encore : j'ai lutté 20 ans pour eux et le jour de leur libération ils ont tué ma mère.

Id. Suicide de X. St Germain-des-Prés. Amis du Méphisto <sup>103</sup>. Marinella. Ivresse. Jean-Pierre qui insulte X. : « Tu réussis tout. Tu me dégoûtes. »

\*

---

<sup>103</sup> Cave de Saint-Germain-des-Prés qui était tenue par un Français originaire d'Algérie.

20.

Tipasa. Pluies et soleil. Les absinthes trempées d'eau. Et des coulées de fraîche lumière sur les ruines humides. La même émotion, toujours neuve.

Quelle chance d'être né au monde sur les collines de Tipasa. Et non à St Étienne ou à Roubaix. Connaître ma chance et la recevoir avec gratitude.

\*

21.

Journée radieuse. Au loin la mer et le ciel étincellent également confondus. Comme chaque matin, le jardin et l'odeur des jasmins, aujourd'hui les oiseaux exultent.

\*

22 février.

Brumes,

\*

[155]

23 février.

Réveillé par le soleil inondant mon lit. Une journée comme une coupe de cristal débordant d'une lumière bleue et dorée ininterrompue.

\*

24 février.

Orléansville <sup>104</sup>. Les montagnes au matin découpées dans le pétale délicat d'un cyclamen. À Orléansville même, baraques et reconstruc-

---

<sup>104</sup> Un tremblement de terre avait ravagé Orléansville le 9 septembre 1954. C'est l'architecte-urbaniste Jean de Maisonseul, vieil ami de Camus, qui l'a emmené voir le chantier de reconstruction. Un théâtre a été édifié, qui a été baptisé Théâtre Albert Camus.

tion : le Far West. La jeune équipe d'architectes qui échappent à l'accablement parce qu'ils voient cette ville dans l'avenir.

\*

*25 février.*

R.U.A. <sup>105</sup>. Bonheur de cette simple amitié dont j'ai vécu.

\*

*26 février.*

Quand la vieille reine a donné naissance aux jeunes reines celles-ci la tuent ou la chassent. Et sur le bord de la ruche elle meurt de faim.

Cette ridicule parade de l'amour et ses abominables exigences grâce à quoi les faibles et les vulgaires s'aident à vivre et à paraître.

[156]

\*

*26 avril.*

Départ de Paris. Navré et vidé de toute joie par X. Les Alpes. Et les îles une à une qui viennent lentement à notre rencontre sur la mer : Corse, Sardaigne au loin Elbe et la Calabre. Céphalonie et Ithaque presque invisibles dans le crépuscule. Puis la côte de Grèce, mais dans la nuit, la main musclée du Péloponnèse devient un continent sombre et mystérieux, couvert de perce-neige, où luisent de loin en loin des pics neigeux. Quelques étoiles dans le ciel encore clair et puis un croissant de lune. Athènes.

\*

*27.*

Au lever, vent, nuages et soleil. Quelques courses. Mon charmant traducteur de 21 ans, d'une fraîcheur adorable (je vous ai dit que

---

<sup>105</sup> Racing Universitaire d'Alger, dont Camus, dans sa jeunesse, a été gardien de but.



j'étais près de l'hôtel, mais ce n'était pas vrai et j'ai couru tout le temps pour ne pas être en retard, c'est pourquoi je suis essoufflé) qui fait ma conquête et que j'adopte.

Acropole. Le vent a chassé tous les nuages, et la lumière la plus blanche et la plus crue tombe du ciel. Sentiment étrange pendant toute la matinée d'être ici depuis des années, chez moi d'ailleurs, sans même être gêné par la différence des langues. En montant à l'Acropole redoublement de cette impression quand je constate que j'y vais « en voisin » sans une émotion.

Là-haut c'est autre chose. Sur les temples et sur la pierre du sol que le vent semble avoir aussi décapés jusqu'à l'os, la lumière de onze heures tombe à plein, rebondit, se brise en milliers d'épées blanches et brûlantes. La lumière fouille les yeux, les fait pleurer, entre dans le corps avec une rapidité douloureuse, le vide, l'ouvre à une sorte de viol tout physique, le nettoie en même temps.

L'habitude aidant, les yeux s'ouvrent peu à peu et l'extravagante (oui, c'est là ce qui me frappe, l'extraordinaire audace [157] de ce classicisme) beauté du lieu est accueillie dans un être purifié, passé au crésyl de la lumière.

Alors les coquelicots d'un rouge sombre que je n'avais encore jamais vus dont l'un pousse directement, solitaire sur la pierre nue, les [...] <sup>106</sup>, les mauves, et balisé par des perspectives parfaites, l'espace jusqu'à la mer. Et le visage de la deuxième Coré, la jambe pliée de la troisième, sur l'Erechthéion..

On se défend ici contre l'idée que la perfection a été atteinte alors et que depuis le monde n'a cessé de décliner. Mais cette idée finit par broyer le cœur. Il faut encore et toujours se défendre contre elle. Nous voulons vivre et croire cela c'est mourir.

L'après-midi, l'Hymette couleur parme. Le Pentélique.

19 h. Conférence. Dîner dans une taverne du vieux quartier.

---

<sup>106</sup> Un mot illisible.

\*

28.

Matin. Avec Marguerite Liberaki <sup>107</sup>. Daphni. Mais Byzance, décevant... Le lieu est charmeur. Éleusis où il faut beaucoup d'imagination. Mais la campagne avant et après Éleusis est très belle. Dans le temple les deux axes menant au sanctuaire et dont le second est dévié pour que tout soit dérobé à la vue des non-initiés.

Importance capitale de ce que je sais d'Éleusis. À développer.

Au musée d'admirables morceaux.

Déjeuner à l'ambassade. Tiempo perdido.

Après-midi. Agora. Théséion. Aréopage ; dans le petit musée de l'Agora, les statues de l'Hérakléon, Athéna, Héraklès. Héraklès noueux et dur sous les chèvrefeuilles fleuris qui le recouvrent. Puis je monte sur la colline des Muses. Le soleil bas sur l'horizon n'est pas encore à ce moment au rouge, sa couleur le dessine parfaitement dans le ciel clair. Mais il n'est [158] plus dans sa force, il dépérit et perd sa forme. De sa circonférence rompue s'échappe alors un miel subtil qui se répand dans tout le ciel, dore les collines et l'Acropole, et couvre d'une gloire suave et unique jusqu'aux cubes de la ville éparpillés aux quatre coins de l'horizon, jusqu'à la mer.

Je redescends juste à temps pour ma conférence controversée. J'en sors fatigué après deux heures où je réponds à une foule de questions. Dîner au Pirée avec Marguerite Liberaki. Curieux être secret et noir avec des éclats soudains de vie et de rires.

\*

29.

Matin. Musée National. Il renferme toute la beauté du monde. Les Corés devaient me toucher, je le savais, mais l'émerveillement qu'elles m'ont laissé dure encore. On me permet de visiter les caves où l'on a

---

<sup>107</sup> Romancière et auteur dramatique grecque.

mis certaines d'entre elles pour les protéger de l'invasion et des destructions pendant la guerre. Et là dans la cave où l'histoire les a jetées, elles sourient encore sous la poussière et la paille qui les couvrent et ce sourire par-dessus vingt-cinq siècles réchauffe, renseigne et encourage encore. Les stèles funéraires aussi et cette douleur réprimée. Sur un lécythe blanc et noir, le mort inconsolable ne peut se résigner à ne plus voir le soleil et la mer. Je sors un peu ivre et malheureux de cette perfection.

Puis je pars pour le Sounion. La lumière du milieu du jour est encore un peu voilée, elle porte en suspension des brumes invisibles mais j'admire l'espace et la vastitude de ces paysages pourtant réduits. À mesure que nous approchons du Sounion la lumière se fait plus fraîche et plus jeune. Puis sur le cap, au pied du temple, il n'y a plus que le vent. Le temple lui-même me laisse froid. Ce marbre trop blanc a des airs de stuc. Mais le promontoire où il s'élève qui s'avance dans la mer comme une dunette d'où on domine l'escadre des îles au large tandis qu'en arrière à droite et à gauche, la mer écume le long des flancs de sable et de roches est un lieu indescriptible. Le [159] vent furieux siffle dans les colonnes si fort qu'on croirait à une forêt vivante. Il brasse l'air bleu, aspire celui du large, le mélange avec violence aux parfums qui montent de la colline couverte de fleurs minuscules et fraîches et fait furieusement claquer sans trêve autour de nous des draps bleus tissés d'air et de lumière. Assis au pied du temple pour s'abriter du vent, la lumière aussitôt se fait plus pure dans une sorte de jaillissement immobile. Au loin des îles dérivent. Pas un oiseau. La mer mousse légèrement jusqu'à l'horizon. Instant parfait.

Parfait, sauf cette île en face de Makronissos <sup>1</sup>, aujourd'hui vide il est vrai, mais qui a été une île de déportation dont on me fait d'affreux récits.

Nous déjeunons tout en bas, sur la petite plage, de poissons et de fromages devant les grands bateaux de pêche dans le petit port. Vers

---

<sup>1</sup> Il y a dans les dossiers politiques des archives d'Albert Camus une importante documentation sur Makronissos.

le milieu de l'après-midi, les couleurs foncent, les îles se solidifient, le ciel se détend. C'est le moment de la lumière parfaite, de l'abandon, du *Tout est bien*. Mais il faut partir, à cause de ma conférence. Je m'arrache avec peine à ces lieux et je n'en pars pas tout à fait.

Mais sur le promontoire à nouveau, avant de prendre la route, on aperçoit Makronissos. Pendant toute la route du retour, la lumière la plus belle que j'aie eue ici, sur les champs d'oliviers, les figuiers aux feuilles particulièrement vertes, les rares cyprès et les eucalyptus.

Conférence. Dîner où j'obtiens des renseignements sur la déportation. Les chiffres semblent concorder. Le nombre des déportés a été réduit à 8 ou 900. C'est de cela qu'il faut m'occuper.

\*

30.

Musée National, Le grand couros mince que je vais revoir. Répétition d'Hécube. Sauf une, ces jeunes filles grecques [160] manquent de grâce et de style. Déjeuner à Kephissia, le jardin sous une lumière douce retentit du chant des rossignols.

Après-midi. Travail puis la colline des Muses. Le soleil cette fois est près de sa fin. À nouveau une sorte de joie hilarante devant la prodigieuse audace de l'Acropole où les architectes ont joué non pas avec des mesures harmonieuses mais avec la prodigieuse extravagance des caps, des îles jetées sur un golfe immense et d'un ciel à la vaste conque tournoyante. Ce n'est pas le Parthénon qu'ils ont construit mais l'espace lui-même et dans des perspectives délirantes. Sur toute cette escadre d'îles et de pics dominés par la dunette du rocher, l'apaisement du soir tombe soudain et [...] <sup>108</sup> sur une navigation silencieuse.

\*

---

<sup>108</sup> Un mot illisible.

*Lettre insérée.*

Mon cher X.

Mon silence actuel n'intéresse que moi. Il touche à trop de choses de ma vie personnelle pour que je puisse vous l'expliquer. Vous vous en réjouirez d'ailleurs, sachant que si j'avais parlé je n'aurais pas dit ce que vous espérez, je n'aurais fait plaisir à personne. Au reste la cause qui vous intéresse ne manque pas d'avocats désignés (je reconnais d'ailleurs qu'ils n'ont pas été très vigoureux en la circonstance). Mais votre lettre me pousse à dire une chose que je voulais déjà vous dire depuis longtemps. À savoir que dans le grand conflit qui coupe en deux le XXe siècle vous avez déjà choisi.

Vous savez par exemple que l'Allemagne de l'Est est réarmée depuis longtemps et qu'un certain nombre d'anciens généraux nazis y sont en activité, tout comme à l'Ouest. À plusieurs reprises l'U.R.S.S. a reconnu à l'Allemagne le droit d'avoir des forces nationales. Vous n'en dites rien. C'est que vous admettez ce réarmement s'il est contrôlé par l'U.R.S.S., vous le refusez dans le cadre occidental. Et il en est ainsi de tout. À la limite [161] (interrogez-vous) vous accepteriez la transformation de la France en démocratie populaire sous la protection de l'armée rouge (et je vous rappelle que j'ai défendu, moi, les communistes contre toute « atlantisation » de la politique intérieure). Chaque fois que vous m'avez parlé ou écrit de ces problèmes, votre opinion implicite était évidente, votre indignation n'était sincère qu'en face des crimes type Rosenberg, tandis qu'il se faisait en vous une sorte de silence chargé de doutes, dès qu'il s'agissait de la répression d'une révolte ouvrière en Allemagne par les soins d'un régime communiste <sup>109</sup> (ce dernier point est important et il me paraît un test douloureux mais décisif de l'attitude des intellectuels de gauche).

Selon moi vous avez donc choisi. Et puisque vous avez choisi, il est normal que vous entriez au parti communiste. Ce n'est pas moi qui vous

---

<sup>109</sup> En 1953, les époux Rosenberg, condamnés pour espionnage, sont exécutés aux États-Unis, tandis qu'à Berlin-Est des ouvriers en révolte voient les chars soviétiques réprimer leur mouvement.

le reprocherai. Je n'ai pas de mépris pour les militants communistes, bien que je les croie dans une erreur mortelle. J'en ai, et à revendre, pour les intellectuels qui le sont sans l'être, qui nous assassinent de leur pseudo-déchirement de curés laïques, et qui pour finir se donnent une bonne conscience aux frais des militants ouvriers.

Faites donc une bonne fois ce que vous avez envie de faire, mettez-vous en règle avec vous-même. Vous verrez ensuite. Vous comparez sans cesse deux choses dont vous connaissez et jugez l'une, la société où nous vivons, et dont vous ignorez l'autre. Le parti communiste ne vous aidera pas à connaître les démocraties populaires. Il s'en faut. Mais il vous aidera à connaître le communisme, dont vous ne savez que peu de choses. Si vous y trouvez la paix, une règle de vie, ce sera tant mieux. Sinon vous y aurez gagné au moins de connaître vraiment la question.

Je vous répète seulement pour éviter toute erreur, ce que je crois. Le réarmement allemand doit être condamné dans les deux cas, ou sinon tout est duperie. Et si je continue de trouver [162] inexcusable l'aide à Franco ou la politique « fruitière » en Amérique du Sud, ou le colonialisme, je n'accepte pas la politique fruitière greffée sur la France par les soins de la Russie et de son soutien inconditionnel, le parti communiste français. D'une manière générale je reste opposé, fondamentalement, aux entreprises et aux méthodes de ce que j'ai appelé le socialisme césarien.

Ce sont des choses que vous savez, d'ailleurs. Simplement mes livres ont signifié pour vous beaucoup moins que vous le dites. La sympathie que vous avez pour moi était plus réelle. Mais celui qui entre en religion, il aimait aussi ses amis et sa mère, et pourtant il les abandonne. Car je ne puis vous laisser croire que vous n'entrez pas en église, dès l'instant où vous choisissez une orthodoxie comme celle du parti communiste. Ne doutez pas, reconnaissez en votre cœur, au contraire, que la tentation communiste est, pour un intellectuel, de même type que la tentation religieuse. Il n'y a là rien de honteux, à la condition qu'on y cède loyalement en connaissance de cause. Quant à moi vous gardez, même lointaine, mon amitié. Je vous demande seulement si

vous donnez suite à votre projet, et quand vous entendrez que je suis, objectivement comme on dit, un affreux fasciste, non pas de le nier, ce qui sera impossible, mais d'essayer seulement de ne pas le penser. Bonne chance, du fond du cœur, et croyez à ma fidèle pensée.

\*

Le soir danses populaires chez « Johnny le fou ». Je m'efforce de trouver ces danses intéressantes mais les danseurs et surtout les danseuses sont trop laids.

\*

*1er mai.*

Tôt le matin départ pour l'Argolide. La côte du golfe corinthien. Une lumière dansante, aérienne, jubilante, inonde [163] le golfe et les îles au large. Arrêtés un moment au bord de la falaise, et toute l'immensité de la mer devant nous, offerte en une seule courbe, comme une coupe où nous buvons la lumière et l'air, à longs traits.

Au bout d'une heure de route je suis littéralement ivre de lumière, la tête pleine d'éclats et de cris silencieux, avec dans l'ancre du cœur, une joie énorme, un rire interminable, celui de la connaissance, après lequel tout peut survenir et tout est accepté. La descente sur Mycènes et Argos. La forteresse mycénienne, couverte de coquelicots par épais bouquets qui tremblent sous le vent au-dessus des tombes royales. (Toute la Grèce que j'ai parcourue est en ce moment couverte de coquelicots et de milliers de fleurs.) Du haut de la forteresse la plaine jusqu'à Argos et la mer. Le royaume d'Agamemnon n'a pas plus de dix kilomètres et cependant les proportions en sont telles que jamais plus vaste royaume ne s'est étendu sous le soleil. Mycènes ruinée entre ses deux hauts rochers, ceinturée d'énormes blocs, sous une lumière qui devient ici terrible, est aujourd'hui la reine farouche de cette terre inoubliable.

Ruines d'Argos sans grand intérêt pour moi. Le jeune archéologue, Georges Roux, vaclusien, si vivant, si passionné par son beau métier, m'intéresse beaucoup, je l'envie un peu et me reproche amèrement le

temps perdu de ces dernières années et ma défaillance profonde. Aziné où nous déjeunons et avant le déjeuner je me baigne sur la belle plage dans une eau transparente et froide.

Dans l'après-midi Épidaure où la fête du 1er mai a amené une kermesse de joyeux Grecs. Mais du haut du théâtre dans la lumière épaisse et tiède qui se répand sur les pentes d'oliviers, les eucalyptus, les [...] <sup>110</sup> et les acacias, tous les bruits résonnent dans une sorte d'éloignement vaste et doux. Seules les faibles sonnailles des troupeaux de moutons se font entendre au sommet des autres bruits, mais toujours dans le même éloignement.

L'heure ici encore est parfaite.

[164]

Soirée. Nauplie devant la mer, à cette heure que les Grecs appellent la royauté du soleil et qui est l'heure de la pourpre dans le ciel, du mauve et des bleus déposés sur les montagnes et les baies.

\*

*2 mai.*

Au matin, départ sur Sparte, sous un soleil redoutable. De larges vallées fondant chacune un royaume d'oliviers et de fiers cyprès, des montagnes arides, de loin en loin un village, la Grèce ici est déserte. Seuls les troupeaux de moutons peints en rose, vert et rouge la parcourent. Dans la plaine de l'Évrotas, Sparte sous le Taygète neigeux étire ses champs d'orangers dont le parfum volumineux ne nous quitte plus. Sur Mistra en ruine, des vols de tourterelles. Couvent tranquille aux murs blanchis à la chaux, ouvert sur l'immense plaine de Laconie aux oliviers bien ronds et bien séparés, frissonnant sous un soleil inlassable.

Au retour la descente sur Nauplie, son golfe, les îles et les montagnes au loin. Halte à Argos avec les jeunes archéologues des fouilles. Même impression que devant le petit groupe d'architectes qui recons-

---

<sup>110</sup> Un mot illisible.



truisent Orléansville et y vivent en communauté. Je n'ai jamais été heureux et pacifié que dans un métier, un travail, accompli avec d'autres hommes que je puisse aimer. Je n'ai pas de métier, mais seulement une vocation. Et mon travail est solitaire. Je dois l'accepter et tâcher seulement d'en être digne, ce qui n'est pas le cas en ce moment. Mais je ne peux me défendre d'un sentiment de mélancolie devant ces hommes heureux de ce qu'ils font.

Nous retournons à Mycènes ; le soleil vient de se coucher au moment où nous parvenons sur la plus haute terrasse. Entre les pics abrupts qui la dominent une lune transparente navigue légèrement. Mais en face de nous la plaine assombrie s'étend au pied des monts bleus de l'Argos jusqu'à la mer plus claire à notre droite. L'espace est immense, le silence si absolu que [165] le pied se repent d'avoir fait rouler une pierre. Un train au loin halète, un âne dans la plaine pousse sa plainte qui monte jusqu'ici, les sonnailles des troupeaux dévalent les pentes avec un bruit d'eaux. Sur ce décor sauvage et tendre, [...] <sup>111</sup> est magnifique. Sur les coquelicots maintenant épanouis un léger vent passe à ras de terre. Le plus beau soir du monde se couche peu à peu sur les lions mycéniens. Les montagnes foncent peu à peu jusqu'à ce que les dix chaînes qui se répercutent jusqu'à l'horizon deviennent une seule vapeur bleue. Il valait la peine de venir de si loin pour recevoir ce grand morceau d'éternité.

Après cela le reste n'a plus d'importance.

\*

*3 mai.*

Travail le matin. À treize heures départ pour Delphes. Toujours la même lumière mais cette fois sur des hauteurs peu considérables, pierreuses, sans un arbre. C'est alors qu'on sent que la Grèce est d'abord un espace fait de lignes courbes ou droites, mais toujours profilées. Toute la terre dessine le ciel et lui donne ses formes mais le ciel à son tour ne serait rien sans ces reliefs dont la fermeture har-

---

<sup>111</sup> Un mot illisible.

monieuse organise son propre espace. C'est pourquoi le moindre mille a séparé ici de grands royaumes : la surface de la terre est double de celle du ciel. Arrivés dans une sorte de cuvette, un nuage unique que l'on voyait grossir depuis un moment crève et fait rage en quelques secondes. De solides grêlons fusillent la voiture dans un bruit assourdissant. Cinq minutes après, sortis de la cuvette, nous trouvons le ciel de nouveau pur et filons allègrement.

Delphes. Le plus frappant d'abord avec la grandeur du site est, dans le fond de l'immense vallée, ce fleuve vert sombre qui pousse des croupes musclées [...] <sup>112</sup> vers la mer. Ce sont [166] des oliviers si serrés l'un contre l'autre à les voir de si haut qu'ils ne font qu'un chemin frémissant vers l'horizon. Quant aux ruines l'orage, tombé aussi sur Delphes, les a mouillées. Elles paraissent plus vivantes au milieu des fleurs plus vivaces et des herbes plus vertes. Un aigle noir navigue très haut quelques secondes et disparaît. Puis le jour se détend et des hautes falaises une douceur commence à tomber qui annonce le soir. Revenu au stadium dont je sors heureux.

Soir. Dans un bouzouki, quatre Grecs m'invitent gentiment à danser. Mais leurs pas sont trop difficiles. Si j'en avais le temps, j'aimerais apprendre. De ma chambre la vallée pleine d'ombre jusqu'au petit collier de lumières qui borde la mer. Une lune entourée d'écharpes légères met sur les montagnes et les creux d'ombre une fine lumière pulvérulente. Le silence, vaste comme l'espace, est bon.

\*

*4 mai.*

Départ au matin pour Volos. Montagnes rudes, puis la plaine de Lamia. Montagnes à nouveau plus tendres, plus vertes sous le soleil qui monte et c'est l'immense plaine de Thessalie. Les huttes primitives des Valaques - et l'immense étendue. L'Orient n'est pas loin. Volos. 80 % des maisons détruites ou abattues <sup>113</sup>. Toute la ville est sous des

---

<sup>112</sup> Deux mots illisibles.

<sup>113</sup> Par le tremblement de terre de 1955.

tentes. Le soleil pèse sur les toiles et sur la ville poussiéreuse. Peu ou pas de w.-c. Je me demande comment on évitera l'épidémie. Lycée français sous les tentes. Et la mer tout près, lisse et fraîche, au bord de la ville ruinée. Le maire me reçoit dans la cour près de la maison ruinée. Personnage intelligent et élégant. Sur un mot malheureux que j'ai un coiffeur arrive et me coupe les cheveux dans la cour au milieu de tout le monde, dans la plus charmante des familiarités. Encore dans la ville. La messe célébrée dehors, la tente hôpital, etc. Retour auto à Larissa. Autorail. Larissa pour [167] Salonique. Dans la nuit nous longeons la mer luisante sous la lune. Arrivée 23 h.

\*

*5 mai.*

Travail. Déjeuner avec Turner et le colonel Bramble <sup>114</sup> (ou quelqu'un qui lui ressemble fort). Les églises byzantines. Le petit couvent aux paons. St David, St Georges. St Dimitriu. Les douzes apôtres (Ste Sophie sans intérêt). Je ne suis pas très touché par l'art byzantin. Il faut le reconnaître. Mais intéressé par cette évolution qui va du V<sup>o</sup>, au XIV<sup>o</sup> siècle et qui permet de reconstituer un chaînon entre la période hellénistique et le Quattrocento. Les mosaïques et les fresques des douze apôtres par exemple sont loin de la raideur et du hiératisme des premiers siècles de cet art. On y trouve Duccio annoncé. J'interroge un peu plus tard (le soir) un spécialiste qui m'apprend que les artistes byzantins ont émigré en Italie après la chute de Constantinople.

Peu à peu l'influence orientale aura été éliminée de cette façon.

Soir. Conférence. Suis touché par une jeune fille inscrite <sup>115</sup>. Réception d'universitaires. Dans la nuit je me repose sur le balcon de ma chambre, à regarder le port, les caïques, la mer à fleur de quai et à respirer la belle odeur du sel et de la nuit.

\*

---

<sup>114</sup> Personnage du roman d'André Maurois, *Les Silences du colonel Bramble*.

<sup>115</sup> Lecture douteuse.

*6, 7, 8 mai.*

Déjeuner avec T. devant la mer, au sommet d'une falaise. L'heure est douce. T. me joue ensuite ses dernières compositions. Il faut partir. Avion. Les Sporades dérivent sous nous dans la mer étincelante. Dîner Merlier <sup>116</sup>. À minuit D. vient me chercher [168] et nous filons au Pirée où nous attend M. Algadès et son joli cotre. Bon gros homme réjoui et cordial. Sortons du Pirée sous une lune cendrée qui illumine la mer d'une chaude lumière irréaliste. Je suis heureux de sentir l'eau frapper sous la coque et de voir à nouveau une écume légère filer des deux côtés de l'étrave. Mais au bout d'un moment nous voyons la brume naître littéralement de la mer, s'étagier, s'épaissir et peu à peu boucher l'horizon. Il fait froid et humide. Algadès prétend qu'il n'a jamais vu ça dans l'archipel. Il faut dérouter le cotre pour éviter deux petites îles. Je descends me coucher. Impossible de dormir jusqu'à six heures. Deux heures après je me réveille et remonte sur le pont. La brume est toujours là. Algadès et son marin ont veillé toute la nuit par peur de l'échouage. Mais peu à peu le soleil monte, se montre, pâle, perce la brume et la dissipe enfin. Vers onze heures nous filons (sans voiles car il n'y a pas de vent) sur une mer immobile dans une lumière étincelante et fine. L'air est si limpide qu'il semble que le moindre bruit s'entendrait du bout de l'horizon. Le soleil chauffe le pont et sa chaleur monte peu à peu. La première île apparaît alors. Nous passons, à cause du détour que nous avons fait, entre Sériphos et Sifanos. À l'horizon se dessinent Siros et les autres îles. Toutes se dessinent dans le ciel avec une netteté d'épure. Sur la carène renversée des îles, les petits villages accrochés aux pentes ont l'air de coquillages, de concrétions blanchâtres laissées là par la mer qui s'est retirée.

Les petites îles jaunes comme un tas de blé sur la mer bleue.

Nous naviguons au milieu de ces îles lointaines sur une mer illuminée qui se ride doucement, longeons longuement Siros, bientôt Mykonos apparaît et à mesure que le jour avance se dessine mieux au lointain avec sa tête de serpent qui se tend vers Délos encore invisible derrière-

---

<sup>116</sup> Octave Merlier, directeur de l'Institut français.

re Rinia. Le soleil se couche quand nous nous trouvons presque au centre d'un cercle d'îles dont les couleurs commencent à changer. L'or éteint, le cyclamen, un vert mauve puis les couleurs foncent et sur la mer encore luisante les masses des îles deviennent bleu sombre. [169] C'est un étrange et vaste apaisement qui tombe alors sur les eaux. Bonheur enfin, bonheur tout près des larmes. Car je voudrais retenir contre moi, serrer cette joie inexprimable dont je sais pourtant qu'elle doit disparaître. Mais elle dure sourdement, depuis tant de journées, elle me serre aujourd'hui le cœur si franchement qu'il me semble que je dois pouvoir la retrouver fidèle chaque fois que je le voudrais.

La nuit est tombée quand nous descendons à Mykonos. Autant d'églises que de maisons. Toutes blanches. Nous errons dans des petites rues où s'ouvrent des boutiques colorées. Dans les rues tout à fait sombres, nous rencontrons l'odeur du chèvrefeuille. La lune luit faiblement au-dessus des terrasses blanches. Nous remontons à bord et je me couche si heureux que je ne sens même pas ma fatigue.

Au matin une lumière divine tombe sur les maisons blanchies de Mykonos. Nous levons l'ancre pour Délos. La mer est belle, transparente et pure au-dessus des fonds qu'on aperçoit déjà. En approchant de Délos nous apercevons sur les premières pentes de l'île d'énormes grappes de coquelicots.

Délos. L'île des lions et des taureaux dont la représentation couvre l'île des animaux, car il faut y ajouter les serpents [...] <sup>117</sup> et les gros lézards au corps sombre mais à la queue et la tête vert clair et les dauphins des mosaïques. Le marbre dont sont faits les lions s'est érodé et grêlé sous l'action de l'érosion, si bien qu'ils ont l'air faits de sel gemme, un peu fantomatique, tant on a l'impression que la première pluie les dissoudra. Mais cette île des lions et des taureaux est aussi couverte d'ossements bruns et friables que sont les ruines, sous ces ossements, soudain, d'admirables et fraîches découvertes (mosaïques de Dionysos au repos).

---

<sup>117</sup> Un mot illisible.

L'île des ruines et des fleurs (coquelicots, volubilis, giroflées, asters) aussi. L'île des dieux mutilés du musée (le petit couros). À midi montée au sommet du Cynthe, et les golfes autour, la [170] lumière, les rouges et les blancs ; tout le cercle des Cyclades tourne lentement autour de Délos, sur la mer éclatante, dans un mouvement, sorte de danse immobile. Ce monde des îles si étroit et si vaste me paraît être le cœur du monde. Et au centre de ce cœur se tient Délos et cette cime où je suis, d'où je peux regarder sous la droite et pure lumière du monde le cercle parfait qui limite mon royaume.

Plus tard revenu à la chaloupe, une ravissante adolescente grecque, habillée simplement sur le quai. Quand la chaloupe quitte le quai je lui fais un signe auquel elle répond tout de suite avec un beau sourire. Sur le cotre je me déshabille et plonge dans l'eau transparente et verte. Elle est glacée et je remonte après quelques brasses. Nous retournons alors à Mykonos. Sentiment de liberté infinie à parcourir ainsi la mer en tous sens d'une île à l'autre. Et liberté nullement limitée du fait que ce monde des îles a des bornes. Au contraire cette liberté exulte dans leur cercle. La liberté ne serait pas pour moi de crever ce cercle et de cingler vers Sumatra. Mais d'aller encore de cette île nue à cette île d'arbres, et du rocher à l'île des fleurs.

À Mykonos pour des achats. Je préférerais la ville dans la nuit. Tard nous reprenons la mer. Étrange tristesse si semblable à une tristesse d'amour en voyant disparaître Délos et le Cynthe peu à peu derrière Rinia. Pour la première fois je regarde disparaître une terre que j'aime avec le douloureux sentiment que peut-être je ne la reverrai jamais plus avant de mourir. Cœur serré. Les couleurs changeantes à nouveau sur la mer et sur les îles. [...] <sup>118</sup> les voiles qui claquent mollement par un faible vent. À peine avons-nous goûté la paix qui monte de la mer vers le ciel qui se vide peu à peu de sa lumière et déjà derrière un îlot rocheux monte la lune. Elle s'élève rapidement dans le ciel puis illumine les eaux. jusqu'à minuit, je la regarde, j'écoute les voiles, j'accompagne intérieurement le mouvement de l'eau sur les flancs du navire. Vie

---

<sup>118</sup> Deux mots illisibles.

libre de la mer et le [171] bonheur de ces jours. Tout s'oublie ici et tout se refait. Ces jours merveilleux passés à voler sur l'eau, entre des îles couvertes de corolles et de colonnes, dans une lumière inlassable, J'en retiens le goût dans ma bouche, dans mon cœur, une seconde révélation, une seconde naissance...

Au matin, grand vent, les voiles claquent, la gîte s'accroît et nous filons vers le Pirée dans un grand bruit d'eaux et de toile. Pluie de lumière, gouttes qui tombent et rebondissent sur la mer du matin. Désespéré de quitter cet archipel, mais ce désespoir lui-même est bon.

\*

*9 mai.*

Départ Olympie. La route du golfe de Corinthe. Les plages et les golfes. Bain à Xylocastron. Cette fois c'est la force des arbres, des eaux, des fruits de la terre fraîche. Un peu avant Olympie les collines couvertes de cyprès fragiles. Douceur et tendresse de ces lieux sous une lumière pour la première fois un peu grise. Les grands pins et les débris des temples à Zeus et à Héra. Des cris d'oiseaux, le jour finissant, la paix qui bientôt monte du vallon endormi. Dans la nuit je pense à Délos.

\*

*10 mai.*

Le matin est gris, pour la première fois, sur la vallée de l'Alphée que je vois de ma fenêtre. Mais il en tombe une lumière douce sur les pierres, les cyprès, et les prairies vertes. Depuis Délos, je ne pouvais plus rien ressentir que la paix de ces collines, cette ombre douce, ce silence nourri de légers cris d'oiseaux. Musée. Avec les fresques du Siphnos à Delphes ce qu'il y a de plus haut dans la sculpture classique. Au près de l'Apollon ou des trois figures d'hommes du Fronton Est, ou des différentes Athéna des métopes, l'Hermès de Praxitèle est [172] une douce réussite qui pue la décadence. Derrière lui d'ailleurs deux superbes terres cuites de grand format représentant un guerrier et Zeus enlevant Ganymède, sont les témoins d'un art superbe-



ment différent. Étranges bronzes archaïques couroï, griffons, figurines, qui semblent venir tout droit de l'Orient. Promenade. Il pleut légèrement et les couleurs tendres et lavées du vallon sont douces à l'œil. Émerveillé par la diversité des paysages. Tout ce que la Grèce tente en fait de paysages, elle le réussit et le mène à la perfection.

Avec les gens du village et leur gentille familiarité. Libres d'allure et de mouvement bien que la liberté politique n'existe pas ici.

Petite pluie du soir. Je monte sur la colline à travers des fourrées de fleurs odorantes. Petit village de Thronia. Maisons misérables. Enfants en loques bien que de bonne santé apparente.

\*

*12 mai.*

Fraîche et lumineuse matinée. L'ombre sous les arbres qui entourent les ruines est plus précieuse. La lumière est divine. Bain et déjeuner à Xylocastron. L'eau pure est moins froide mais surtout l'air est devenu transparent et toutes les montagnes de l'autre côté du golfe de Corinthe se découvrent avec une étrange pureté. M. qui a un sourire somptueux dans ce paysage. Et ainsi de toute la route avec bientôt le golfe d'Athènes, les Îles, dont on distingue chaque maison et chaque arbre. Je cesse de noter ici ces jouissances qui désormais me submergent. Jouissance chaste, sobre, forte, comme la joie elle-même, et l'air qu'on y respire.

\*

*Théséion.*

Dans le ciel lumineux et pur un bout de lune comme un pétale d'aubépine.

[173]

Le soir chez R.D. Les chèvrefeuilles, la baie dans la nuit au loin, le goût mystérieux de la vie.

\*



*13 mai.*

Ces vingt jours de courses à travers la Grèce, je les contemple d'Athènes maintenant, avant mon départ, et ils m'apparaissent comme une seule et longue source de lumière que je pourrai garder au cœur de ma vie. La Grèce n'est plus pour moi qu'une longue journée étincelante, étendue le long des traversées et aussi comme une île énorme couverte de fleurs rouges et de dieux mutilés dérivant inlassablement sur une mer de lumière et sous un ciel transparent. Retenir cette lumière, revenir, ne plus céder à la nuit des jours...

\*

*14 mai.*

Départ pour Égine. La mer calme. Le ciel chaud et bleu. Petit port. Caïques. Ascension d'Aphaia. Les trois temples qui suspendent dans l'espace un triangle bleu : Parthénon ; Sounion, Aphaia. Je dors sur les dalles du temple, à l'ombre des colonnes. Bain prolongé à Aya Marina dans une petite crique tiède. Le soir on vend sur le port de grands lys dont le parfum suffoque. Égine est l'île des lys. Retour. Le soleil descend, se perd dans les nuages, se transforme en éventail doré puis en grande roue dont les rayons aveuglent. Les îles à nouveau dérivent, que je quitte définitivement le soir. Stupide envie de pleurer.

Le soir Varigueriez et les ombres chinoises.

\*

*15 mai.*

Dimanche. Musée byzantin. Avec les D. à Kifissia puis sur les plages d'Athènes. Promenade en mer sous un beau vent [174] plein de lumière. Ce sont pour moi des heures d'adieu à ce pays qui nous a versé pendant des semaines la même longue joie.

\*

*16 mai.*

Départ pour Paris, le cœur serré.

\*

Roman. Il regardait l'obus étincelant, aveuglant sous le soleil, qui cachait le moteur. Et de nouveau la joie mystérieuse s'insinuait, une fontaine coulait en lui aveuglement. C'était la Joie de Délos, circulaire, rouge et blanche, cercle tournoyant. Dans l'avion qui piquait désespéré vers la mer, au-dessus du grain qui s'annonçait, la vie recommençait, identique à la mort proche.

\*

L'hôte <sup>119</sup>. Le prisonnier prend le chemin de la prison, mais Daru l'avait trompé, lui avait indiqué le chemin de la liberté.

\*

Roman. Un personnage fier. Qui ne crie pas sous la douleur. Ne cède rien.

Un privilégié qui découvre à l'âge adulte la vie ouvrière. Ce qu'il abandonne peu à peu. Et ce n'est jamais assez. Même devenir ouvrier n'empêche pas qu'il n'est pas né tel. Finalement il faut mourir pour.

J'ai essayé d'être un homme complet et j'ai tout réuni en moi. Et puis...

[175]

\*

*Premier Homme*. Famille Francine. Famille Wolffromm.

Du génie les Romains n'ont eu que ce que nous appelons ainsi dans nos armées.

L'histoire est faite par le sang et le courage. Rien à faire. Quand l'esclave prend les armes et donne sa vie, il règne à son tour en maître et il opprime. Mais quand un opprimé pour la première fois dans l'his-

---

<sup>119</sup> Note pour *L'Exil et le Royaume*.

toire du monde régnera par la justice, sans opprimer à son tour, tout sera fini et tout commencera enfin.

Mon étude sur Grenier <sup>120</sup>. Difficile. C'est tirer une à une les bûches d'une flamme claire. Et l'on se trouve alors devant les tisons noircis.

Dans l'ancienne Grèce, ceux qui voulaient obtenir une magistrature devaient n'avoir fait aucun négoce pendant dix ans au moins.

\*

*Julia* <sup>121</sup>. Elle croit pouvoir vivre ses deux amours. Mais lorsque Gilbert lui propose de vivre lui aussi ses deux amours, elle ne peut lui permettre ce qu'elle s'autorisait. Mais elle ne peut le juger. D'où sa maladie honteuse.

Assez de tendresse encore pour assister... Cette sorte de dévouement suppose cependant la conviction qu'il est utile. J'ai l'impression du contraire et c'est ce qui me désarme.

Une grande douleur et le soleil, tous les jours. Il est guéri et adore, solitaire, le dieu rouge <sup>122</sup>.

Mesure et démesure. La mesure dans ses rapports avec les autres ; la démesure contre soi ; pour se forcer, se courber. Et les deux en même temps dans les deux cas.

[176]

Jésus avait 300 millions de contemporains. Il en aurait 2 milliards.

Rien ne brûle en enfer que le moi (Ste Catherine de Gênes) <sup>123</sup>

---

<sup>120</sup> La préface à la nouvelle édition des *Îles*, de Jean Grenier (Gallimard, 1959).

<sup>121</sup> Note pour le projet de pièce sur Julie de Lespinasse. Cf. Cahier VII, p. 67 et Cahier VIII, p. 128.

<sup>122</sup> Note pour *Le Renégat*, dans *L'Exil et le Royaume*.

<sup>123</sup> Sainte Catherine de Gênes (1447-1510), auteur du *Dialogue de l'âme et du corps* et du *Traité du purgatoire*.

La seule industrie française qui ne connaisse pas le sous-emploi est la méchanceté.

\*

*Premier Homme.* Si longtemps pacifique. Et puis un jour il accepte de se battre et de risquer sa vie. Sa joie.

\*

En italien *talento* veut dire désir.

*Premier Homme.* « Bien des années après, quand, abandonnés à des fatigues différentes, il nous arrivait de nous séparer le soir avec cette légère déception de ne pas nous être vraiment aimés ce jour-là, le petit geste de victoire qu'elle me faisait devant sa porte, quand j'attendais au volant de ma voiture qu'elle disparût, reliait cette journée apparemment perdue au fil solide de notre amour obstiné et le sauvait alors de toute amertume. »

Id. Dureté incroyable de Jessica dans les ruptures. La perte de l'amour est la perte de tous les droits alors qu'on les avait tous.

\*

Pièce. Un homme *se nomme roi* aujourd'hui.

Étienne <sup>124</sup>. Rugit en se réveillant et lorsqu'il est seul.

[177]

Finalement (si une vie vaut une vie) le condamné justifie lui-même les condamnations à mort. (Cf Melville s'inclinant finalement dans Billy Budd.)

\*

---

<sup>124</sup> Étienne Sintès, l'oncle sourd-muet.

6 novembre 56.

Devant la menace constante de la destruction totale par la guerre - la privation donc d'avenir - quelle morale peut nous permettre de vivre seulement dans le *présent* ? Honneur et liberté.

\*

Je suis de ceux que Pascal bouleverse et ne convertit pas.

Pascal, le plus grand de tous, hier et aujourd'hui.

\*

*Premier Homme.* L'ami Saddok

1) jeune militant - Mon camarade - crise de 36

2) Ami - Revient à la coutume musulmane puisque l'autre l'a trahi. Se marie selon la volonté de son père. Craint de manquer sa femme inconnue.

3) Terroriste.

Plus tard un ami européen a sa femme violée et tuée. Le premier homme et cet ami se précipitent sur leurs armes, arrêtent un complice, le torturent puis se jettent à la poursuite du coupable, le surprennent et le tuent. Sa honte, après. L'histoire c'est le sang.

Id. Séquence de la résistance. Il aimerait mieux être un héros de la R.A.F. Être tué de loin. Et non pas subir la présence, la cruauté de l'ennemi. Mais non, il rêve de batailles gigantesques dans le ciel embrasé des métropoles et il va de métro en places poussiéreuses ou boueuses, de Paris à St Étienne.

[178]

Id. Scène du Faubourg Montmartre. Pendant que les coups de crosses des S.S. dans les portes cochères se rapprochent et que les voisins apeurés récriminent contre les résistants, il se voit : le mépris sur la face. Mais pourquoi mépriser ? Il se débarrasse du cliché. Quand les S.S. l'ont fouillé il s'en va, avec un peu de honte. Il retrouve sur lui un papier aussi compromettant.

\*

*Premier Homme.* Pierre, militant, Jean, dilettante. Pierre est marié. Ils rencontrent tous les deux Jessica. Jean et Jessica comme la vieille maîtresse. Dans un des intervalles, elle a Pierre qu'elle quitte et blesse, et qui fera souffrir sa femme. Il apprend ainsi, loin des meetings, ce qu'est réellement la justice. Jean au contraire apprend à aimer Jessica et par ce biais va vers les hommes. Pierre meurt près de Jean (guerre, résistance) qui l'a détesté de jalousie. Et il l'assiste de tout son cœur. Il est l'homme qu'elle a aimé au moins un peu.

Id. Découverte de l'amour. Fascination M.A.

\*

Giorgione, peintre des musiciens. Ses sujets et sa peinture fluide, sans contours, qui se prolonge, qui féminise tout surtout les hommes. La volupté n'est jamais sèche.

Venise en août et les nuées de touristes qui s'abattent en même temps que les pigeons place St Marc, picorent des impressions et se donnent à eux-mêmes les vacances et la laideur.

\*

Parme. Et là-bas, même chose. Ici ces petites places que j'ai aimées il y a 20 ans et qui existent toujours, loin de moi.

[179]

\*

Roman. Ne pas oublier l'Italie et *la découverte de l'art* - et de la religion soudain révélée dans ses rapports avec l'art.

À chaque fois cette paix au cœur. Et pourtant cette fois-ci, continuellement abattu, incapable d'une fraîcheur ou d'une émotion. Et pourtant San Leo <sup>125</sup> et le cœur s'ouvre sur un silence bienfaisant. Chère Italie où j'aurais tout guéri. Sur le chemin du retour la vieille

---

<sup>125</sup> Bourgade du Montefeltro, dans les Marches, à 589 mètres d'altitude.

odeur de sentiers poussiéreux. Des bœufs blancs aux longues cornes de Romagne traînent des charrettes grinçantes. L'odeur de paille et de soleil.

San Leo - et ce désir de m'y retirer - Faire la liste des endroits où j'ai pensé que je pouvais vivre et mourir. Toujours des petites villes. Tipasa. Djemila. Cabris. La Valdemosa. Cabrières d'Avignon etc., etc. Revenir à San Leo.

\*

Urbino. Ces petites villes bien closes, austères, silencieuses, re-fermées autour de leur perfection. Au cœur des sévères murailles, les personnages indifférents de la « Flagellation » attendent éternellement, devant les anges et la hautaine madone de della Francesca. San Sepolcro <sup>126</sup>. Christ est ressuscité. Et le voici qui se dresse hors du tombeau, farouche militant. Nouvelles fresques de Piero della Francesca. La vallée de San Sepolcro où il faut revenir à la fin d'une vie. Vaste, égale, sous le ciel détendu, elle garde le secret.

Je retrouve la mer, à nouveau, tiède et douce aux muscles.

Le poids de la Ste Croix. Madone del Parto <sup>127</sup>.

Je voudrais revenir à la fin de ma vie sur le chemin qui descend dans la vallée de San Sepolcro, le descendre lentement, [180] marcher dans la vallée entre les oliviers frêles et les longs cyprès et trouver dans une maison aux murs épais et aux pièces fraîches une chambre nue à l'étroite fenêtre d'où je puisse regarder le soir descendre sur la vallée. Je voudrais retourner au jardin du Prato, à Arezzo, et refaire la promenade du chemin de garde sur la forteresse, un soir, pour voir la nuit s'établir sur cette terre incomparable. Je voudrais... Partout et toujours ce désir de solitude que je ne comprends même pas et qui est

---

<sup>126</sup> San Sepolcro, en Toscane, est la ville natale de Piero della Francesca.

<sup>127</sup> Fresque de Piero della Francesca qui se trouve dans la chapelle du cimetière de Monterchi, près de San Sepolcro. Protectrice des parturientes, la Vierge y est représentée enceinte.

comme l'annonce d'une sorte de mort avec le goût du recueillement qui l'accompagne.

Retrouver la Piazza della Signoria à Gubbio et regarder longtemps la vallée sous la pluie. Voir Assise sans touristes ni vespas et écouter sur la place supérieure de S. Francesco les harmonies d'étoiles. Voir Pérouse sans les maisons qu'on construit autour et pouvoir alors regarder les frêles oliviers des collines, un matin frais, sur les bornes de la Porta del Sole.

Mais surtout, surtout, refaire à pied, sac au dos, la route de Monte San Savino à Sienne, longer cette campagne d'olives et de raisins, dont je ressens l'odeur, par ces collines de tuf bleuâtre qui s'étendent jusqu'à l'horizon, voir alors Sienne surgir dans le soleil couchant avec ses minarets, comme une Constantinople de perfection, y parvenir la nuit, sans argent et seul, dormir près d'une fontaine et être le premier sur le Campo en forme de paume, comme une main qui offre ce que l'homme après la Grèce a fait de plus grand.

Oui, je voudrais revoir la place inclinée d'Arezzo, le coquillage du Campo à Sienne, et manger encore à même le cœur des pastèques dans les rues chaudes de Vérone.

Quand je serai vieux je voudrais qu'il me soit donné de revenir sur cette route de Sienne que rien n'égale au monde, et d'y mourir dans un fossé, entouré de la seule bonté de ces Italiens inconnus que j'aime.

\*

22 août 1955. San Francesco di Siena. 11 h du matin.

[181]

Au musée de Sienne l'un de ces nombreux jugements derniers (Giovanni di Paolo) <sup>128</sup>. À droite parmi les bienheureux deux amis qui se retrouvent lèvent les bras pour dire leur joie. À gauche, aux Enfers, Sisyphe et Prométhée dont on a prolongé la peine.

---

<sup>128</sup> Giovanni di Paolo (1399-1482), peintre siennois. Son *Jugement dernier* se trouve à la Pinacoteca Nazionale, dans le Palazzo Buonsignori.



\*

Roman. Portrait du scorpion. Il déteste le mensonge et aime le mystère. Élément destructeur. Car le mensonge nécessaire consolide. Et le goût du mystère mène à l'inconstance.

\*

Roman. Les sauterelles - Le tremblement de terre. L'attaque de la ferme isolée - L'attaque de Philippeville - L'attaque de l'école - Typhon sur Nemours.

\*

Sensuel, victorieux, au plein d'une vie de jouissance et de succès, il renonce, entre en chasteté, parce qu'il a surpris deux enfants de quinze ans découvrant l'amour sur le visage l'un de l'autre.

\*

Il voulait être banal, sortait, dansait, avait les conversations et les goûts de tout le monde. Mais il intimidait tout le monde. Sur son seul air on lui supposait une pensée et des préoccupations qu'il n'avait pas ou qu'il avait sans accepter de les mettre au premier plan.

[182]

\*

*Premier Homme*, La mère obligée de fuir l'Algérie finit sa vie en Provence, dans la campagne achetée pour elle par le fils. Mais elle souffre d'exil. Son mot : « C'est bien. Mais il n'y a pas d'Arabes. » C'est là qu'elle meurt et qu'il comprend.

Titre : Le Père et la Mère ?

\*

24 octobre 1955.

Menaces de mort. Ma curieuse réaction.

\*

Ils sont unis par-delà les temps. Mais les années passent et elle n'ose plus se montrer à lui dans la lumière nue des matins parisiens.

\*

Alger. 18 janvier <sup>129</sup>.

Cette angoisse que je traînais à Paris et qui concernait l'Algérie m'a quitté. Ici du moins on est dans la lutte, dure pour nous, qui avons ici l'opinion publique contre nous. Mais c'est dans la lutte que finalement j'ai toujours trouvé ma paix. L'intellectuel par fonction, et quoi qu'il en ait, et surtout s'il se mêle par l'écrit seulement des affaires publiques, vit comme un lâche. Il compense cette impuissance par une surenchère verbale. Seul le risque justifie la pensée. Et puis tout vaut mieux que cette France de la démission et de la méchanceté, ce marais où j'étouffe. Oui, je me suis levé heureux, pour la première fois depuis des mois. J'ai retrouvé l'étoile.

\*

[183]

À travers ce que la France a fait de moi inlassablement toute ma vie j'ai essayé de rejoindre ce que l'Espagne avait laissé dans mon sang et qui selon moi était la vérité.

\*

21 janvier.

Menaces pour ce soir et demain.

\*

22 janvier.

Adoration. L'énigme du monde.

---

<sup>129</sup> Le 22 janvier 1956, à Alger, Camus et les libéraux européens et musulmans lancent, au cours d'un meeting, un *Appel pour une trêve civile*. Cf. *Actuelles III*.

\*

27 janvier.

*Premier Homme*. X. qui déclare que *seul* le P.C. a fait ce qu'il fallait toujours pour les camarades. Différence des générations. Ils ont tout à apprendre aussi.

\*

Toute doctrine artistique est un alibi où l'artiste tente de justifier ses propres limites.

\*

St Augustin <sup>130</sup> a vécu dans le monde totalitaire : le Bas Empire. Marrou <sup>131</sup> dit : « Art de vivre par temps de [184] catastrophe. » Les deux résistances au christianisme viennent des paysans et de l'aristocratie. Fierté d'appartenir à l'Église d'Afrique. 14 ans fidèle à cette femme inconnue qui lui donne Adéodat. Le texte de St Paul qui le jette dans l'Église.

« Plus de ripailles ni d'orgies, plus de coucheries ni de débauches ; revêtez-vous du Seigneur Jésus-Christ et ne cherchez plus à contenter la chair dans sa concupiscence. »

Toujours en lutte pour défendre son œuvre contre l'envahissement des occupations extérieures. Son image du *Soleil* divin qui illumine notre esprit.

« Abondance de paroles ne va pas sans péché. »

La crainte chaste et la crainte servile. « Tu pourras jouir de tout toujours mais tu ne verras pas ma Face. Choisis. » Personne ne veut jouir de tout toujours.

---

<sup>130</sup> Camus a soutenu en 1936 un diplôme d'études supérieures, *Métaphysique chrétienne et néo-platonisme*, qui traite de saint Augustin et Plotin.

<sup>131</sup> Henri Irénée Marrou (1904-1977), historien, a étudié l'Antiquité tardive et notamment saint Augustin.

Ceux qui accusent l'époque comme une époque de malheur : « Ce qu'ils veulent ce n'est pas tant une ère de tranquillité que la sécurité de leurs vices. »

XVIIe siècle, siècle augustinien.

\*

Roman. Portrait de V.D. Ses grandes mains fortes et ses pieds de danseuse au bout d'un corps mince et élégant. Tout est action, violence effrénée dans la danse où elle se révèle tout entière.

Elle fête l'anniversaire du jour où elle a eu sa voiture. Met la robe qu'elle vient d'acheter tous les soirs au pied de son lit pour avoir au réveil la joie de la voir.

Elle ne s'exprime qu'en termes indéfinis. Elle doit aller chercher quelqu'un à un endroit pour aller dans un autre où elle doit faire quelque chose... etc. Vie cachée double ou triple (cf X. « J'ai un déjeuner »). « J'ai des pensées impures » dit-elle. Ou encore de quelqu'un qui ne lui inspire justement pas de pensées impures : « C'est du veau cuit. »

Les hommes avec qui elle a eu des liaisons. Ils lui paraissent d'une autre race. « Comme des Zoulous », dit-elle. « Comment ne pas ressentir de compassion devant un homme intelligent. [185] Tout ce qu'il sait et voit que les autres supportent parce qu'ils ne le savent ni ne le voient. » « Les femmes qui attendent de l'homme tout le bonheur de leur vie. » « Les femmes qui ne plaisent pas sont avares du seul homme qu'elles ont. Seules les femmes qui plaisent sont capables de générosité. » « Je n'aime pas les très jeunes gens, ils sont bêtes. Un homme se croit toujours supérieur à la femme qu'il... Ce sentiment je l'accepte d'un homme intelligent pas d'un jeune imbécile. » Sa petite voiture. « Je ne peux m'en passer ; je l'aime de tendresse pour toute la liberté qu'elle me donne. » Elle y conserve de vieilles et ignobles savates qu'elle chausse pour conduire, abandonnant ses élégantes chaussures Louis XV. Elle abandonne d'ailleurs ses souliers en tous lieux, cinémas, restaurants, etc. Joli pied, de la danseuse qu'elle est. « Dans mon

quartier il n'y a que des mémés et des pellagres alors on me remarque. »

À l'hôtel où elle arrive avec ses couffins remplis de fards et d'objets de toilette, ses grands cheveux blonds épars [...] <sup>132</sup>

« Il faut être franche, la célébrité c'est un aphrodisiaque. »

Si elle devenait milliardaire, exactement si elle épousait Onassis, elle aurait une baignoire d'or ou de platine, ça irait mieux à ses cheveux, remplie de son parfum préféré où elle macérerait.

« J'aime mieux ma voiture que ma mère. » Elle aime son époque.

Son avidité à rire. Sa volonté de tout saisir, tout réussir, de tout goûter de ce que sont aujourd'hui les plaisirs. Ski, mer, danse, vie mondaine, succès publicitaire. Et pure dans ce désir forcené. À cause de lui. « J'ai de la défense. » Ses mots : « Elle s'est renversé une omelette sur la tête » (parlant d'une blonde) ; « elle mettrait le bordel dans un troupeau de jésuites » ; « dans ce truc-là on peut faire les pieds au mur ou le cochon pendu, on est applaudi quand même ». Comme j'ai un pansement au doigt m'étant coupé : « ça fait menuisier maladroit ».

[186]

Ce que j'aime en V., ce qui la rend attractive : elle adhère à sa société pourtant imbuvable, c'est-à-dire qu'elle a deviné ce qu'elle peut donner sans complication (développer). V. et le mariage. Elle sera fidèle si elle se marie. Elle devra bien ça au pauvre type qui... etc.

Ses jupons frais de jeune fille qu'on voit toujours lorsqu'elle s'assoit.

« Je ne comprends pas ces femmes mariées qui emmerdent leurs maris. Elles ont l'argent, un père pour leurs enfants, la sécurité, leurs vieux jours assurés, et elles demandent en plus la fidélité. Elles exagèrent. » Et encore : « Dans le mariage l'homme a tout à perdre, la femme tout à gagner », etc., etc.

---

<sup>132</sup> Quatre mots illisibles.

\*

Don Faust et le docteur Juan <sup>133</sup>. Leporello. Néant.

Id. Il se fait comédien, du théâtre sur le théâtre.

Id. Faust et la jeunesse des femmes (cf Dupuis).

Id. Amoureux, je lui étais infidèle, et j'en étais amoureux si elle était infidèle.

Leporello : Néant.

« C'est votre nouveau valet ?

« Oui, c'est un philosophe. Je l'ai acheté à Paris. »

Id. Néant. Il y a en vous un regret qui me gêne. Il n'y a rien vous dis-je. Cette statue, vous pouvez l'inviter, vous ne la verrez pas venir.

D.F. En es-tu sûr ? Invite-la.

Leporello y va.

D.F. Non (il hésite). Oui.

Leporello bouffonne avec la statue.

D.F. décide la chasteté, cherche et trouve une fille chaste. Il y a longtemps que je me serais converti. Mais j'ai toujours été retenu par la crainte de ce que diraient mes amis.

Le vieux docteur du prologue est un savant atomiste. Il [187] pourrait faire sauter le monde. Mais ce n'est pas cela ; il veut jouir et connaître.

Fin. Les franciscains l'ont enfermé dans un couvent <sup>134</sup> Il nie leur dieu et se confesse à eux. Adoration à l'être du monde.

\*

---

<sup>133</sup> Cf Cahier VII, p. 110 et Cahier VIII, pp. 127 et 130.

<sup>134</sup> En avril 1940, Camus note qu'il a trouvé dans le dictionnaire encyclopédique Larousse que don Juan fut assassiné par des moines franciscains. (*Carnets 1*, p. 214.)

Le vrai créateur, demain, s'il se trouvait solitaire, connaîtrait une profondeur de solitude dont aucune époque n'a jamais eu l'idée. Il serait seul à concevoir et à servir une civilisation qui ne peut naître sans le concours de tous. Il aurait le soupçon que cette civilisation court sa dernière chance et qu'il est l'un des derniers à le savoir.

F.M. Il a réponse à tout, sauf à la décence.

\*

Avant le troisième étage : nouvelles d'« un héros de notre temps ».  
Thème du *jugement et de l'exil* <sup>135</sup>.

Le troisième étage, c'est l'amour : le Premier Homme, Don Faust.  
Le mythe de Némésis.

La méthode est la sincérité.

\*

L'Histoire, facile à penser, difficile à voir pour tous ceux qui la subissent dans leur chair.

L'opprimé n'a aucun devoir réel parce qu'il n'a pas de droit. Le droit lui revient avec la seule révolte. Mais dès qu'il a acquis le droit le devoir lui incombe sans délai. Ainsi la révolte source [188] du droit est au même titre mère des devoirs. Ce sont les origines de l'aristocratie. Et son histoire. Qui néglige son devoir perd le droit et devient oppresseur même s'il parle au nom des opprimés. Mais quel est ce devoir.

\*

Roman. Déporté qu'on fait mettre nu. En se déshabillant un bouton de manchette roule dans un coin, il va le ramasser.

---

<sup>135</sup> Voici une ébauche de plan d'ensemble de l'œuvre, comme Camus en a souvent développé. Après le cycle de l'absurde (*L'Étranger*, *Le Mythe de Sisyphe*, *Caligula*, *Le Malentendu*) et celui de la révolte (*La Peste*, *L'Homme révolté*, *Les Justes*), une œuvre à part sur le thème du jugement et de l'exil. C'est *La Chute*. Puis devait venir le cycle de l'amour et de Némésis qui, pour lui, est le symbole de la mesure.

\*

Paris. Printemps tardif et subit. Tous les marronniers couverts de leurs chandelles de cire.

\*

M. : « Comment pourrais-je être jalouse d'un être dont je sais qu'il va mourir et m'échapper pour toujours. Ma vraie jalousie serait de vouloir à toute force mourir avec lui. »

\*

La pierre qui pousse <sup>136</sup>. Le coq - Mais ce n'est pas mal. Il faut tuer son ennemi : ne l'était-il pas ?

D'Arras : Il l'était.

Le coq : Ici, nous tuons nos ennemis et après il y a le Bon Jésus.

\*

Chez Solidor ; un homme, Barbara, fait son numéro de travesti (en femme du monde) devant des invités : sa mère, sa grand-mère et un jeune homme qui est le fils de son amant du moment. Ce foyer se réjouit.

[189]

\*

juillet. Palerme <sup>137</sup>.

Trois jours de mistral avaient brossé, raboté le ciel jusqu'à sa trame la plus fine, mince pellicule transparente et bleue, gonflée d'un

---

<sup>136</sup> Note pour *L'Exil et le Royaume*.

<sup>137</sup> Les Camus séjournèrent pendant les étés 1948 et 1949 dans une maison qui faisait partie du domaine de Palerme, à L'Isle-sur-la-Sorgue. Ils y retournèrent en d'autres occasions. La famille algéroise d'Albert Camus y habita quand celui-ci essaya, vainement, d'acclimater en France sa mère, son oncle Étienne Sintès, son frère Lucien et la famille de ce dernier.



lourd poids d'eau dorée... et on attendait qu'elle aussi crève et un flot de vin jaune allait noyer la terre sous un déluge exultant.

\*

12 juillet. Palerme.

Sur le mistral. Des journées chaudes et j'attendais qu'il se lève. J'allais alors sur la colline couverte d'herbes aromatiques et d'une myriade de minuscules escargots fossiles. Il dévalait du nord, décapait les montagnes proches, brossait le ciel jusqu'à la trame, brassait et nettoyait les arbres, hurlait dans la campagne, consignait les bêtes et les gens dans les maisons, régnait enfin... Etc. Et couché sur la colline, écrasant les coquilles, dans le bain violent de vent et de soleil... la fête.

\*

A.B. m'écrit la véritable histoire du Van Eyck. Peu après le vol, un prêtre attaché au chapitre fut soupçonné. Il avoue. Il avait volé le volet parce qu'il ne pouvait supporter de voir des juges près de l'Agneau Mystique. Il reçoit l'absolution, en considération de ses intentions, en promettant de révéler la cachette du volet le jour de sa mort. Le jour vient. Extrême-onction. Il veut parler. Mais sa voix s'éteint. Il profère des mots inintelligibles et meurt <sup>138</sup>. Note sur panneau volé

[190]

Ce que je retrouve toujours au long des années, au cœur de mon attitude, le refus de disparaître du monde, de ses joies, de ses plaisirs, de ses souffrances, et ce refus a fait de moi un artiste.

\*

Jean demande un équipement de pêche que je lui achète. Cherche en vain des vers. Puis en trouve. Va à la pêche. Attrape six vairons et fond en larmes devant leur agonie. Il ne veut plus pêcher.

\*

---

<sup>138</sup> L'histoire du panneau volé à un retable de Van Eyck est utilisée dans *La Chute*.

*22 juillet.*

La lune légère et pleine au-dessus des peupliers. Le Luberon presque blanc et nu au loin. Un léger vent sur les roseaux. Maman et moi regardons cette nuit merveilleuse avec le même cœur serré.

Mais elle va partir et je crains toujours de ne plus la revoir.

\*

*Némésis.* Les pensées centrées sur l'histoire sont celles qui mépriseront le plus le temps, ses effets, ses édifices et ses civilisations. L'histoire pour eux est ce qui détruit.

\*

*Fin juillet.*

Des nuits pleines de lune et de vent. Les grands [...] <sup>139</sup> du Vaucluse.

[191]

\*

On dirait que dans ce pays nul parti ne peut soutenir trop longtemps l'effort du patriotisme. Ainsi la droite flanche en 1940 et puis la gauche seize ans après.

\*

Nuit d'orage. Ce matin l'air est léger, les contours purs. Sur la colline inondée de lumière fraîche un tapis de liserons roses. L'odeur des jeunes cyprès. Ne nie plus rien !

\*

Quand on ne sait plus rien que ceci : Je voudrais être meilleur.

\*

---

<sup>139</sup> Un mot illisible.

Musique sur le transatlantique de l'Atlantique Sud. Seule la musique est à la dimension de la mer. Et certains passages de Shakespeare, Melville, de [...] <sup>140</sup>.

\*

Anecdote (imaginaire je suppose) en Russie : Staline aurait sommé Kroupskaïa de cesser toute critique sans quoi il désignerait une autre veuve de Lénine.

\*

Roman-fin. Maman. Que disait son silence. Que criait cette bouche muette et souriante. Nous ressusciterons.

Sa patience à l'aérodrome, dans ce monde de machines et de bureaux qui la dépasse, à attendre sans un mot, comme [192] depuis des millénaires des vieilles femmes dans le monde entier, attendent que le monde passe. Et puis toute petite, un peu cassée, sur l'immense terrain, vers les monstres hurlants, retenant d'une main ses cheveux bien peignés...

\*

Si rien ne rachètera nos jours et nos actions, alors ne sommes nous pas obligés de les élever dans la plus grande lumière possible ?

\*

Roman. Étienne. Grande sensibilité. L'odeur de l'œuf dans les assiettes. D'où micro-tragédies.

\*

Paris. La beauté c'est la justice parfaite.

La liberté ce n'est pas l'espoir de l'avenir. C'est le présent et l'accord avec les êtres et le monde dans le présent.

---

<sup>140</sup> Un mot illisible.

La Révolution c'est bien. Mais pourquoi ? Il faut avoir l'idée de la civilisation qu'on veut créer. L'abolition de la propriété n'est pas un but. C'est un moyen.

\*

Le grand-père paternel de Tolstoï envoyait son linge sale de Russie en Hollande aux premières chutes de neige sur des traîneaux qui revenaient avec du linge propre peu avant le printemps.

Tolstoï : « La littérature politique, reflétant les intérêts transitoires de la société, a son importance et peut être nécessaire au développement du peuple ; il n'en existe pas moins une autre [193] littérature qui fait écho aux préoccupations éternelles, partagées par toute l'humanité, et qui comprend les créations chères au cœur du peuple, une littérature accessible à l'homme de n'importe quel peuple, de n'importe quel temps, et sans laquelle aucun peuple vigoureux et plein de sève ne s'est encore développé. »

\*

Tolstoï a eu un enfant naturel d'Axinia (paysanne).

Id. Tourgueniev lit *Pères et Enfants* à Tolstoï qui s'endort.

Id. cf. la comtesse : « Il me dégoûte avec son peuple » (elle a recopié 7 fois *La Guerre et la Paix*).

Id. Tolstoï : « Les éreintements me donnent le cafard. »

Id. « La folie est un égoïsme. »

Id. Shakespeare. « Une abomination est un attrape-nigaud. »

L'Hermitage d'Optina qui attirait tous les écrivains russes avait été fondé au XIV<sup>e</sup> siècle par un brigand repent.

Voir Alexandra Tolstoï : *Léon Tolstoï, mon père* <sup>141</sup>, p. 302 et surtout pour moi p. 444.

---

<sup>141</sup> Traduit et préfacé par Edmond Cary, Amiot-Dumont, 1956.

Tolstoï à propos de la guerre russo-japonaise : « Dans une guerre avec un peuple non chrétien, les peuples chrétiens doivent être vaincus. » Id. dans son journal : « Un criminel désir de mourir. » Et au moment de mourir : « Alexandra, ne perds pas courage, tout est bien. »

\*

Roman (fin). Elle repart vers l'Algérie où l'on se bat (parce que c'est là-bas qu'elle veut mourir). On empêche le fils d'aller dans la salle d'attente. Il reste à attendre. Ils se regardent à vingt mètres l'un de l'autre, à travers trois épaisseurs de verre, avec de petits signes de temps en temps.

[194]

\*

Le monde croule, l'Orient est en flammes, les êtres se déchirent autour d'elle, et M. sur une plage déserte, à l'extrême pointe de l'Europe, dans un vent violent, fait la course avec l'ombre des nuages sur le sable. Elle est la vie, triomphante.

\*

*Août 1956.*

C. J'aime ce petit visage soucieux et blessé, tragique parfois, beau toujours ; ce petit être aux attaches trop fortes mais au visage éclairé d'une flamme sombre et douce, celle de la pureté, une âme. Et quand elle tourne le dos sur scène, à l'insulte de son partenaire, alors ce petit malheur qui s'en va, et ses épaules frêles.

Pour la première fois depuis longtemps, touché au cœur par une femme, sans nul désir, ni intention, ni jeu, l'aimant pour elle, non sans tristesse.

\*

Roman. Après quinze ans d'amour avec Jessica il rencontre une jeune danseuse, qui a, avec des différences, les mêmes dons, la même flamme que J. Et quelque chose naît en Jean qui ressemble à l'amour

qu'il a eu pour J. Comme s'il était encore capable de recommencer (et comme M.H., sur les mêmes lieux, avait aimé Jessica sans le dire). Mais il est vieux, elle est jeune, il aime toujours Jessica et l'amour qu'il a eu pour elle. Il se tait. Renonce. La vie ne recommence pas. À peine avait-il découvert ou cru découvrir qu'il l'aimait que terrifié il décidait de ne jamais porter les mains sur elle. On voudrait que ceux qu'on commence d'aimer vous aient connu tel que vous étiez avant de les rencontrer, pour qu'ils puissent apercevoir ce qu'ils ont fait de vous.

[195]

\*

*Lettre insérée.*

Je suis vieux ou je vais l'être. J'ai passé la moitié de ma vie d'homme à défendre un être au prix du sacrifice d'un autre et peut-être d'une partie de moi-même. Ce que j'ai mis douze ans à garder, je ne peux le rejeter pour quelques mois ou quelques années de vie. Ce pour quoi j'ai brisé un être je ne peux le briser à son tour comme un enfant malfaisant qui mutile l'un après l'autre tous ses jouets.

J'ai toujours pensé que l'amour, que n'importe quel sentiment finissait toujours par ressembler à ce qu'il était à la seconde même de sa naissance, Et ce que j'ai éprouvé devant toi c'est l'amour sans la possession, le don du cœur. La possession s'y est ajoutée et elle a une dimension mais pas sensuelle...

C'est là que peut-être nous pourrions retrouver une sorte d'alliance, un mariage connu de nous seuls, un engagement, un pacte.

\*

Le temps pour moi n'existait plus ; 10 heures par jour dans ce théâtre en sous-sol sous la lumière à la fois pauvre et dure des lampes de répétition, je suivais, fasciné, sur ce petit visage éclairé de l'intérieur par une autre lumière, un jour de souffrance, toutes les émotions que la douleur de vivre peut faire naître sur la face humaine. J'étais là en face de ce qu'il y a de plus profond, blessé, solennel, désarmé, chez

l'homme. Et quand nous sortions la pluie imprévue ou la douce nuit de septembre étaient accueillies telles qu'elles étaient, un ordre immuable, le décor de ce qui s'agite et souffre dans le cœur des hommes et des femmes et qui seul pendant de longues semaines me faisait vivre et me comblait.

[196]

\*

C., personnage roman. jeune juive déportée, a servi aux S.S. du camp (sœur de X.). *Elle revient*. Elle se fait actrice : 1) parce que son pouvoir de dérision devient spectaculaire ; 2) parce que ça la retranche du monde ; 3) parce qu'elle vit toutes les vies qui seront à jamais préférables à ce qu'elle a vu et fait. Et sur son visage : Belsen et la pitié. C'est cela qu'on applaudit.

Sa maladresse. Brûle, tâche, perd, etc.

Après ce long travail de nuit, seuls dans la voiture, Paris désert, et la longue pluie qui résonnait sur les tôles au-dessus d'eux. Sur ce visage éclairé seulement par la lueur d'un lampadaire à travers le pare-brise, l'ombre des gouttes d'eau qui ruisselaient sur la glace, coulait sans discontinuer. Autour de cette ombre, eux blottis dans leur maison de tôle, et autour d'eux la rue, la ville silencieuse, un continent, le monde en flammes et il ne pouvait se lasser de regarder ce visage ruisselant de larmes d'ombres.

« Nos douces, secrètes, désertes vacances. » Il secouait les branches des arbres au-dessus des murs, et les gouttes d'eau tombaient en pluie sur le visage renversé de son amie. Il buvait une à une ces gouttes qui brillaient comme des yeux fiévreux et tendres.

\*

*Dimanche 2 septembre 1956.*

Le lent naufrage et son visage de noyée. Naissance.

\*

*Lundi.*

La pluie fidèle.

[197]

\*

*Mardi.*

Le don pur. Sans réclamer pour soi.

\*

*jeudi 6.*

Fatigue insurmontable et pour finir aveu d'amour.

Je voudrais pouvoir respirer - arriver à l'aimer par mémoire ou par fidélité. Mais j'ai le cœur sans cesse serré. Je t'aime sans cesse à vif. Ses baisemains blessés sur lui. Sa manière agaçante de laisser toujours quelque chose derrière elle.

Le père de C. - Docteur juif - Reste à Paris sous l'occupation. Meurt déporté à Birkenau. Typhus. Four crématoire ; « Je pense toujours qu'il avait des dents en or ». Séparé de sa femme, violent, passionné, séduisant. C. l'aimait. Sa vie qui commence au débarquement à seize ans.

Paris où le soleil est un luxe, où mourir coûte les yeux de la tête, où il n'y a pas d'arbres sans compte en banque. Paris qui veut donner des leçons au monde.

\*

Le théâtre crève les murs des villes. Et ces mites qui veulent faire des théâtres miteux à l'image des villes.

\*

À quatorze ans, C. s'échappant dans la nuit de sa maison d'El Biar, ses draps noués en corde.

\*



C. le cœur affamé de malheur. Sa fureur *contre* son corps.

[198]

\*

L'amour tragique et cela seulement. Bonheur tragique. Et quand il cesse d'être tragique c'est autre chose et l'être se jette à nouveau à la recherche du tragique.

\*

La civilisation industrielle, en supprimant la beauté naturelle, en la couvrant sur de longs espaces par le déchet industriel crée et suscite les besoins artificiels. Elle fait que la pauvreté ne peut plus être vécue et supportée.

\*

Faust rajeuni en Don Juan <sup>142</sup>. C'est l'esprit sage et vieux sur un corps jeune. Mélange détonant.

Id. Scène où Don Juan assiste à son enterrement. Don Faust ou le chevalier d'Occident.

\*

*Aurore*. Une fable. Le Don Juan de la connaissance : aucun philosophe, aucun poète ne l'a découvert. Il lui manque l'amour des choses qu'il découvre, mais il a de l'esprit et de la volupté et il jouit des charmes et des intrigues de la connaissance - qu'il poursuit jusqu'aux étoiles les plus hautes et les plus lointaines - jusqu'à ce qu'enfin il ne lui reste plus rien à chasser, si ce n'est ce qu'il y a d'absolument *douloureux* dans la connaissance comme l'ivrogne qui finit par boire de l'absinthe et de l'eau-forte. C'est pourquoi il finit par désirer l'enfer. C'est la dernière connaissance qui le *séduit*. Peut-être qu'elle aussi le décevra comme tout ce qui lui est connu. Alors il lui faudrait s'arrêter pour toute éternité, cloué à la déception et [199] devenu lui-

---

<sup>142</sup> Cf. Cahier VII, p. 110, et Cahier VIII, pp. 127, 130, 185.

même le convive de pierre, il aura le désir d'un repas du soir de la connaissance, le repas qui jamais ne lui tombera en partage. Car le monde des choses tout entier ne trouvera plus une bouchée à donner à cet affamé.

\*

Intellectuels du progrès. Ce sont les tricoteuses de la dialectique. À chaque tête qui tombe elles refont les mailles du raisonnement déchiré par les faits.

\*

Jeanne la folle est restée quarante-quatre ans dans une petite chambre sans fenêtre, éclairée jour et nuit par une lampe, d'où elle ne sortait que pour passer dans le couvent voisin et contempler le tombeau de son mari. Peut-être est-ce cela la vraie vie.

\*

L'homme d'affaires qui en a assez et se fait clown. Mais sans quitter sa maison ni ses affaires. Simplement il s'habille en clown.

\*

X.X. Après de longs baisers : « Que c'est violent ! »

\*

Custine : « La contradiction qu'il y a entre une âme ardente et l'uniformité de l'existence me rend la vie insupportable. »

Id. : « Aujourd'hui que la parole n'est qu'une négociation entre la vérité et les vanités <sup>143</sup>. »

\*

[200]

---

<sup>143</sup> Astolphe de Custine, *Souvenirs et portraits*, éditions du Rocher.

Les deux très grands esprits dont le ciel fit cadeau aux Romains, Lucrèce et Sénèque, se suicidèrent.

\*

Après Noces, l'Été. La Fête (1 - Football ; 2 - Tipasa ; 3 - Rome - Les îles grecques - Le Mistral - Les corps - La danse - L'éternel matin).

\*

Il perd sa fille. Je suis un vieil homme maintenant. Pour être jeune, il faut un avenir.

\*

Massacre des innocents dans la vie du Christ. Pour être né coupablement, il faut mourir innocemment <sup>144</sup>.

\*

Réimpression Chute, p. 73 : « mélancoliques rééditions », p. 126 corporation masculine.

\*

Dr Schnitzler. Plusieurs camps de concentration. Sauvé finalement parce qu'il était *sympathique*. Tout le monde l'a aidé.

\*

[201]

X.X. professeur : « Les hommes doivent s'aimer », « on doit... » « on doit... ». Autour de lui la réalité : un indescriptible bordel.

\*

Parfois je me sens pris d'une immense tendresse pour ces gens autour de moi qui vivent dans le même siècle.

---

<sup>144</sup> Cf. *La Chute* : " Les enfants de la Judée massacrés pendant que ses parents l'emmenaient en lieu sûr, pourquoi étaient-ils morts sinon à cause de lui ? "

\*

La prostituée canadienne dans ce café près des Folies-Bergère :  
« Mon père a fait le tour du monde, moi aussi, fais-moi confiance, j'ai été en Allemagne, en Algérie, j'ai trop souffert, j'ai crevé de faim, je suis mauvaise maintenant et ma mère m'a pas vue depuis quinze jours, mon père a sauté sur une mine, mon frère aussi, enfin je le fais pour toi parce que tu es une copine bon je l'attends c'est déjà assez que je fais manger du fric à ma famille encore sortir avec ce con-là ah ça va mal je connais personne. »

\*

N. : la force dans la modération est la force supérieure.

\*

M. dit : « La race du Christ - et l'autre. »

\*

Pièce. Un écrivain (ou savant ou artiste ou acteur) surmené par la pression sociale se fait doubler *dans la vie*. À côté de lui un professeur très digne qui saisi d'amour fait preuve [202] d'infantilisme : il prétend savoir boire, conduire les autos, faire l'amour, pratiquer le judo, etc.

\*

Il y a dans le monde et qui marche parallèlement à la force de mort et de contrainte une force énorme de persuasion qui s'appelle la culture.

\*

Dans l'Ancien Testament Dieu ne dit rien, ce sont les vivants qui lui servent de vocable. C'est en cela que je n'ai cessé d'aimer ce qu'il y avait de sacré en ce monde.

\*

N. réalisé. Multiplication des expériences mais dominées orientées vers le plus grand être et la plus haute époque, par la liberté extrême mais selon la discipline - et la vie risquée sans trêve comme une sanction permanente - une solitude acceptée et *prodigue*, inclinée seulement devant l'être du monde, secrètement. Ne plus dire mais faire pour donner un sens à une parole plus haute et ne parler qu'en fonction de... (Pour qui égare sa mémoire le journal comme instrument de cette ascèse.)

\*

Custine : « L'architecture arabe est l'art d'un peuple efféminé (papiers découpés dont les confiseurs couvrent leurs boîtes de dragées). Il (Custine) cite le mot de Voltaire ou de Diderot

« Les Russes sont pourris avant qu'ils soient mûrs. »

\*

À 10 ans, Nietzsche fonde avec des amis un Théâtre *des Arts* où sont joués deux drames antiques dont il était l'auteur.

[203]

\*

juin 1957.

Festival d'Angers terminé <sup>145</sup>. Fatigue heureuse. La vie, la merveilleuse vie, son injustice, sa gloire, sa passion, ses luttes, la vie recommence encore. Force encore de tout aimer et de tout créer.

\*

---

<sup>145</sup> Camus a joué un rôle capital dans le Festival d'Angers en juin 1957. Il a adapté et mis en scène *Le Chevalier d'Olmedo*, de Lope de Vega, et mis en scène *Caligula*. Le Festival comportait également *On ne badine pas avec l'amour*, mis en scène par Jean Marchat.

15 juillet.

Départ de Paris. Coucher à Guéret. C'est l'univers de l'empoisonneuse familiale.

\*

17 juillet.

Cordes <sup>146</sup>. Silence et beauté. Solitude de cette grande maison, de la ville morte. Le temps coule, sensible, en moi, et la respiration me revient. Autour de Cordes sur le cercle parfait des collines le ciel repose, tendre, aéré, à la fois nuageux et lumineux. La nuit, Vénus, grosse comme une pêche, se couche avec une rapidité folle sur la colline de l'Ouest. Elle s'arrête un moment sur la ligne de crête, puis disparaît brusquement, aspirée comme un jeton dans une fente. Aussitôt les étoiles pullulent et la voie lactée devient crémeuse.

[204]

\*

18 juillet.

Il pleut. Ce matin vallée sauvage de l'Aveyron. Travail. Je ne supporte plus aucun lien, si fou de liberté que j'accrois de plus en plus une solitude qui peut être dangereuse. Je pense sans trêve à F., mon chagrin.

Soir. Découragé par moi-même, par ma nature désertique.

\*

---

<sup>146</sup> Claire Targuebayre, ancienne collaboratrice d'Edmond Charlot à Alger, avait ouvert un hôtel dans un manoir à Cordes, dans le Tarn. Camus avait préfacé son livre, *Cordes* (Édouard Privat, 1954). Il vient se reposer après le Festival d'Angers et préparer de nouveaux projets théâtraux, notamment avec Jean-Pierre Jorris.

*20 juillet.*

Une lettre du supérieur de Georges Didier <sup>147</sup> m'annonce sa mort dans un accident d'automobile en Suisse.

\*

*21 juillet.*

Pluie qui ne cesse pas depuis des jours. Profonde et sèche tristesse.

\*

*22 juillet.*

Lettre de Mi. qui me parle de sa famille et de leurs « hargneuses ripailles ». Téléphonant à celui qu'elle aime à 700 km de là, elle ne trouve pas ses mots. « J'étais là misérable et joyeuse. »

\*

*23 juillet.*

La vérité. La vérité !

\*

[205]

*24 juillet.*

Campagne belle et déserte où chaque maison rencontrée tombe en ruine. Dans des granges éventrées et envahies d'orties, de vieilles herbes à roues rouillent, vieilles et énormes araignées qui hantent ce royaume désert. La ruée vers les villes, les usines, les plaisirs collectifs. Ici meurt lentement une civilisation, autour de nous, et les vieilles maisons en témoignent. Je le dis à M. qui me dit qu'elle n'a pas l'impression d'une mort mais d'une attente. Attente de quoi ? - Du messie.

---

<sup>147</sup> Ami d'enfance de Camus, qui avait pris l'habit de religieux. Il a trouvé la mort dans un accident d'auto, à La Chaux-de-Fonds, en Suisse, le 9 juillet 1957. Cf. Appendice, p. 241-242.

Il pleut toujours ; j'ai faim de lumière comme de pain et ne puis plus me supporter.

\*

*24 juillet,*

Départ Roussillon. La mer. Leucate. Retour le 25 au soir.

\*

*26 juillet.*

Superbes matinées. Hirondelles ivres.

Ceux qui ne sont pas curieux : ce qu'ils savent les dégoûte de ce qu'ils ignorent (C.).

\*

Le bouddhisme c'est l'athéisme devenu religion. La renaissance à partir du nihilisme. Exemple unique, je crois. Et précieux à méditer pour nous qui sommes aux prises avec le nihilisme.

\*

On ne peut pas demander à la souffrance de justifier ses raisons. On s'exposerait à ne compatir à presque rien.

[206]

\*

Cordes. Chaque soir j'allais voir Vénus se coucher et les étoiles se lever au-dessus de son lit sur la nuit chaude.

\*

La vieille dame anglaise qui se suicide. Dans son journal, depuis des mois, elle notait la même chose tous les jours : « Aujourd'hui, personne n'est venu. »

\*



À la fin de L'Adolescent (et dans les trois variantes) Dostoïevski fait ironiquement le procès de Tolstoï.

\*

*Cordes. 4 août.*

Pensées de mort.

\*

*6 août.*

Visite du Cayla : lieu solitaire et silencieux autour duquel le monde vient mourir. Je comprends mieux ce que je lis ensuite dans le journal d'Eugénie de Guérin : « Volontiers je ferais vœu de clôture au Cayla. Nul lieu au monde ne me plaît comme le chez moi. » Et encore : « Où serai-je ? Où serons nous quand ces arbres seront redevenus grands ? D'autres iront se promener sous leurs ombres et verront passer comme nous des vents qui les abattront. »

\*

Les vieux croyants en Russie pensaient que nous transportons un petit démon sur l'épaule gauche et un ange sur l'épaule [207] droite. Il y a là une idée de théâtre (pour Don Faust ?) : l'ange et le démon grandissent selon qu'on les nourrit. En général l'un ou l'autre est très grand. Mon personnage rentre avec deux personnages plus petits et d'égale hauteur. Leurs dialogues, entre eux, du personnage aux deux créatures, des deux au personnage, etc., etc.

\*

« Le plus léger fil de soie m'est plus insupportable qu'à tel autre un boulet de plomb » (N.). À moi aussi, hélas.

\*

Svidrigailov de *Crime et Châtiment* : « Une petite chambre enfumée, avec des araignées dans les coins et voilà toute l'éternité <sup>148</sup>. »

\*

*8 août 1957. Cordes.*

Pour la première fois après lecture de *Crime et Châtiment*, doute absolu sur ma vocation. J'examine sérieusement la possibilité de renoncer. Ai toujours cru que la création était un dialogue. Mais avec qui ? Notre société littéraire dont le principe est la méchanceté médiocre, où l'offense tient lieu de méthode critique ? La société tout court ? Un peuple qui ne nous lit pas, une classe bourgeoise qui, dans l'année, lit la presse et deux livres à la mode. En réalité le créateur aujourd'hui ne peut être qu'un prophète solitaire, habité, mangé par une création démesurée. Suis-je ce créateur ? Je l'ai cru. Exactement j'ai cru que je pouvais l'être. J'en doute aujourd'hui et la tentation est forte de rejeter cet effort incessant qui me rend malheureux dans le [208] bonheur lui-même, cette ascèse vide, cet appel qui me raidit vers je ne sais quoi. Je ferais du théâtre, j'écrirais au hasard des travaux dramatiques, sans me soucier, je serais libre peut-être. Qu'ai-je à faire d'un art estimable ou honnête ? Et suis-je capable de ce dont je rêve ? Si je n'en suis pas capable, à quoi bon rêver ? Me libérer de cela aussi et consentir à rien ! D'autres l'ont fait qui étaient plus grands que moi.

\*

*12 août.*

C.S. « Ce n'est pas la douleur qui doit exciter la plus grande pitié mais l'indignité. Le malheur le plus extrême est de se sentir dans la honte. Vous tous avez l'air de n'avoir jamais traversé que de belles souffrances, des souffrances distinguées. » C'est vrai.

---

<sup>148</sup> Dans *Les Carnets de Crime et Châtiment*, Dostoïevski note que Svidrigailov "croit à la vie future, AUX ARAIGNÉES, etc." (C'est Dostoïevski qui a souligné "aux araignées".)

Emerson : « Le secret du génie est de ne tolérer autour de lui l'existence d'aucune fiction. »

\*

13 août.

Départ de Cordes.

\*

Musique atonale toujours dramatique bien qu'elle se veuille en réaction contre le romantisme musical. C'est que la non-signification est toujours pathétique et dramatique. Id. pour la peinture.

Un commentaire à La Chute puisqu'ils ne comprennent pas. La mise en forme et en dérision de l'attitude moderne et de cet étrange et indécent remords laïque du péché. [209] Cf. Chesterton <sup>149</sup> « Le XIX<sup>e</sup> siècle (id. le XX<sup>e</sup>) est plein d'idées chrétiennes devenues folles. »

Que Lénine n'a jamais eu affaire aux masses. Cf. Sperber <sup>150</sup> la gauche et le point quatre de Truman <sup>151</sup>.

Id. Freud ne se sentait aucune vocation médicale, aucun « penchant pour l'humanité souffrante ».

Némésis. Complicité profonde du marxisme et du christianisme (à développer). C'est pourquoi je suis contre les deux.

\*

Les amants aveugles qui tuent, à tâtons, le mari aveugle.

---

<sup>149</sup> Gilbert Keith Chesterton (1874-1936), écrivain et pamphlétaire catholique anglais.

<sup>150</sup> Manès Sperber (1905-1984), écrivain, disciple d'Adler et ami de Malraux, Le 29 octobre 1946, il avait participé avec Camus, Koestler, Sartre et Malraux à une réunion pour essayer de définir une morale politique minimum. (Cf. *Carnets II.*)

<sup>151</sup> La *doctrine Truman*, exposée par le Président des États-Unis le 12 mars 1947, avait pour objectif de contenir l'expansion soviétique, et aboutit au plan Marshall, vaste programme d'aide aux nations menacées par le communisme.

\*

Un Théâtre ininterrompu.

\*

Attirance de la religion sur les gens de théâtre. La vie de songe et la vraie vie.

J'aimais ces lieux (restaurants lumineux, dancings, etc.) que les hommes ont inventés pour s'abriter de la vie. Cette chose blessée en moi.

\*

Nécessité et exaltation des contraires. La mesure lieu de contradiction. Soleil et ténèbres.

\*

[210]

À quinze ans Nietzsche, des camarades niant devant lui le geste de Mucius Scaevola <sup>152</sup>, prend sans mot dire un charbon ardent dans le poêle et le montre à ses amis. Il en porte la cicatrice toute sa vie,

Histoire du bordel <sup>153</sup> (H. p. 48). Cosima qu'il faut accabler pour avoir détruit toutes les lettres de NI. à W. « La connaissance tragique et la gaîté grecque. » La terrasse de la cathédrale de Bâle où Nietz-

---

<sup>152</sup> Ces notes ont été prises par Camus au cours de la lecture du *Nietzsche* de Daniel Halévy (Bernard Grasset, 1944). Caius Mucius Cordus Scaevola est un héros romain légendaire (VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.). Capturé alors qu'il s'était introduit dans le camp ennemi pour tuer le roi étrusque Porsenna, il se laissa brûler la main droite plutôt que de nommer ses complices, d'où son surnom de *Scaevola*, le gaucher.

<sup>153</sup> À Cologne, cherchant un hôtel, Nietzsche est dirigé vers une maison de tolérance. Au salon, devant les filles dévêtues, il alla s'asseoir au piano et fit éclater une de ses improvisations, à la stupeur générale.

sche et Burckhardt <sup>154</sup> conversaient. « Un anachorétisme moderne - une impossibilité de vivre d'accord avec l'État. » Id. « L'aristocratie de l'esprit doit conquérir sa liberté entière vis-à-vis de l'État, qui aujourd'hui tient la science en bride » - Id. L'homme rêvant, couché sur un tigre.

Sur l'incendie du Louvre pendant la Commune qui le fait pleurer et l'anéantit des jours durant : « Jamais, si vive fût ma douleur, je n'aurais jeté la pierre à ces sacrilèges qui ne sont à mes yeux que les porteurs de la faute de tous. Faute sur laquelle il y a beaucoup à penser. » « Fais en sorte qu'on m'ensevelisse comme un loyal païen, sans mensonge. » Triste sans lumière, exalté dès son retour.

Projet de « dix ans de méditation et de silence ». Idée du « masque <sup>155</sup> ». Éloge de Napoléon dans *La Gaya Scienza* <sup>156</sup>. Aventure avec Mme V.P. en 87, dernier billet à Rhode, [211] bouleversant <sup>157</sup>. Rhode ne répond pas. « Lisbeth <sup>158</sup> pourquoi pleures-tu ? Ne sommes-nous pas heureux ? »

\*

J'avais beaucoup de prévention contre le rationalisme. Mais la passion de mes confrères [...] <sup>159</sup>

\*

---

<sup>154</sup> Jacob Burckhardt (1818-1897), historien suisse, collègue et ami de Nietzsche à l'université et au Pedagogium de Bâle. Il incarnait à ses yeux le type du grand professeur.

<sup>155</sup> " Donne-moi un masque de plus, un deuxième masque ! " (*Par-delà bien et mal*.)

<sup>156</sup> *Le Gai Savoir*, livre cinquième, p. 362.

<sup>157</sup> " J'ai maintenant quarante-trois ans derrière moi, et je suis tout aussi seul que lorsque j'étais enfant. "

<sup>158</sup> Elisabeth Förster-Nietzsche, la sœur de Nietzsche.

<sup>159</sup> Deux phrases illisibles.

*8 septembre.*

Mort de Robert Chattet <sup>160</sup>. Seul, à l'hôpital de Villejuif.

Voir éventuel photos pour notes

Refuser de briller quand on peut briller, de plaire, etc. Il faut un peu d'artifice mais l'artifice finit par tout manger. Se morfondre (aussi longtemps qu'il le faut) est plus fécond, finalement que bavarder et sortir pour rien.

Ce qu'il faudrait : non seulement quelqu'un qu'on aime sans rien lui demander mais même quelqu'un qu'on aime et qui ne nous donne rien.

\*

Roman. Mi : dans l'amour elle respirait comme une nageuse et souriait en même temps, puis nageait de plus en plus vite, allait s'échouer sur une grève chaude et humide, la bouche ouverte, encore souriante, comme si à force de grottes et d'eaux profondes, l'eau était devenue son élément et la terre le lieu aride où, poisson ruisselant, elle étouffait joyeusement.

\*

[212]

Le plus grand homme, la plus grande force spirituelle : le plus, la plus concentrée [...] <sup>7</sup>.

Nietzsche. Irréligieux par religion. Pascal - à sa manière - Après tout, selon Thomas, la foi est le courage de l'esprit.

Id. pour lui le Christ : le Sauveur immoraliste.

\*

Custine. « Un jour le géant endormi se lèvera et la violence mettra fin au règne de la parole. En vain alors l'égalité éperdue rappellera la

---

<sup>160</sup> Libraire, ami intime de Pascal Pia.

<sup>7</sup> Deux mots illisibles.

vieille aristocratie au secours de la liberté ; l'arme ressaisie trop tard, portée par des mains trop longtemps inactives, sera devenue impuissante. »

Id. sur les Français ; « Ils se peindraient en laid plutôt que de se laisser oublier ».

\*

Don Faust. Quand il est transformé en Don Juan, la scène commence par un grand rire d'homme en coulisse qui marque l'entrée de Don Juan.

Nietzsche. « Encore quelques milliers d'années sur la voie du siècle dernier ! - Et dans tout ce que fera l'homme, la suprême intelligence sera manifeste - mais de la sorte, précisément l'intelligence aura tout perdu de sa dignité. Il sera sans doute nécessaire d'être intelligent, mais aussi ce sera chose si ordinaire qu'un esprit plus noble éprouvera cette nécessité comme une vulgarité. Être noble signifiera peut-être alors avoir des folies dans la tête. »

[213]

\*

La Bible est née parmi les pierres.

\*

*1er octobre.*

Visite de G.T. <sup>161</sup> qui avant de partir en Algérie vient me confier ce qu'elle a fait. Il y a un mois à Alger. Contactée par émissaires du F.L.N. qui lui proposent un rendez-vous avec des responsables qui ont des questions à lui poser sur sa brochure (Algérie 57). Elle accepte. Rendez-vous puis filière. Bref maison casbah où reçue par deux femmes. Puis deux hommes armés arrivent. On discute. G.T. leur explique

---

<sup>161</sup> Germaine Tillon, ethnologue qui avait séjourné dans les Aurès de décembre 1954 à mars 1957. Camus a rédigé une présentation pour l'édition américaine de son livre, paru en anglais sous le titre *Algeria*.

sa thèse, la clochardisation, le volume des salaires d'appoint qui vient de la métropole, etc. (son opinion : politiquement valables, économiquement incultes). À ce moment l'un d'eux qui paraît le chef : « Vous nous prenez pour des assassins. » Alors G.T. : « Mais vous êtes des assassins » (c'est peu après l'attentat du Casino de la corniche). Alors l'autre réaction terrible : les larmes aux yeux, Puis : « Ces bombes, je voudrais les voir au fond de la mer. » « Il ne tient qu'à toi », dit G.T. Ils parlent de la torture. Je suis plaignante, dit-elle (elle a fait partie de la commission sur [le] système concentrationnaire). Ils arrivent à [un] accord : suppression du terrorisme civil contre suppression exécutions. À peu près dans les termes que j'avais proposés (mais la suite, hélas ... ). L'autre à propos enclouages dit : « C'est la France. » « Va dire ça à ta grand-mère, dit G.T. J'y étais. C'est le F.L.N. et tu le sais. » Le chef fait un signe à l'autre pour qu'il se taise. Elle apprend peu après que c'est Ali la Pointe. En sortant elle le prend par la cravate et le secoue. « Et n'oublie pas ce que j'ai dit. » Et lui répond : « Non, M'dame. »

[214]

2e entrevue après exécution et elle apprend alors que le chef est Yaasef Saadi. Deux semaines après ce dernier est arrêté.

Me montre aussi les rédactions de 30 élèves arabes de 11 à 12 ans auxquels l'instituteur arabe a donné le sujet : « Que feriez-vous si vous étiez invisibles ? » : Tous prennent des armes et tuent soit les Français, soit des paras soit les chefs du gouvernement. Je désespère de l'avenir.

Que l'esclave soit asservi parce que à la mort il a préféré la vie c'est historiquement faux. Budapest.

\*



17 octobre.

Nobel. Étrange sentiment d'accablement et de mélancolie. À 20 ans, pauvre, et nu, j'ai connu la vraie gloire. Ma mère <sup>162</sup>.

\*

19 octobre.

Effrayé par ce qui m'arrive et que je n'ai pas demandé. Et pour tout arranger attaques si basses que j'en ai le cœur serré. Rebatet <sup>163</sup> ose parler de ma nostalgie de commander des pelotons d'exécution alors qu'il est un de ceux dont j'ai demandé, avec d'autres écrivains de la résistance, la grâce quand il fut condamné à mort. Il a été gracié, mais il ne me fait pas grâce. Envie à nouveau de quitter ce pays. Mais pour où ?

La création elle-même, l'art lui-même, son détail, tous les jours et la rupture... Mépriser est au-dessus de mes forces. De toutes manières il me faut vaincre cette sorte d'effroi, de panique incompréhensible où cette nouvelle inattendue m'a jeté. Pour cela...

« Ils ne m'aiment pas. Est-ce une raison pour ne pas les bénir ? »  
N.

[215]

Les saints ont peur des miracles qu'ils font. Ils ne peuvent les aimer ni s'aimer en eux.

\*

Dans le mois trois crises d'étouffement aggravées de panique claustrophobique. Déséquilibre.

L'effort que j'ai fait, inlassablement, pour rejoindre les autres dans les valeurs communes, pour établir mon propre équilibre n'est pas

---

<sup>162</sup> À l'annonce du prix Nobel, Camus a téléphoné à sa mère, à Alger.

<sup>163</sup> Journaliste collaborateur qui écrivait dans *Je suis partout*, auteur des *Décobres*.

entièrement vain. Ce que j'ai dit ou trouvé peut servir, doit servir à d'autres. Mais pas à moi qui suis livré maintenant à une sorte de folie.

\*

*29 décembre.*

15 heures. Nouvelle crise panique. Il y a quatre ans exactement, jour pour jour, que X. entrait dans son déséquilibre (non, nous sommes le 29, à un jour près, donc). Pendant quelques minutes sensation de folie totale. Ensuite épuisement et tremblements. Calmants. J'écris ceci une heure après.

Nuit du 29 au 30 : interminables angoisses.

\*

*30 décembre.*

Mieux prolongé.

\*

*1<sup>er</sup> janvier*

Anxiété redoublée.

\*

*janvier-mars.*

Les grandes crises ont disparu. Sourde et constante anxiété seulement.

[216]

\*

*5 mars.*

Entretien avec de Gaulle. Comme je parle des risques de troubles si l'Algérie est perdue et en Algérie même de la fureur des Français d'Algérie : « La fureur française ? J'ai 67 ans et je n'ai jamais vu un Français tuer d'autres Français. Sauf moi. »

Comparer la France au reste. « Après tout, dit-il, on n'a rien inventé de mieux que la France. »

\*

Chant des révolutionnaires de 1905 . « Frères, vers le soleil, vers la liberté. »

\*

Sperber. Le talon d'Achille <sup>164</sup>, p. 202 : « L'idée de substituer au suicide une rupture radicale n'est pas neuve. La volonté de renier définitivement ses propres actes, de s'en défaire à jamais, se retrouve souvent dans les rêves auxquels s'adonnent des hommes que seule la logique du corps relie encore à la vie mais que rien n'attache aux êtres : ni ce qu'ils en ont reçu ni même ce qu'ils leur ont donné. Ce rêve naît d'une solitude capable de détruire jusqu'à l'affection que l'homme se porte à lui-même. »

Kierkegaard brandissait devant Hegel une terrible menace : lui envoyer un jeune homme qui lui demanderait des conseils.

Dostoïevski après l'admirable Discours sur Pouchkine <sup>165</sup> - « Pour ce que j'ai dit à Moscou, voyez donc comme j'ai été traité presque partout dans notre presse : comme si j'avais volé ou escroqué dans quelque banque. Ukhantsev (escroc célèbre) lui-même ne reçoit pas tant d'ordures que moi. »

[217]

Id. après son succès des débuts : « ... on m'a créé une renommée douteuse, et je ne sais pas jusqu'à quand durera cet enfer ».

*« La pensée qui m'occupe le plus, c'est en quoi consiste notre communion d'idées, quels sont les points sur lesquels nous pourrions nous rencontrer tous, de n'importe quelle tendance... »*

---

<sup>164</sup> Calmann-Lévy, 1957.

<sup>165</sup> Prononcé le 8 juin 1880 à la séance solennelle de la Société des Amis de la littérature russe, et publié dans le *Journal d'un écrivain 1880*, numéro unique.

« Il ne faut gâcher sa vie pour aucun but » (extension).

\*

Ceux qui ont vraiment quelque chose à dire, ils n'en parlent jamais.

\*

*Marseille.*

Alger sur le *Kairouan*<sup>166</sup>. Le double embrun. Le premier mousse et grésille au sommet de la vague qui se brise contre le navire - et le vent violent s'en empare d'un seul coup, le tord, l'essore ; et un deuxième embrun, moins lourd d'eau, dentelle de fine vapeur, s'élève en brume.

Les mouettes aux ailes cassées exactement par le milieu en forme de toit.

Les soldats sur le pont et sous le vent, blottis dans les cordages, la tête enveloppée de foulards, la capote informe. Ces moments où l'homme abandonne la parade et se blottit au niveau du besoin. C'est l'histoire.

Immobile sur le pont supérieur, et les mouettes descendent et continuent leur vol patient tout près de moi. Mouettes obstinées avec leur œil globuleux, leur bec de sorcière, leurs muscles inépuisables. Les oiseaux de mer n'ont rien où se poser. Sinon le creux changeant de la houle ou la croix oscillante du grand mât.

[218]

\*

Condorcet : « Robespierre est un prêtre et ne sera jamais que cela. »

---

<sup>166</sup> Camus retourne en Algérie en mars et avril 1958. Il est reçu à l'université d'Alger et il rencontre Mouloud Ferraoun, l'écrivain et instituteur kabyle qui sera assassiné par l'O.A.S. en 1962.

Parmi les réflexes primaires, ceux qui appartiennent à la nature immédiate de l'homme ou de l'animal, Pavlov inscrit le « réflexe de liberté ».

\*

Le pouvoir ne se sépare pas de l'injustice. Le bon pouvoir est l'administration saine et prudente de l'injustice.

\*

Ne jamais parler de son travail.

\*

Acteur.

\*

Nietzsche. « En une surabondance de forces vivifiantes et réparatrices les malheurs mêmes ont un éclat solaire et engendrent leur propre consolation... »

Id. : « Supposé qu'on soit toujours dans l'attente du mal, de la surprise désagréable, on restera en un état de tension et d'animosité, on sera insupportable à autrui et on verra sa propre santé en souffrir ; de telles natures vont à leur extinction. »

Id. « La peur de la mort, maladie européenne. »

Id. « Le bonheur réside dans la promptitude du sentir et du penser ; tout le reste du monde apparaît lent, graduel et sot. Quiconque pourrait sentir le vol d'un rayon de lumière serait comblé de bonheur car il a beaucoup de célérité. »

[219]

Id. : « Portrait de l'homme à venir : excentrique, énergique, chaleureux, infatigable, artiste, ennemi des livres. »

Id. : « Les hommes de très haute culture avec un corps vigoureux, sont au-dessus de tous les souverains. »

\*

Sur les biophages <sup>167</sup> : Carnets de Montherlant, p. 82 : tout y est dit avec excellence et modération.

\*

Pour moi : J'aurais succombé à chacun de mes sentiments resté unique. J'ai toujours opposé deux sentiments l'un à l'autre.

\*

Tipasa : Le ciel gris et doux. Au centre des ruines les coups de la mer un peu agitée viennent relayer les pépiements d'oiseaux. Le Chénoua énorme et léger. Je mourrai et ce lieu continuera de distribuer plénitude et beauté. Rien d'amer à cette idée. Mais au contraire sentiment de reconnaissance et de vénération.

\*

La pluie verticale et lourde d'Alger. Incessante. Dans une cage.

\*

Algériens. Leur vie dans l'épaisseur et la chaleur de l'amitié, de la famille. Le corps au centre et ses vertus - et sa profonde [220] tristesse dès qu'il dépérit - vie sans horizon autre que l'immédiat, que le cercle charnel. Fiers de leur virilité, de leur capacité de boire ou de manger, de leur force et de leur courage. Vulnérables.

\*

La colombe poignardée.

\*

---

<sup>167</sup> Biophages : le mot est de Montherlant : " Ceux qui rongent, qui dévorent notre vie sont d'abord les indifférents à qui les affaires nous obligent de donner des brindilles de notre temps... "

Retour. Kairouan. La tempête. Impulsion irrésistible de me jeter à l'eau. La solitude et l'abandon de l'homme seul dans les flots déchaînés derrière le navire qui poursuit sa route.

\*

Étapes d'une guérison.

Laisser dormir la volonté. Assez de « il faut ».

Dépolitiser complètement l'esprit pour humaniser.

Écrire le claustrophobe - et des comédies.

Se mettre en règle avec la mort c'est-à-dire l'accepter.

Accepter de se donner en spectacle. Je ne mourrai pas de cette angoisse. Si j'en mourais, fini. Sinon, à la limite conduite inconsidérée. Il suffit d'accepter le jugement des autres. Humilité et acceptation, remèdes d'angoisse purement médicaux.

Le monde marche vers le paganisme mais il rejette encore les valeurs païennes. Il faut les restaurer, paganiser la croyance, gréciser le Christ et l'équilibre revient.

Ne serait-ce pas que j'ai souffert de l'excès de mes responsabilités ?

Puisque je suis dans le désert et l'atonie, il faut pousser l'aridité jusqu'au bout pour que le seuil soit atteint et, d'une façon ou d'une autre, franchi. Folie ou plus grande maîtrise.

Méthode : dès l'apparition de l'angoisse respiration accélérée ou ralentie dès l'alerte. Y associer privation immédiate de toute *action* et de tout geste.

[221]

Deuxième association : relaxation générale.

À longue échéance : transfert et accumulation de la charge d'énergie propre à tout vouloir ou désir par la suspension momentanée de ce vouloir et ce désir.

À l'égard de la société reconnaître que je n'en attends rien. Toute participation devient alors un don qui n'attend pas de retour. Éloge ou blâme deviennent alors ce qu'ils sont : rien. Suppression du grégaire finalement.

Supprimer la morale remâchée de la justice abstraite.

Rester près de la réalité des êtres et des choses. Revenir le plus souvent possible au bonheur personnel. Ne pas refuser de reconnaître ce qui est vrai même quand le vrai se trouve contrarier le désirable. Ex. : Reconnaître que la force, elle aussi, elle surtout, persuade. La vérité vaut tous les tourments. Seule elle fonde la joie qui doit couronner cet effort.

Récupérer l'énergie - au centre.

Reconnaître la nécessité des ennemis. Aimer qu'ils soient.

Briser systématiquement les automatismes du plus petit vers le plus haut. Tabac, nourriture, sexe, réactions affectives de défense (ou d'attaque. Ce sont les mêmes) et *création elle-même*. Ascèse non sur le désir qu'il faut garder intact, mais sur sa satisfaction.

\*

Récupérer la plus grande puissance, non pour dominer mais pour donner.

\*

*3 mai.*

Récupération presque totale, j'espère même puissance accrue. Comprends mieux maintenant ce que j'ai toujours su : celui qui traîne sa vie, et succombe sous son poids, ne peut aider personne, de quelques devoirs qu'il se charge. Celui qui se domine et domine la vie peut être



le vrai généreux, et donner [222] sans effort. N'attendre rien et ne demander rien que cette puissance de don et de travail.

Journal.

\*

*Fin avril 1958, Cannes* 168.

En mer tous les jours. Les balises des filets (une bouteille avec un battant de plomb, le tout flottant sur du liège) font dans le soir comme un bruit de sonnailles rassemblant les troupeaux de la mer. La nuit dans le port les bateaux crient et gémissent des mâts et des passerelles.

La lumière - la lumière - et l'anxiété recule, pas encore disparue, mais sourde, comme endormie dans la chaleur et le soleil.

\*

*30 avril.*

Martin du Gard. Nice. Il se traîne avec son rhumatisme articulaire. 77 ans. « Devant la mort rien ne tient plus, non pas même mon œuvre. Il n'y a rien, rien... » « Oui c'est bon de ne pas se sentir seul » (et ses yeux se remplissent de larmes). Nous prenons rendez-vous pour juillet au *Tertre* 169. « Si je suis en vie. » Mais toujours ce même cœur s'intéressant à tout.

\*

*29 mai 1958.*

Mon métier est de faire mes livres et de combattre quand la liberté des miens et de mon peuple est menacée. C'est tout.

---

168 Au cours de ce séjour chez Michel Gallimard, Camus dispose de son bateau, un huit mètres de course, l'*Aya*.

169 Nom de la propriété de Martin du Gard à Bellême (Orne). En 1955, Camus a préfacé les *Œuvres complètes* de Martin du Gard, dans la Pléiade.

[223]

\*

L'artiste est comme le dieu de Delphes : « Il ne montre ni ne cache : il signifie. »

\*

Tchekhov : « Je ne suis ni un libéral ni un conservateur... Mon saint des saints, c'est le corps humain, la santé, l'intelligence, le talent, l'inspiration, l'amour et la liberté la plus absolue. La libération de toute force brutale et de tout mensonge, de quelque manière qu'ils s'expriment :

Voilà ce que serait mon programme si j'étais un grand artiste » (lettre à Plechtcheïev <sup>170</sup>. 1888).

\*

Musil <sup>171</sup> : Un grand projet qui suppose tous les moyens de l'art, qu'il n'a pas. D'où cette œuvre émouvante par ses échecs, non par ce qu'elle dit. Cet interminable monologue de l'auteur où le génie brille par endroits et que jamais l'art n'illumine en son entier.

Musil. « Chacun de nous possède une seconde nature où tout ce qu'il fait est innocent. »

« La vie ordinaire est la moyenne de tous nos crimes possibles. »

\*

Maman. Si l'on aimait assez ceux qu'on aime, on les empêcherait de mourir.

---

<sup>170</sup> Alexis Plechtcheïev (1825-1893), poète, avait été condamné à mort et gracié en même temps que Dostoïevski.

<sup>171</sup> La traduction de *L'Homme sans qualités* a été publiée en 1957 (Le Seuil).

[224]

\*

*9 juin 1958,*

Nouveau départ pour la Grèce.

\*

*10 juin.*

Acropole. Moins grand sentiment que la première fois. Je n'étais pas seul et me préoccupais de ma compagnie. Et puis rencontre de O. qui me gêne. L'Acropole n'est pas un lieu où l'on puisse mentir. À deux heures avion de Rhodes. Les îles, rochers sur la mer qui dérivent derrière nous. Pulvérisation de continents. À Rhodes, on atterrit au milieu de champs où pousse un blé court et fleuri que le vent fait courir en vagues vers la mer bleue. Île somptueuse et fleurie. La promenade la nuit au milieu de l'architecture franque. Rencontre du R.P. Brückberger qui m'annonce son intention de rompre avec l'Eglise sans défroncer. Ma sympathie pour lui toujours vivante. Bateau avec les Michel G. et les Prassinos <sup>172</sup>.

\*

*11 juin.*

Je quitte le bateau le matin tôt, seul, et vais me baigner sur la plage de Rhodes à vingt minutes de là, seul. L'eau est claire, douce. Le soleil, au début de sa course, chauffe sans brûler. Instants délicieux qui me ramènent ces matins de la Madrague, il y a vingt ans, où je sortais ensommeillé de la tente, à quelques mètres de la mer pour plonger dans l'eau somnolente du matin <sup>173</sup>. Hélas, je ne sais plus nager. Ou

---

<sup>172</sup> Michel Gallimard et le peintre Mario Prassinos.

<sup>173</sup> En juillet 1941, Camus a vécu une semaine sous la tente, dans les dunes de la plage de la Madrague, près d'Oran. Cf la préface de 1958 de *L'Envers et l'endroit*.

plutôt je ne peux plus respirer comme je le faisais. N'empêche, je quitte à regret la plage où je viens d'être heureux.

[225]

À dix heures nous quittons Rhodes pour doubler la pointe nord de l'île et rejoindre Lindos.

\*

*12 h 30, Lindos,*

Petit port naturel presque fermé. Baie parfaite. Nous perdons une ancre dans les eaux absolument claires. La baie est dominée d'abord par les maisons blanches du village puis par l'Acropole fortifiée de remparts moyenâgeux au milieu desquels surgissent des fûts de colonnes doriennes.

Nous gagnons la plage en youyou. Bain. À la fin de l'après-midi nous montons vers l'Acropole. Sur le sommet large et rapide escalier qui mène à une très grande place en plein ciel qui domine d'un côté le port où nous sommes ancrés, de l'autre, mais à l'aplomb d'un vide vertigineux, une autre crique fermée, celle où aborda saint Paul. Les hirondelles tournent au-dessus de cet espace, ivres de lumière, plongent dans le vide à la verticale et remontent avec des cris aigus. La journée s'achève sur les colonnes, les deux baies, les caps qui se multiplient jusqu'à l'horizon et la mer immense devant nous. Sentiment d'impuissance à rejoindre, à exprimer tant de beauté. Mais en même temps reconnaissance devant l'être parfait du monde. Au retour la ville, les petits ânes, la barque dans le soir... Dans la nuit de grands braiments d'ânes.

\*

*12 juin.*

À six heures je monte sur le pont pour voir une dernière fois la baie que j'aime. Tout le monde dort à bord sauf le capitaine. Dans le matin léger, l'odeur de Lindos, odeur d'écume, de chaleur, d'ânes et d'herbes, de fumée...

[226]

\*

*Rhodes à 8 heures 30.*

Promenade pour voir une gorge pleine de papillons fraîchement éclos. Ils sont tapis dans les herbes, les arbres, les grottes, et sortent devant nos pas en nuages silencieux et agités. Chaleur écrasante. Retour. Départ pour Marrnaris, port turc, à quinze heures. Arrivée à dix-sept heures. La baie au milieu de laquelle nous mouillons est belle mais sombre. La petite ville, de loin, paraît misérable. Et peu à peu nous voyons toute la population s'amasser sur l'embarcadère. Arrivée à bord des policiers et douaniers turcs. Interminables palabres pour régler les formalités d'usage. Puis descente à terre où nous sommes entourés et suivis par une foule d'enfants misérables. La pauvreté, l'abandon des rues et des maisons serrent le cœur au point que nous rentrons sans plus attendre. Après dîner, nouvelle visite des officiels. Nouveaux palabres (ils ne parlent aucune langue occidentale), interminables. Ils ont gardé les passeports, etc. On les aura à six heures du matin. Le capitaine proteste... etc. Il faudra en réalité aller les chercher le lendemain matin.

\*

*13 juin.*

Départ à sept heures. À onze heures l'île de Simi. Admirable propreté grecque. Les maisons les plus pauvres peintes fraîchement à la chaux, décorées, etc. Incroyable et révoltant que les Turcs aient pu dominer si longtemps ce peuple. Bain. Mais claustrophobie grandissante. Pour tout le reste, forme superbe. À quinze heures nous repartons pour Kos.

\*

*Kos.* Petit port du soir où la vie est facile. Musique. Des hautparleurs de radio hurlent les événements de Chypre sur un ton que je connais trop bien. Nous dînons sous les lumières roses.

[227]

\*

*14 juin.*

L'île. Petit temple sur une plage à l'eau claire. Bain et déjeuner à Psameros. Dans la petite crique cinq maisons peintes à la chaux, blanches et bleues. Des petites filles se mettent à l'eau en chemise et nagent vers nous.

Chaque jour le soleil monstrueux... non pas voilé par la brume ou lourd, mais clair et net, dardant tous ses feux, féroce...

À dix-huit heures vers Kalimnos. La mer est couverte de vagues courtes et fraîches... Des dizaines d'enfants à têtes rondes nous font escorte. Katina. *15 juin*, le lendemain, elle court jusqu'à la passe et agite encore longuement sa main. Midi et bain à Léros. Puis vers Patmos où nous entrons dans une baie presque entièrement protégée. L'heure du soir.

\*

*16 juin.*

Grimpons à mulet et âne vers Patmos et le monastère de St Jean de P. De là-haut les deux isthmes. Le vent violent du nord (le meltem) s'est levé. Le mistral grec a les mêmes effets : il brosse le ciel et fait sortir une lumière purifiée, nette, tendue, presque métallique. Mais il nous empêche de reprendre la mer, nous devons attendre ici qu'il se calme.

\*

*17 juin.*

Départ à six heures du matin sous le meltem pour rejoindre Gaidéros. Mais la mer est furieuse. Secoués pendant trois heures sous les paquets de mer, tout le monde à bord malade ou brouillé, le bateau est dérouté sur les îles Fourni. Abri dans une crique déserte où le vent

souffle moins, mais souffle. Journée d'attente. Vers le soir le vent tombe en partie. Mais il est trop tard pour partir.

[228]

\*

*18 juin.*

Le vent qui s'est levé à nouveau dans la nuit souffle avec violence. Nous renonçons au départ. Puis comme rien ne change, que le pain manque, l'eau bientôt, on décide de partir quand même vers dix-huit heures. Tous dans la cabine de pilotage. Sérieux coup de tabac mais nous arrivons en vue des feux de Tigani (l'ancien Samos) vers vingt heures trente.

Douceur du petit port tranquille dans la nuit, après la mer violente.

\*

*19 juin.*

Au matin je vais me baigner seul. Départ pour visite de l'île en voiture. Une des plus belles à cause de la grande abondance d'oliviers et de cyprès filiformes qui garnissent les pentes des collines et des montagnes vers la mer. Nous déjeunons dans un petit village de la côte sud après nous être baignés. La table est dehors. Une foule de beaux enfants jouent autour de nous puis viennent nous regarder. L'une des petites filles, Matina, aux yeux dorés, touche mon cœur. Quand nous partons, elle vient près de la voiture et je prends sa petite main. Vers le soir l'Héraion, temple foudroyé dont les formidables débris, jetés devant la mer parmi les roseaux et les avoines, au milieu d'un admirable paysage de montagnes et de mer, ont été eux-mêmes détruits par les récents tremblements de terre. Dans un café près de là, où nos chauffeurs nous offrent un verre, ils se mettent à danser ensemble au son d'une radio pour leur plaisir et pour le nôtre.

Polycrate, tyran de Samos « homme d'État génial et tyran débauché ». Effrayé de sa propre chance, insolente, continuelle, et de ses succès imperturbables et de sa fabuleuse richesse, il jeta à la mer une

bague de prix qu'il portait au doigt pour conjurer le sort. Mais un poisson qu'on servit sur sa table lui [229] rendit cette bague qu'il avait avalée. Acheva l'Héraion, tint une cour somptueuse où les arts tenaient grande place. Périt crucifié par le stratège Croitès qui l'avait attiré dans un piège (522).

\*

*20 juin.*

Journée de mer vers Chios. Dans la matinée un lamantin sous l'étrave. Il roule, avance, se dandine d'un air moqueur puis plonge vers les profondeurs. Un peu plus tard, à quelques milles des côtes une odeur de lauriers-roses nous arrive dans le vent. Après-midi de soleil et de bains dans une crique où l'eau est aérienne à force de clarté, nous entrons à Chios par un beau soir tranquille.

\*

*21 juin.*

Chios. Quartier turc. Traversée de l'île. Les maisons, énormes, en moellons. La terre rouge. Enormes oliviers. Des paysans battant le blé au sabot de leurs mulets, sous une chaleur aveuglante. L'été des massacres <sup>174</sup>. Pour finir léproserie, dans un ravin étroit planté d'eucalyptus, finissant en impasse dans les roches. Série de longs bâtiments délabrés marron et vert sombre. Abandonnés dans le soir montant avec leurs chambres aux gros lits de fer couverts de grossières couvertures marron. Sous les vérandas errent 11 lépreuses et 3 lépreux. Les uns doigts perdus. Les autres avec de gros yeux troubles, jaunes, sans pupilles ni prunelles, comme une énorme goutte d'eau pourrie. Leur gaîté naturelle sous leurs gros habits grisâtres, d'une pauvreté infinie. L'une se plaint qu'on veuille les sortir de ce misérable endroit

---

<sup>174</sup> Allusion aux massacres de Chio, perpétrés par les Turcs en avril 1822 et qui ont inspiré à Victor Hugo le poème *L'Enfant*, dans *Les Orientales*, et à Delacroix le célèbre tableau *Scènes des massacres de Chio : familles grecques attendant la mort ou l'esclavage...*



[230] pour les affecter ailleurs... Soir danses et rires très avant dans la nuit.

\*

22 juin.

Vers Mytilène. Vaste échancrure coupée de baies et de plages. Les oliviers descendent presque dans la mer. P. est malade. Médecin (Parais). Monté, à Ayassos. Bain. Je nage un peu. Départ le long de l'île. À la fin de l'après-midi des centaines d'hirondelles de mer, volant à la surface de l'eau immobile, remontent le bateau. Arrivée à Sigris.

(Nous arrivions dans des ports au soleil couchant. Et parfois le soleil nous masquait le port, puis disparaissait derrière la colline, le port apparaissait dans le crépuscule ... )

\*

Sigris. Revenir à Sigris. Les deux baies fermées. Les collines nues. L'eau lisse, la lumière du soir. Le monde et la vie s'achèvent ici. Et recommencent.

Dans la nuit le village vu du bateau illuminé par les feux de la Saint-Jean.

Départ dans la nuit. Michel et moi prenons le quart de minuit. Nuit sur la mer, immense, après que le croissant de lune se fut couché à l'ouest. Les constellations descendent vers l'horizon. Des îles imprévues se forment en ombres sur l'horizon. Au matin Skiros, étagé sur ses crêtes.

Départ quinze heures vers Skopelos. Dans l'après-midi les Sporades du Nord. Une, deux, cinq, dix, quatorze îles éclosent sur la mer. Le soir Skopelos et ses toits dont l'arête est soulignée à la chaux. Des jasmins, des grenadiers, des hibiscus. Nuit paisible. Le matin Skiathos et nous prenons le détroit de l'Eubée.

[231]

\*

26 juin.

Khalkis. Préface Grenier <sup>175</sup> « chaque conscience veut la mort de l'autre ». Mais non. Maître et esclave. Maître et disciple. L'histoire s'est bâtie sur l'admiration autant que sur la haine.

Je souhaite à ce livre le jeune lecteur qui ressemblerait à celui que j'étais.

Comme cette quête d'îles en îles que Melville a illustrée dans *Mardi*, celle-ci se termine par une méditation sur l'absolu et le divin.

\*

Khalkis. Au soir, vaste et silencieuse baie de Marathon. Les eaux se calment brusquement. Seul un bref et lourd ressac. Et la nuit tombe sur l'immense cirque des montagnes et sur la baie soudain mystérieuse. La beauté dort sur les eaux.

\*

27 juin.

Au petit matin, alors que les cigales commencent à crisser dans les collines environnantes, bain dans les eaux immobiles et fraîches. Puis la mer et à douze heures Kéa, l'île aux rochers verts, grande huître terrestre sous le ciel un peu voilé. Mais dans la nuit le vent du sud se lève et le lendemain 28 nous sommes bloqués à Kéa. 29. Départ au matin par mauvaise mer. Sounion. Lumière. Hydra, Spetsai pour la nuit. 30. Poros, Égine et à nouveau Ayia Marina comme il y a quatre ans. Île [232] mer-

---

<sup>175</sup> Cf. la préface aux *Îles*, de Jean Grenier : " Parmi les demi-vérités dont s'enchantent notre société intellectuelle figure celle-ci, excitante, que chaque conscience veut la mort de l'autre. Aussitôt nous voici tous maîtres et esclaves, voués à nous entre-tuer... " " Grenier, comme Melville, termine en effet son voyage par une méditation sur l'absolu et le divin. " Voir plus haut, p. 175.

veilleuse au centre d'un tournoiement de lumière et d'espace. Y revenir.

\*

1er juillet.

Athènes. Chaleur. Poussière. Hôtel idiot. Fatigue. 2. Delphes. À nouveau l'extraordinaire montée dans les Palières de lumière. Je remets mes pas dans les miens. Odeur du soir sur le petit stade. 3. Retour Corinthe. jusqu'à Patras. Seul, le bain, l'eau, Patras grand Oran poussiéreux, laid et vivant. 4. Olympie. 5. Mycènes, Argos. Les grands pins d'Olympie grésillent de cigales. La Grèce éclatant de braiments sonores dans les creux des vallées, sur les pentes des îles.

\*

Pavese <sup>176</sup>. Que l'unique raison pour laquelle nous pensons toujours à nous est que nous devons rester avec nous-mêmes plus longtemps qu'avec d'autres. Que le génie est fécondité. Être c'est exprimer, exprimer sans cesse. Que l'oisiveté rend les heures lentes et les années rapides et l'activité les heures brèves et les années lentes. Que tous les libertins sont des sentimentaux car pour eux les rapports entre hommes et femmes sont un objet d'émotion non de devoirs.

Id. « Quand une femme se marie, elle appartient à un autre, et quand elle appartient à un autre, il n'y a plus rien à lui dire. »

Id. La vieille Mentina qui pendant soixante-dix ans a ignoré l'histoire. Elle a vécu d'une « vie statique et immobile ». Cela donne le frisson à Pavese. Et si la vieille Mentina avait été sa mère ?

[233]

\*

---

<sup>176</sup> La traduction par Michel Arnaud du *Métier de vivre*, le journal intime de Cesare Pavese, venait de paraître (Gallimard). Les passages relevés par Camus se trouvent pp. 86, 193 et 303.

Vivre dans et pour la vérité. La vérité de ce qu'on est d'abord. Renoncer à composer avec les êtres. La vérité de ce qui est. Ne pas ruser avec la réalité. Accepter donc son originalité et son impuissance. Vivre selon cette originalité jusqu'à cette impuissance. Au centre la création avec les forces immenses de l'être enfin respecté.

\*

Retour. Déjeuner avec A.M. Il m'apprend que Massu et deux ou trois de ses collaborateurs se sont soumis à la torture pour avoir le droit de... (La différence : ils l'ont choisie. Il n'y a pas humiliation.) Étrange impression.

\*

Depuis retour Grèce dix jours, Force et joie des corps. Sommeil d'âme et de cœur. Au fond, dort le couvent, la maison forte et nue où le silence contemple.

\*

Le mensonge endort ou rêve, comme l'illusion. La vérité est la seule puissance, allègre, inépuisable. Si nous étions capables de ne vivre que de, et pour la vérité : énergie jeune et immortelle en nous. L'homme de vérité ne vieillit pas. Encore un effort et il ne mourra pas.

[235]

**CARNETS III.** mars 1951 - décembre 1959.

**cahier no VIII**  
**APPENDICE**

[Retour à la table des matières](#)

[236]

Albert Camus avait joint au Cahier no VIII des brouillons de lettres et des notes que nous publions en appendice.

[237]

Lettre à Amrouche <sup>177</sup>.

19 novembre

Mon cher Amrouche,

C'est le temps - et la santé - qui m'ont fait manquer à te répondre. Il eût fallu le faire longuement et je ne suffisais plus à mon courrier ordinaire. Aujourd'hui je n'y suffis pas plus. Mais je ne veux pas tarder à te remercier de ta seconde lettre, qui m'a touché. Je te dois cependant la vérité sur ce que je pense. Ce ne sont pas des questions personnelles qui peuvent nous séparer. Que sont-elles en face de ce qui se fait et se prépare ? Mais j'ai été douloureusement choqué par ce que tu as écrit à plusieurs reprises sur les Français d'Algérie en général (dans *Le Monde* et dans *Commune*). Tu as le droit de choisir les positions du F.L.N. Je les crois, pour ma part, meurtrières pour le présent, aveugles et dangereuses pour l'avenir. Mais même en te plaçant de ce côté tu dois faire les distinctions nécessaires, que tu n'as pas faites. J'ai renoncé à faire entendre publiquement une voix de raison. J'espère, contre tout espoir, pouvoir le faire un jour. Mais, dans le privé, je dois te dire ma réaction et tu ne dois pas ignorer que tirer, ou justifier [238] qu'on tire, sur les Français d'Algérie en général, et pris comme tels, c'est tirer sur les miens, qui ont toujours été pauvres et sans haine et qui ne peuvent être confondus dans une injuste révolte. Aucune cause même si elle était restée innocente et juste, ne me désolidariserait jamais de ma mère, qui est la plus grande cause que je connaisse au monde.

---

<sup>177</sup> Poète et essayiste kabyle (1906-1962). En 1946, il avait publié, dans sa revue *L'Arche*, *Le Minotaure ou la halte d'Oran*.

Tu retrouveras, je le sais, dans ce langage sincère un écho des fraternités du passé. Puissent-elles t'inspirer à travailler dans le sens de l'apaisement et de la réunion, plutôt que dans le sens de la séparation fratricide, voilà le souhait que forme, du fond du cœur, ton frère de naissance et de ciel.

Albert Camus

\*

Lettre à un anonyme.

3 avril

Monsieur,

Ma mauvaise santé a retardé cette réponse, et je m'en excuse. J'ai décidé, il y a plus d'un an, après avoir reconnu ce qui me séparait irrémédiablement de la gauche comme de la droite sur la question algérienne, de ne plus m'associer à aucune campagne publique sur ce sujet. Les signatures collectives, ces alliances équivoques entre des hommes que tout sépare par ailleurs, entraînent des confusions qui débordent largement, et compromettent par conséquent, l'objectif qu'elles veulent servir. Même lorsque cet objectif est valable, comme c'est le cas, j'ai donc décidé de ne plus agir que personnellement, dans les conditions et au moment que j'estime utiles, et quelles que soient les pressions qu'on exerce sur moi.

J'ai l'intention du reste de traiter des questions qui vous intéressent dans un livre qui paraîtra prochainement et qui n'engagera que moi. Je confie en tout cas cette réponse [239] personnelle à votre loyauté, et vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs.

Albert Camus

\*



Lettre à Guérin <sup>178</sup>.

9 juin 1954

Mon Cher Guérin,

On me communique (je ne lis pas cette revue et je ne suis pas abonné à l'Argus) votre article de la Parisienne. Non, ce n'est pas « l'ingratitude », ni « la rigueur », que je vais vous reprocher. Je n'aime pas l'endroit, ni la manière discourtoise, où elles s'expriment. Je n'aime pas non plus que vous parliez de ce que vous ne connaissez pas, je veux dire de ma vie. Si vous la connaissiez, vous vous seriez tu sur ce point. Mais quant au fond, vous avez le droit de dire que vous n'aimez pas ce que je publie et de le dire sans fards.

Ce que je vous reproche, c'est un manquement inqualifiable à l'usage qui veut qu'une lettre personnelle ne soit pas publiée sans l'autorisation de son expéditeur. Je ne vous ai pas écrit, dans le temps où je l'ai fait, pour que mes lettres confiantes, écrites dans la liberté du cœur, soient, dix ans plus tard, étalées en public. Vous avez le droit de faire vos confidences à ce public et de parler en toute liberté de ceux qui ont été vos amis, vous n'avez pas le droit de forcer ces amis à se confier eux-mêmes. Ces phrases d'affectueuse camaraderie, écrites à un ami dans la peine, en les lisant à la place où vous les imprimiez, il m'est venu une intolérable gêne et une sorte de dégoût que vous auriez dû éprouver par avance et que je ne vous excuse pas de m'avoir infligés. [240] Je ne peux, en tout cas, vous laisser ignorer mon sentiment sur ce point.

votre

Albert Camus

\*

---

<sup>178</sup> Daniel Guérin (1904-1988), sociologue, auteur notamment d'ouvrages sur l'anarchie.

Lettre à un anonyme.

20 juillet 1956

Madame,

Je suis bien désolé de ce que vous me dites. Et d'autant plus qu'il s'agit sans doute possible, je vous l'affirme, d'un malentendu.

J'ai peut-être rencontré le médecin dont vous me citez le nom, mais ce nom ne me dit rien. Il ne s'agit donc pas d'un de mes amis. Et je ne le connais en tout cas pas assez pour qu'il ait jamais pu s'autoriser à une confiance concernant un tiers. C'est mal me connaître, de plus, que d'imaginer, à supposer que cette confiance ait été faite, que j'aie pu l'utiliser sans précautions.

Je vous certifie sur l'honneur que les détails orchestrés dans *La Chute* ne concernent que moi. Votre ami n'est pas le seul à aimer les hauts plateaux. Je les aime et j'y ai vécu. Ancien tuberculeux, je souffre en effet d'une sclérose pulmonaire qui m'a rendu claustrophobe. Ceux qui m'entourent pourront vous confirmer mon horreur des gouffres, des grottes et de tous les lieux clos qui tient à cette petite infirmité bien personnelle. On me plaisante souvent sur mon impatience devant les spéléologues, sur ma tristesse dans les profondes vallées alpines, etc. Chacun des détails qui ont frappé votre ami peut recevoir ainsi une explication irréfutable. Quant à l'anecdote principale, vous comprendrez que je ne vienne pas faire ici de confidences. Laissez-moi, cependant, vous citer une phrase d'une lettre reçue ces derniers jours d'un de mes amis : « Chacun de nous, sans [241] exception, a ainsi dans sa vie une jeune fille qu'il n'a pas secourue. »

C'est l'évidence même, et votre ami doit se convaincre de cette évidence. Vous me dites qu'il m'a toujours lu avec estime et un particulier intérêt. Il n'ignore pas alors que je suis incapable de mentir sur un pareil sujet.

C'est sur l'honneur, je le répète, que je lui affirme qu'il n'a rien, rigoureusement rien à voir avec mon personnage. Il n'a pas été trahi, par personne, et s'il est ce que je devine qu'il est, il rendra à ses amis

cette confiance du cœur hors de laquelle toute vie est un malheur exténué.

Le doute dont souffre aujourd'hui votre ami a pour première cause la vie épuisante que nous menons tous, et particulièrement ceux qui ajoutent au poids interminable de la vie moderne, l'effort d'un travail personnel. Comment ne le comprendrais-je pas ? Il m'arrive de terminer certaines journées les dents serrées et j'ai souvent l'impression de marcher et de travailler par une pure volonté qui seule me tient debout. Mais dans ces cas il faut accepter d'être indulgent pour soi et pour sa propre nature. Il faut retourner à une vie plus animale, au repos, à la solitude.

J'espère que votre ami, éclairé par mon témoignage, retrouvera repos et paix. Je me consolerais alors d'avoir, sans l'avoir voulu, jeté le trouble dans un cœur de qualité. Pour le moment je me sens seulement triste d'avoir fait du mal avec un de mes livres, alors que j'ai toujours pensé que l'art n'était rien si finalement il ne faisait pas de bien, s'il n'aidait pas.

\*

Lettre à M. R. P <sup>179</sup>.

M. R. P.

J'ai reçu votre lettre avec beaucoup de retard et la nouvelle que vous me donnez de la mort brutale de mon ami, m'atteint [242] alors que tout est fini. Je viens cependant vous remercier du fond du cœur, d'avoir pensé à moi. Didier faisait partie de mon enfance et de ma jeunesse et plus tard lorsque je l'ai retrouvé sous l'habit religieux, je n'ai pas eu de peine à aimer de nouveau ce qu'il n'avait pas cessé d'être. Car il était resté le même enfant, devenu le même homme, avec la même foi, plus pure et plus profonde, et la même fidélité. La discrétion et la constante délicatesse qu'il apportait dans nos rapports trop es-

---

<sup>179</sup> Cf. p. 204.

pacés par nos vies différentes n'ont pu qu'enrichir et rendre plus sensible l'amitié de notre enfance. Cette fin si brusque, si inattendue est une grande peine pour moi. Depuis quelques heures le monde est plus pauvre, à mes yeux. Je n'ignore pas que pour lui la mort n'était qu'un passage, il savait parler d'une certaine espérance. Mais pour ceux qui comme moi, l'ont aimé sans pouvoir partager cette espérance, le chagrin est entier. Il reste, vous avez raison, le souvenir et l'exemple. Croyez que je reporte avec gratitude, une part de notre longue amitié sur ceux qui l'ont aimé et ont eu le bonheur de vivre près de lui et ne doutez pas de mes désormais fidèles sentiments.

A . C.

\*

X. a découvert à l'hôpital quelque chose que j'ai toujours su (à cause d'une expérience semblable [...] <sup>180</sup> jeunesse - à cause d'autre chose aussi) la solidarité des corps, l'unité au milieu de la chair mortelle et souffrante. Voilà ce que nous sommes et rien d'autre. Nous sommes cela plus le génie humain sous toutes ses formes, de l'enfant à Einstein.

\*

Non, cher Dominique, il n'est pas humiliant d'être malheureux. La souffrance physique l'est parfois. Mais celle de [243] l'être même ne peut l'être, elle est la vie au même titre que ce bonheur dont Bernard parle dans son texte avec une conviction qui m'a si violemment ému.

\*

J'hésite à vous le dire, mais ce que vous devez faire maintenant n'est rien d'autre que de vivre comme tout le monde. Vous avez mérité, par ce que vous êtes, un bonheur, une plénitude que peu d'êtres connaissent. Encore aujourd'hui cette plénitude n'est pas morte, elle est au compte de la vie, à son honneur, elle règne sur vous que vous le

---

<sup>180</sup> Trois mots illisibles.

vouliez ou non. Mais dans les jours qui arrivent il vous faut vivre seule, avec ce trou, cette mémoire qui fait mal. Cette atonie, que nous portons tous en nous - nous, je veux dire ceux qui ne se sont pas mis à la hauteur du bonheur, et qui se souviennent douloureusement d'un autre bonheur qui passe <sup>181</sup> la mémoire.

\*

Parfois pour les esprits violents <sup>182</sup>, le temps qu'on arrache pour le travail, qui est arraché au temps, est le meilleur. Une passion malheureuse.

\*

#### NOTES SUR AGENDA

Gal <sup>183</sup> et moi lors de la manifestation :

Tu vas encore faire une connerie

Bon ! Tu ne veux pas venir ?

Albert je vais te frapper.

[244]

\*

Celui-là c'est comme mon frère, et dans ma famille celui qui touche à mon frère, il est mort.

\*

La gloire est un couvent.

\*

---

<sup>181</sup> Mot douteux.

<sup>182</sup> Mot douteux

<sup>183</sup> Pierre Galindo, ami oranais de Camus, déjà cité dans les *Carnets* en 1939, 194 1, 1950.

X. Initiation par le professeur de gymnastique de sa mère. Il lui fait sur la demande de sa mère, un cours d'initiation sexuelle (à 15 ans). Puis la persuade qu'il vaut mieux que la chose soit faite par un homme de l'art...

X. Son camarade de tournée qui lisant un feuilleton répète une phrase du livre : « Vivre chaque heure comme si elle devait être la dernière et la plus belle » et il s'écrie : « C'est exactement ça. » Mais, dit X. : il ne sort même pas de sa chambre pour visiter la ville et partage son temps entre des repas fins et son lit.

Nous sommes, dit X., comme ces chrétiens par cœur. Païens, bon, tous, mais nous professons notre paganisme du bout des lèvres, lui aussi. Sa compagne - avec son [...] <sup>184</sup>, sportif - qui ne peut l'aimer avant le match, car il doit garder ses forces, ni après parce qu'il n'en a plus, ne sort pas pour les mêmes raisons. Le matin, il la réveille d'un coup de genou aux reins pour qu'elle aille faire le petit déjeuner... Elle : « Je ne baise pas, je ne sors pas, je fais la bonne, et ça dure depuis 3 ans. »

[245]

De l'encre des prisons  
sur les chaînes de l'esclave  
au doux visage des fusillés  
j'écris ton nom

Liberté <sup>185</sup>

Tes jambages sont des barreaux  
ton visage est un verrou  
fraternel aux bourreaux  
Sur les ordres des guichets

---

<sup>184</sup> Un mot illisible.

<sup>185</sup> Ce poème est une réplique, sur le ton de la dérision, car la liberté a été trahie, au célèbre poème d'Éluard, *Liberté*, Le dernier vers, " En capitales de douleur ", souligne l'intention de faire référence à Éluard, puisque *Capitale de la douleur* est le titre d'un recueil de l'époque surréaliste du poète.

j'écris ton nom  
Liberté

Liberté, liberté trahie  
Où sont tes défenseurs ?  
Dans la nuit des caves  
Tes doux yeux ont crépité  
J'écris ton nom  
Kalande meurt

Facile est écrire  
terrible est mourir  
J'écris, j'écris  
J'écris ton nom adultère  
Sur le tien qui désespère

Oh ! Qu'as-tu fait de ma jeune  
Kalande ? On meurt nu  
Quand vos frères vous tuent  
J'écris ton nom sonore  
D'une encre qui déshonore [246]  
Pour barrer l'avenir  
Pour raturer le souvenir  
J'écris ton nom  
Liberté  
En capitales de douleur

Pierre Serment

[247]

**CARNETS III.** mars 1951 - décembre 1959.

# CAHIER IX

**Juillet 1958 - décembre 1959**

[Retour à la table des matières](#)



[249]

21 juillet. Seul toute la journée à réfléchir. Le soir dîner avec B.M. À la place de M. en moi, toute la journée, un vide qui me gêne. Je lui écris.

\*

22.24.

Rien. Enregistré Chute sur mon magnétophone. Lettre Mi (« nuits violentes et pures »). Erré hier soir dans St Germain-des-Prés - attendant quoi ? Parlé avec un peintre ivre « Qu'est-ce que vous faites dans la vie - je ne suis pas en prison - c'est négatif - non c'est positif » et il engloutit cinq œufs durs arrosés de cognac. Désespéré par mon incapacité de travail. Heureusement Jivago <sup>186</sup> et la tendresse que je me sens pour son auteur. Ai renoncé voyage Midi.

\*

25.

Rien. Enregistrement Chute. Distribution Possédés. N.R.F. Dîner avec A.C. Ses amours avec M. impuissant avec sa femme et qui s'est confié à elle. « Il va mieux » dit-elle - [250] « c'est-à-dire » - « Eh bien, ce n'est pas encore un homme, mais ce n'est plus un vieillard. » Cette zone d'ombre sur les vies. Toutes les vies. Après l'avoir accompagnée, je me promène à St Germain-des-Prés. J'attends, stupidement. Ah ! si la force de travail me revenait, ce serait la lumière, enfin.

---

<sup>186</sup> Boris Pasternak, *Le Docteur Jivago*, Gallimard, 1958.

Les petites frappes, déguisées en James Dean, et le geste de la main en cuiller, arrangeant de l'annulaire le sexe apparemment coincé dans les blue-jeans trop serrés. Je pense aux corps nus et bruns, jadis, dans mon pays perdu. Eux étaient purs.

\*

26.

Enregistrement Chute. Commencé à peine préface aux *Îles* <sup>187</sup>. Dîner avec C. paresseux et cynique, tourné vers la seule jouissance. Mais il est à son compte. De même écrivain secondaire. Mais il ne ressemble à personne. Je le quitte tôt. Il va jouer au poker, ce qui m'assomme. Et je rentre. Auparavant une fille assez grossière, poursuivie par un Arabe, le repousse. « Je suis raciste » dit-elle avec simplicité.

\*

27.

Fini enregistrement Chute. Don Giovanni. Ciel gris toute la journée. Le soir film sur la coupe du monde de football. Les jeunes Noirs brésiliens pleurant après la victoire et essayant de cacher leurs visages à l'objectif. Cela me touche encore et m'émeut, comme avant.

\*

28.

Dîner B.M. A.C. nous rejoint. L'orage pèse sur la ville - et ne crève pas.

---

<sup>187</sup> Jean Grenier, *Les Îles*, Gallimard, 1932. Nouvelle édition préfacée par Albert Camus, 1959. Voir Cahier VIII, pp. 175 et 229.

[251]

\*

29,

Le matin l'Algérie m'obsède. Trop tard, trop tard... Ma terre perdue, je ne vaudrais plus rien.

\*

30 juillet.

Journée solitaire. Travail informel. Le soir, chez Nabokov, Narayan, qui serait le successeur de Gandhi, et qui nous explique le mouvement de socialisme villageois et agraire aux Indes (Vinôbâ) <sup>188</sup>. J'admire, lointain. Au retour, passant devant l'Aiglon, je vois le nom de A.M. sur l'enseigne lumineuse. J'entre, j'ai eu du bonheur avec elle, il y a onze ans. Mariée maintenant à un steward d'Air France, avec qui elle va à la pêche. Et elle chante tous les soirs.

\*

31 juillet.

A.M. vient me voir une demi-heure dans l'après-midi. Dans la lumière du jour, je vois les traces laissées par les onze ans. Elle avait 22 ans, elle en a donc 33. Mais nous rions beaucoup ensemble.

\*

1er août.

Déjeuner chez Barrault à Chambourcy. Le ciel est constamment noir d'un orage qui n'en finit pas. B. me propose à nouveau l'association Dantchenko-Stanislavski <sup>189</sup>. Dans l'après-midi [252] Colin Wilson <sup>190</sup>

---

<sup>188</sup> Cf. Lanza del Vasto, *Vinôbâ ou le nouveau pèlerinage*, Denoël, 1954.

<sup>189</sup> Fondateurs, en 1898, du Théâtre d'Art de Moscou.

<sup>190</sup> Colin Wilson, né à Leicester en 1931. Ce jeune écrivain anglais, autodidacte, venait de créer un nouveau type de héros, un rebelle, l'Outsider, autrement dit l'Étranger.

- Un bébé, visiblement l'Europe a conquis désormais l'Angleterre. « Il faut maintenant faire partager la foi dans » [...] <sup>191</sup> je le sais bien. Cette foi est la mienne elle ne m'a jamais quitté. Mais j'ai pris le chemin de l'époque avec ses déboires pour ne pas tricher et affirmer apertes avoir partagé souffrance et négation, comme je le sentais d'ailleurs. Maintenant il faut transfigurer et c'est ce qui m'angoisse devant ce livre à faire et me ligote. Peut-être la peinture d'une certaine détresse a-t-elle tout épuisé dans les hommes de mon âge et nous ne saurons plus dire notre vraie foi. Nous aurons seulement préparé le terrain pour les garçons qui nous suivent. Je le dis à C.W. et « si je réussis pas, j'aurai été un témoin intéressant, au mieux. Si je réussis, j'aurai été un créateur ».

Le soir je dîne avec A.E. et Karin, puis avec Karin seule promenade à Montmartre. Les jardins dans la nuit, lavés sous la lune mais sombres. Karin a 18 ans. Parents divorcés. Elle a quitté la Suède je ne sais pourquoi et gagné sa vie comme mannequin chez un couturier de second ordre qui l'exploite. Trente-cinq mille francs pour sept heures de travail par jour. Le courage de ces filles du demi-siècle, me remplit toujours de la même admiration. Beauté un peu garçonnière, mais lente, comme absente. Retour. Son naturel. Elle avance tout de suite sa bouche fraîche, puis s'en va, précise et réservée.

\*

2 août.

Je me force à écrire ce journal, mais ma répugnance est vive. Je sais maintenant pourquoi je ne l'ai jamais fait : pour moi la vie est secrète. Elle l'est à l'égard des autres (et c'est ce qui peinait tant X.) mais aussi elle doit l'être à mes propres yeux, je ne dois pas la révéler dans les mots. Sourde et informulée c'est ainsi qu'elle est riche pour moi. Si je m'y force en ce [253] moment, c'est par panique devant mon défaut de mémoire. Mais je ne suis pas sûr de pouvoir continuer. D'ail-

---

<sup>191</sup> Deux mots illisibles.

leurs même ainsi, j'oublie de noter beaucoup de choses. Et je ne dis rien de ce que je pense. Ainsi ma longue réflexion à propos de K.

\*

Samedi 2.

Le soir M. à la gare jusqu'à dimanche soir. Fatiguée et lointaine. Vers le soir elle ressuscite et j'en suis heureux.

\*

Lundi 4.

Déjeuner M. L'après-midi Docteur X. Selon lui la nécessité où je suis d'épargner la santé de X. me fait vivre « dans une boule de verre ». Son ordonnance : liberté et égoïsme. Superbe ordonnance, dis-je. Et de loin la plus facile à suivre. Le soir K.

\*

Mardi 5.

L'après-midi M. Longue conversation. Peu d'êtres sont allés plus loin qu'elle dans l'acceptation de la vie. Le 6. Soir sortie avec Michel, Anne et M. Danse. Le 7. Sentiment à nouveau de l'éloignement de M. L'être le plus brûlant que j'aie connu est en fait le plus chaste. Dîner avec Brice Parain <sup>192</sup> chez lui avec l'infirmière russe et sa petite fille de neuf ans. B.P. comme tous les esprits religieux, tente de justifier tous les malheurs par la nécessaire expiation. Je lui dis qu'à la limite on rejoint ce qu'il y a de pire dans la dialectique. Il le sait. Il réfléchit.

---

<sup>192</sup> Brice Parain ( 1897- 1971), philosophe et écrivain, un des principaux collaborateurs des éditions Gallimard.

[254]

\*

Vendredi 8.

Journée solitaire comme presque toutes les précédentes. J'essaie d'organiser mon travail. Il pleut depuis 2 jours. Lettre de X. : « les conversations huilées et informes » (au téléphone). Chaleureuse, libre, véridique.

Dimanche 9.

Malade. Dimanche 10. Lundi 11. La Corde. Je me couche et m'endors avec un affreux mal à la tête. Mauvaise nuit. Dans la journée Mi avait téléphoné de Marseille ; elle fuit de ville en ville, poursuivie par l'angoisse et la panique. Je lui conseille de rentrer à Paris.

\*

Mardi 12.

Le matin C. vient me voir. Mercredi 13. Déjeuner Char. Nous rions beaucoup. L'après-midi Ivernel <sup>193</sup>. Le soir dîner au golf avec M.G., Anne et R.G. Le soir sur les prairies. Jeudi 14. Ivernel au téléphone. Il a lu mon adaptation des Possédés dans la nuit sans pouvoir s'en détacher. Il accepte de jouer le rôle de Chatov. Le soir dîner avec R. Il est le même physiquement depuis 20 ans. Mais depuis sa maladie nerveuse le ressort est cassé. Il vit par cœur, visiblement. Nous rencontrons K. Son naturel me suffoque (la main directe et puis venez, non pourquoi, j'ai un rendez-vous) elle mange sans arrêt.

\*

---

<sup>193</sup> Daniel Ivernel a joué l'adaptation par Camus de la pièce de Dino Buzzati, *Un cas intéressant*. Mais le rôle de Chatov, dans *Les Possédés*, a été créé par Marc Eyraud.

15, 16, 17 août.

Toute cette période depuis le 2 est en fait vide. On ne peut écrire sans retrouver la vitalité et l'énergie. La santé du cœur [255] même si ce qu'on doit dire est tragique. Surtout. Ai fini Jivago avec une sorte de tendresse pour l'auteur. Il est faux que ce livre reprenne la tradition artistique du XIX<sup>e</sup> siècle russe. Il est beaucoup plus maladroit et d'ailleurs moderne de facture, avec ses instantanés continuels. Mais il fait mieux : il ressuscite le cœur russe, écrasé, sous quarante années de slogans et de cruautés humanitaires. Jivago est un livre d'amour. Et d'un tel amour qu'il se répand sur tous les êtres à la fois. Le docteur aime sa femme, et Lara, et d'autres encore, et la Russie. S'il meurt, c'est d'être séparé de sa femme, de Lara, de la Russie et du reste.

Des gens sans nom sont près de moi  
Arbres, enfants et sédentaires  
Je suis vaincu par tous ceux-là.  
Et cela seul est ma victoire.

Et le courage de Pasternak c'est d'avoir redécouvert cette source vraie de création et de s'occuper tranquillement de la faire jaillir au milieu du désert de là-bas.

Quoi d'autre ? les deux soirs des 16 et du 15, enregistré avec M. Les poèmes de Char. Nuit du 15 promenade le long de la Seine. Sous le Pont Neuf des jeunes gens étrangers (des Nordiques) sont réunis autour de deux d'entre eux, un trompette et un banjo, et couchés sur la rue, enlacés par couples, les écoutent improviser. Plus loin sur un des bancs du pont des Arts un Arabe s'est étendu, une radio portative à sa tête, qui lui joue des airs arabes. Le pont de la cité, sous un ciel chaud et brumeux du Paris d'août.

Pour Julia. Guibert est le noble progressiste. Mora la figure de l'ancien monde <sup>194</sup>.

[256]

\*

18 août.

Déjeuner M. Retrouvée. Soir dîner R. Pas remis dépression.

\*

19.

Lettre de X. qui me peine une fois de plus.

\*

21-23 au soir.

Mi. Remplit ces journées de beauté, de douceur. Loin de m'éloigner du travail, cette longue joie me tourne vers lui. Sa sœur 22 ans meurt d'un cancer du foie. Son père lui ordonne d'admirer les couchers de soleil : « puisque tu es artiste ».

\*

23 août.

Mort de Roger Martin du Gard. J'avais retardé ma visite à Bellême et brusquement... je revois cet homme que j'aimais tendrement me parlant à Nice en mai de sa solitude, et de la mort. Il traînait son grand corps lourd et cassé en deux de la table au fauteuil. Et son beau regard... On pouvait l'aimer, le respecter. Chagrin.

\*

---

<sup>194</sup> Note pour le projet de pièce sur Julie de Lespinasse. Cf Cahier VII, p. 67, et Cahier VIII, pp. 128 et 175.



25.

Dîner Brisville <sup>195</sup> (et Thérèse). B.M. (et Vivette <sup>196</sup>). En sortant promenade. La chapelle et sur les boulevards extérieurs. Paris sordide.

[257]

\*

26-29.

Exemple de Giacometti. Ah ! et puis M. et sa vie : « Ceux qui, comme nous, ont très jeunes connu les expériences extrêmes (y compris la gloire et l'amour), et qui arrivent à la maturité sans plus rien désirer que la vie, simplement. »

\*

29.

Retour de C.

\*

2 septembre à l'Isle-sur-Sorgue. Meilleur principe pour ce carnet à résumer de temps en temps (2 fois par semaine ?) les événements importants de la période écoulée. Samedi 30 J'ai vu Jamois <sup>197</sup> et convenu avec elle qu'on ne pourrait immédiatement représenter les Possédés au Montparnasse. Malgré sa sécheresse et son air amer, elle a du charme, avec ses sandales strictes, ses pieds petits et bien faits, son corps long et ce beau regard triste. Ai ensuite téléphoné à Barrault pour lui dire mon accord. Coucher tôt. Je ne dors pas de la nuit, m'endors à 3 h, me réveille à cinq heures, mange fortement et prends la route sous la pluie. Je ne quitte pas le volant pendant onze heures, grignotant de temps en temps une biscotte, et la pluie ne me quitte pas

---

<sup>195</sup> Jean-Claude Brisville, romancier et auteur dramatique, a écrit un *Camus* pour " La Bibliothèque idéale ", Gallimard, 1959.

<sup>196</sup> L'écrivain Jean Bloch-Michel (1912-1987), compagnon de Camus à *Combat* clandestin et à *Combat*, et sa femme, la romancière Vivette Perret.

<sup>197</sup> Marguerite Jamois, directrice du Théâtre Montparnasse.

non plus jusque dans la Drôme où elle se raréfie pendant qu'à hauteur de Nyons à peu près l'odeur puissante des lavandes vient à ma rencontre, me réveille et alerte mon cœur. Le paysage que je reconnais me nourrit à nouveau et j'arrive heureux. L'Isle où je me sens soudain abrité et pacifié dans la pauvre chambre de l'hôtel St Martin.

À l'Isle retrouvé René Char. Tristesse de le voir chassé de [258] sa maison et de son parc (où s'élève maintenant un hideux ensemble de H.L.M.) et coincé dans cette petite chambre de l'hôtel St Martin. Aux Camphoux, chez les Mathieu, Mme Mathieu, Clytemnestre vieillie, porte lunettes. Quant à M. Mathieu, l'actif chef d'exploitation est devenu un vieillard impotent qui ne contrôle même plus ses éruptions. Je m'occupe de la maison louée, un peu triste mais charmante cependant avec sa vue sur le Luberon. Elle ne plaira pas à X. sûrement. Mais j'essaie de la rendre plus confortable. Le 3 grande promenade avec R.C. sur la route des crêtes du Luberon. La violente lumière, l'espace infini me transporte. À nouveau je voudrais vivre ici, trouver la maison qui me convient, me fixer un peu enfin. En même temps je pense beaucoup à Mi et à sa vie ici. Au dîner Mme Mathieu dit. « Même les hirondelles sont devenues bêtes. Au lieu de prendre du limon pour leur nid elles vont prendre la grosse terre des cultures. Et pour la première fois depuis des décades, douze des treize nids des Camphoux se sont écrasés avec leurs œufs » et Char : « on espérait que les oiseaux au moins sauveraient l'honneur ».

Le 4 j'attends toujours télégramme ou téléphone de X. m'annonçant son arrivée avec les enfants. C'est Mme Mathieu qui m'apprend qu'elle ne restera ici que quatre jours et que sa famille sera à Paris. Colère et éloignement qui montent contre elle et contre moi qui ne cesse d'attendre des signes de tendresse là où il n'y en a pas et ne peut y en avoir.

\*

30 septembre.

Un mois passe à revoir le Vaucluse et à trouver une maison. Acquis celle de Lourmarin. Puis départ vers St-Jean pour retrouver Mi. Pendant des centaines de kilomètres à travers l'odeur des vendanges, dans l'exaltation. Puis la grande mer écumeuse. Le plaisir comme ces longues vagues qui coulent, qui écorchent. Départ au matin vers Paris et les bruyères roses [259] dans les forêts de pins. Encore douze heures de volant, puis Paris.

Visite de l'écrivain arrivé à l'intellectuel misérable (le taudis du faubourg St Denis).

Pasternak. « ...cet élément vivant et palpitant d'aristocratie qu'à la suite de Pouchkine nous appelons le plus haut principe mozartien, l'élément mozartien »,

J. de Beer. « L'adultère devrait être puni de mort. Les vrais amants se compteraient. » Ce n'est même pas vrai. La veulerie est plus forte que la peur, souvent.

\*

17 octobre.

Départ Vaucluse. je devrais résumer ces 18 jours et le ferai.

\*

18 octobre.

Je débarque du train de nuit à l'Isle-sur-Sorgue dans le mistral sec et froid. Bonne et grande exaltation toute la journée dans la lumière étincelante. Je sens toutes mes forces.

\*

19.

Lumière incessante. Dans la maison vide, sans un meuble, debout de longues heures à regarder les feuilles mortes et rouges de la vigne vierge, poussées par le vent violent, entrer dans les pièces. Le Mistral.

[260]

\*

27.

Retour à Paris. Dans la nuit les voix rassurantes qui annoncent les noms des stations. Nation.

Ne pas se plaindre. Ne pas faire valoir ce qu'on est, ni ce qu'on fait. Si l'on donne, considérer que l'on a reçu.

\*

5 novembre.

Lettre du mari de E.B. qui m'annonce que sa femme veut se suicider et me demande d'intervenir. Moi qui me sens si facilement et souvent si stupidement des responsabilités envers les êtres, je ne m'en sens aucune dans ce cas. Sentiment au contraire d'un vrai guet-apens. Ceci dit, il faut intervenir.

\*

7 novembre, 45 ans. Comme je le voulais journée de solitude et de réflexion. Commencer dès maintenant ce détachement qui devra être achevé à cinquante. Ce jour-là, je régnerai.

\*

La démocratie ce n'est pas la loi de la majorité mais la protection de la minorité.

\*

22 novembre.

Déjeuner avec Char et St John Perse. Les Îles. Après-midi Waldo Frank <sup>198</sup> dans une chambre triste.

---

<sup>198</sup> Écrivain américain qui a traité des réalités économiques et sociales de son pays et dont plusieurs ouvrages ont été publiés en France entre 1920 et 1930. Dans

[261]

\*

Décembre.

Répétitions *Possédés* 199.

Cuny qui semble trop vieux pour jouer Stavroguine et qui a mon âge.

M. Nous changeons d'emploi, voilà tout.

L. - Oui, mais les femmes vont nous échapper et nous allons mourir.

\*

Mi. Son merveilleux appétit.

\*

3 mars.

Je me débats comme le poisson pris dans les mailles du filet.

\*

17 mars.

Mort de Paul Oettly 200 à 69 ans. Le lendemain sa vieille mère (93 ans) se suicide.

\*

Maladie de Catherine. je suspends mon départ dans le Midi. Le cœur serré.

---

son journal de voyage aux Etats-Unis, Camus dit de lui : " Un des rares hommes supérieurs que j'aie rencontré ici. "

199 *Les Possédés* ont été représentés pour la première fois le 30 janvier 1959 au Théâtre Antoine.

200 Paul Oettly était l'oncle par alliance d'Albert Camus. Il avait épousé une tante de Francine Camus. Acteur et metteur en scène, il a souvent été mêlé aux créations théâtrales de Camus. Sa mère tenait la pension de famille du Panellier, près du Chambon-sur-Lignon, où Camus a vécu d'août 1942 à novembre 1943.

[262]

\*

20 mars.

Maman opérée. Le télégramme de L. m'atteint le samedi matin. Dans la nuit suivante, avion à trois heures du matin. 7 heures à Alger. Toujours la même impression sur le terrain de Maison-Blanche : ma terre. Et pourtant le ciel est gris, l'air doux et spongieux. Je m'installe à la clinique sur les hauteurs d'Alger.

Dans la chambre immaculée aux murs blancs et nus : rien. Un mouchoir et un petit peigne. Sur les draps : ses mains noueuses. Au-dehors l'admirable paysage qui descend jusqu'au golf Mais la lumière et l'espace la blessent. Elle veut qu'on tienne la pièce dans l'ombre.

\*

Elle dit de Philippe à qui Paule vient de se fiancer : « Son père il est bien, sa mère elle est bien, sa sœur elle est bien. C'est des gens anciens. Lui, il a fait son service. Il a vu Paule aux pétroles et (geste des deux index qui se rejoignent). Tant mieux. »

« Après quand je serai à la maison, le docteur il me donnera pour remonter. » Elle dit « merci monsieur Docteur ». Elle ne peut rien faire : ni lire, elle ne sait, ni coudre ni broder à cause de ses doigts, ni écouter puisqu'elle est sourde. Le temps coule, lourd, lent...

Ses lèvres ont disparu. Mais son nez si fin, si droit - son grand front, plein de noblesse, ses yeux noirs et brillants dans l'arcade osseuse et polie.

Elle souffre silencieusement. Elle obéit. Autour d'elle la famille assise, lourdement, muette, et qui attend... Son frère [263] Joseph plus jeune de quelques années attend lui aussi - mais comme il attendrait son tour - résigné et triste.

\*

23 mars,

Mauvaise nuit. Il pleut au matin sur le golf et les collines. Les glycines : elles ont rempli ma jeunesse de leur odeur, de leur ardeur mystérieuse et riche... À nouveau, inlassablement. Elles ont été plus vivantes, plus présentes dans ma vie que bien des êtres... sauf celui-là qui souffre à côté de moi et dont le silence n'a cessé de me parler pendant la moitié d'une vie.

Elle dit Vichy pour toutes les eaux minérales.

\*

La chair, la pauvre chair, misérable, sale, déchue, humiliée. La chair sacrée.

\*

Léopold [F..] <sup>201</sup> sur Nietzsche : « le consentement à la vie auquel a conduit l'union de la patience et de la révolte est le sommet du grand midi de la vie ».

\*

Cette étrange habitude de faire précéder son nom de la mention *Veuve*, qui l'avait accompagnée toute sa vie, et qui figure encore aujourd'hui sur les papiers de clinique.

Elle a vécu dans l'ignorance de toutes choses - sinon de la souffrance et de la patience - et elle continue d'absorber les souffrances physiques aujourd'hui, avec la même douceur...

[264]

Des êtres que ni le journal, ni la radio, ni aucune technique n'ont touchés. Tels ils étaient il y a cent ans, et guère plus déformés par le contexte social.

On dirait que je faisais du sang. Non ? Ah ! Bon.

---

<sup>201</sup> Un nom illisible.

L'odeur des seringues. La colline couverte d'acanthes, de roseaux, de cyprès, de pins, palmiers, d'orangers, néfliers et de glycines.

\*

29 mars.

Retour à Paris.

\*

Sophocle dansait et jouait bien à la balle.

\*

« Detras de la cruz esta el demonio <sup>202</sup>. »

\*

Détruire dans ma vie tout ce qui n'est pas cette pauvreté. Se ruiner.

\*

Pasternak de Scriabine <sup>203</sup> : « Chacun de nous a connu un instant pareil dans sa vie. À chacun de nous la révélation s'est offerte, a promis ce don d'une personnalité, et, à sa façon, a tenu envers chacun cette promesse. »

[265]

Id. : « Les plus grandes œuvres dans le monde entier, tout en parlant des choses les plus diverses, nous content en fait leur propre naissance. »

Id. : « ... on peut, jour après jour, courir au rendez-vous avec un fragment de terre bâti, comme si c'était un être vivant ».

\*

---

<sup>202</sup> Derrière la croix il y a le démon.

<sup>203</sup> Pasternak a consacré un chapitre à Scriabine dans son *Essai d'autobiographie* (Gallimard, 1958).



Nietzsche. « Aucune souffrance n'a pu, ni ne pourra m'induire à porter faux témoignage contre la vie, telle que je la connais. »

Id. « Six solitudes lui sont déjà connues

Mais la mer même ne lui fut pas assez solitaire... »

Sur l'utilisation de la gloire comme camouflage derrière lequel « invisiblement notre propre moi puisse de nouveau jouer avec soi-même et rire de soi-même ».

« Conquérir la liberté et la joie spirituelle, afin de pouvoir créer et ne pas être tyrannisé par des idéaux étrangers. »

Le sens historique n'est qu'une théologie masquée.

N. homme du Nord, placé soudain devant le ciel de Naples, un soir :  
« Et tu aurais pu mourir sans voir cela ! »

La lettre à Gast du 20 août 1880 où il regrette l'amitié de Wagner  
« ... que me sert-il d'avoir raison contre lui à bien des égards ».

L'homme au cœur profond a besoin d'amis à moins qu'il n'ait son Dieu.

Les hommes qui ont « une volonté à longue portée ».

C'est par l'Esprit souterrain <sup>204</sup> que Nietzsche a découvert [266] Dostoïevski en 87, il compare cela à la découverte du Rouge et du Noir.

Il découvre en 88 *Les Mariés* <sup>205</sup> de Strindberg.

\*

---

<sup>204</sup> Il y a quelques semaines, j'ignorais encore jusqu'au nom de Dostoïevski - moi, pauvre illettré qui ne lis aucun " journal ". Un geste fortuit, dans une librairie, m'a mis sous les yeux *L'Esprit souterrain*, qui vient juste d'être traduit en français (c'est par un semblable hasard que je rencontrai Schopenhauer dans ma vingt et unième année, Stendhal dans ma trente-cinquième !). La voix du sang (ou comment dois-je la nommer ?) se fit aussitôt entendre, ma joie fut extraordinaire." Nietzsche, lettre à Overbeck, 23 février 1887. On traduit aussi *L'Esprit souterrain*, par *Notes d'un souterrain*, ou encore *Le Sous-Sol*.

<sup>205</sup> *Mariés*, recueil de nouvelles qui fut poursuivi comme blasphématoire.

20 avril.

L'amour au contraire, mais impossible. À ne plus rechercher ? Accueillir. Surpuissance dans création.

Nietzsche en 87 (43 ans) : « Ma vie est juste à cet instant en plein méridien : une porte se ferme, une autre s'ouvre. »

\*

28 avril.

Arrivée Lourmarin. Ciel gris. Dans le jardin merveilleuses roses alourdies d'eau, savoureuses comme des fruits. Les romarins sont en fleurs. Promenade et dans le soir le violet des iris fonce encore. Rompu.

\*

J'ai voulu vivre pendant des années selon la morale de tous. Je me suis forcé à vivre comme tout le monde, à ressembler à tout le monde. J'ai dit ce qu'il fallait pour réunir, même quand je me sentais séparé. Et au bout de tout cela ce fut la catastrophe. Maintenant j'erre parmi des débris, je suis sans loi, écartelé, seul et acceptant de l'être, résigné à ma singularité et à mes infirmités. Et je dois reconstruire une vérité - après avoir vécu toute ma vie dans une sorte de mensonge.

\*

Le théâtre au moins m'aide. La parodie vaut mieux que le mensonge : elle est plus près de la vérité qu'elle joue.

[267]

\*

Mai.

Travail repris. Ai avancé dans première partie Premier Homme. Reconnaissance à ce pays, à sa solitude, à sa beauté.

\*

13 mai.

Voyage à Arles. Splendide jeunesse de M. Pentecôte, voyage à Toulon.

\*

Émission télévisée <sup>206</sup>. Je ne puis « paraître » sans susciter des réactions. Me souvenir, me redire, sans cesse, que je dois supprimer toute polémique vaine. Exalter ce qui doit l'être. Taire le reste. Si je ne m'en tiens pas à cette règle, dans l'état actuel des choses, je dois accepter de payer et d'être puni. Voir étapes d'une guérison. Garder ce tremblement précieux, ce silence plein que j'ai retrouvé ici. Le reste n'existe pas.

\*

C'est moi-même que depuis près de cinq ans je mets en critique, ce que j'ai cru, ce dont j'ai vécu. C'est pourquoi ceux qui ont partagé les mêmes idées se croient visés, et m'en veulent si fort ; mais non, je me fais la guerre et je me détruirai ou je renaîtrai, c'est tout.

\*

Les amants de Marseille. Sous le beau ciel, la mer juteuse, la ville criarde et bariolée, leur désir toujours renouvelé, lassant [268] au début et les jetant pour finir dans une soûlerie incessante... Seules les calanques, pierres blanches et mer brûlante de lumière sont chastes.

\*

Grenier. Ermitages Maronites (Un Été au Liban) <sup>207</sup>. « Dans la même grotte on voit presque effacée, et c'est dommage, une petite crucifixion beaucoup plus ancienne - où le Christ les genoux à demi repliés

---

<sup>206</sup> Il s'agit du *Gros plan* télévisé du 12 mai 1959 que l'on trouve dans le volume de la Pléiade " Théâtre-récits et nouvelles ", p. 1720, sous le titre " Pourquoi je fais du théâtre. "

<sup>207</sup> Ermitages maronites est un chapitre d' *Un été au Liban*, texte avec lequel Jean Grenier a complété, en 1962, ses *Lettres d'Égypte*, parues en 1950 (Gallimard).

a l'air de porter une culotte bouffante comme les habitants du pays - et elle est accompagnée d'inscriptions en strangelo (qu'est-ce que le Strangelo). » Ecrire sous le titre - Le Strangelo - un récit peu compréhensible.

\*

21 mai.

C'est la saison rouge. Cerises et coquelicots.

\*

À midi le bruit du tracteur dans le vallon de Lourmarin... Comme celui du moteur de bateau dans le port de Chios écrasé de chaleur et j'étais dans la cabine pleine d'ombre, attendant ; oui, comme aujourd'hui, plein d'un amour sans objet <sup>208</sup>.

J'aime les petits lézards aussi secs que les pierres où ils courent. Ils sont comme moi, d'os et de peau.

\*

Paris, juin 59.

J'ai abandonné le point de vue moral. La morale mène à l'abstraction et à l'injustice. Elle est mère de fanatisme et [269] d'aveuglement. Qui est vertueux doit couper les têtes. Mais que dire de qui professe la morale, sans pouvoir vivre à sa hauteur. Les têtes tombent et il légifère, infidèle. La morale coupe en deux, sépare, décharne. Il faut la fuir, accepter d'être jugé et ne plus juger, dire oui, faire l'unité - et en attendant, souffrir d'agonie.

\*

Danoise de Joski.

La ville ivre de chaleur.

---

<sup>208</sup> Allusion au voyage en Grèce de juin 1958, sur un bateau loué par Michel Gallimard.

Venise du 6 au 13 juillet 209.

La chaleur lourde et morte comme une énorme éponge écrasait la lagune, coupait la retraite du côté du Pont de la Liberté et, installée au-dessus de la ville, pesait sur elle, obstruant les issues des rues et des canaux, remplissant tout l'espace libre entre les maisons rapprochées. Nulle porte de sortie, nulle échappée, un piège de chaleur où il fallait vivre et tourner en rond. Une armée de touristes hideux tournaient ainsi furieusement, hagards, suants, féroces, accoutrés grotesquement, comme la troupe horrible d'un immense cirque, soudain oisive et épouvantée de l'être. La ville entière était ivre de chaleur. Le matin on lisait dans *Il Gazzettino* que des Vénitiens rendus déments par la chaleur avaient été conduits à l'hôpital des fous. Les chats étaient abattus partout. Parfois l'un d'eux se levait, risquant quelques pas sur le campo brûlant et aussitôt le soleil mou et méchant qui guettait l'abattait. Les rats se hissaient au-dessus de l'eau croupie des canaux et trois secondes après retombaient d'une masse dans l'eau. Cette chaleur molle et brûlante semblait ronger à nu la ville de plus en plus décrépite, la splendeur écaillée des palais, les campi brûlants, les fondations et les pieux d'amarrage moisies, et Venise s'enfonçait un peu plus dans la lagune.

[270]

Nous errions quant à nous incapables de manger et nous nous nourrissions de cafés et de glaces, incapables de dormir, et nous ne savions plus où commençaient et où finissaient les jours et les nuits. Le jour nous surprenait sur la plage du Lido, dans l'eau tiède et visqueuse du matin ou sur une gondole errant dans les canaux perdus pendant que le ciel devenait gris rosé au-dessus des tules soudain turquoise. La ville était vide alors mais la chaleur ne faiblissait pas, ni à cette heure ni à celle du soir, toujours égale, toujours brûlante et humide, et Venise était toujours cernée, Pendant que, désespérant d'en sortir jamais, nous cherchions seulement à respirer une fois de plus, plus une fois

---

209 Au cours d'une tournée, *Les Possédés* sont joués à la Fenice, à Venise, où Camus assure lui-même la mise en place.

encore, à durer enfin dans cet étrange temps sans repères ni repos, les nerfs tendus par le café et l'insomnie, arrachés de la vie. Êtres hors du temps, mais êtres aussi bien que nul ne désirait, ni rien au monde, que la continuation de cette folie hagarde et immobile, au milieu de l'incendie figé qui dévorait Venise, heure après heure, inlassablement, et à ce point qu'on attendait l'instant où d'un seul coup la ville tout à l'heure encore éclatante de couleurs et de beauté s'affaisserait en cendres que le vent absent n'emporterait même pas. Nous attendions, accrochés les uns aux autres, incapables de nous quitter, brûlant aussi, mais avec une sorte de joie interminable et étrange, sur ce bûcher de la beauté.

\*

D.J. avise une jeune Danoise, d'ailleurs assez laide, sur la terrasse d'un café puis au théâtre. Il l'aborde, s'assied à côté d'elle, puis quelques instants, puis ils se lèvent ensemble. Mon serrement de cœur en voyant de quel air soumise elle le suit. Cette soumission qu'elles ont toutes à ce moment-là.

\*

C'est là que J. m'apprend qu'elle est enceinte de P. ; je lui conseille de le lui dire. Il rit et une heure après rentre [271] dans son hôtel devant J. avec X. J. reste avec X qui l'aime et se tait.

\*

Roman. L'amour éclate entre eux comme une passion de chair et de cœur. Des jours et des jours vibrants et le mélange total jusqu'au point où les chairs sont sensibles et émues comme des cœurs. Unis partout, en voilier, et le désir sans cesse renaissant comme l'émotion. Pour lui c'est une lutte contre la mort, contre lui-même, contre l'oubli, contre elle et sa nature faible et il s'abandonne enfin, se remet entre ses mains. Et après elle il n'y aura plus personne, il le sait, le promet dans le seul endroit où il retrouve un peu de sacré. Saint Julien le Pau-

vre où la Grèce rejoint le Christ, il décide de tenir cette promesse contre tout, si bien que derrière cet être qu'il serre contre lui, il n'y a plus que le vide, et il le serre de plus en plus fort, se fondant en lui, l'ouvrant jusqu'à l'écartèlement pour s'y réfugier enfin, s'y abriter à jamais, dans l'amour enfin retrouvé, là où les sens eux-mêmes resplendissent en lumière, s'épurent dans un bûcher incessant, ou un jaillissement d'eaux jubilantes - se couronnent d'une gratitude sans limites. Cette heure où les frontières des corps tombent, où l'être unique naît enfin dans la nudité totale du don profond.

\*

13 août.

Absence, frustration douloureuse. Mais mon cœur vit, mon cœur vit enfin. Il n'était donc pas vrai que l'indifférence avait tout gagné. Gratitude, violente reconnaissance à Mi. Oui, la jalousie témoigne pour l'esprit. Elle est la souffrance de voir l'autre réduit en objet et le désir que tous et tout le reconnaissent comme sujet. On n'est pas jaloux de Dieu.

[272]

\*

Le soir tombait sur le vallon, les vieux murs, les créneaux, les maisons patientes. Le froissement des herbes sous mes pieds.

\*

Septembre.

Y. Printemps se réveille à 11 heures, reste au lit, déjeune au lit vers 13 ou 14 heures, et puis reste encore au lit jusqu'à la fin de l'après-midi entourée de France-Dimanche, Match, Noir et Blanc, Cinémonde, etc., etc. qu'elle dévore.

\*

Mi à qui je parle mi-riant, mi-sérieux de l'extrême vieillesse où c'en est fini de l'envolée des choses, de la jubilation des sens, etc., éclate en sanglots, « j'aime tant l'amour ! ».

\*

Avant d'écrire un roman, je me mettrai en état d'obscurité et pendant des années. Essai de concentration quotidienne, d'ascèse intellectuelle et d'extrême conscience.

\*

Culpabilité d'un peuple ? (La France comme l'Allemagne - Judas - ceux qui dorment, etc.).

[273]

\*

Comment va votre chère mère ? J'ai eu la douleur de la perdre il y a 3 mois. Ô j'ignorais ce détail.

\*

Cent quarante mille mourants par jour ; quatre-vingt-dix-sept par minute ; cinquante-sept millions en un an.

\*

Cette gauche dont je fais partie, malgré moi et malgré elle.

\*

Dans le Christ finit la mort qui dans Adam commença.

\*

L'effort le plus épuisant de ma vie a été de juguler ma propre nature pour la faire servir à mes plus grands desseins. De loin en loin, de loin en loin seulement, j'y réussissais.

\*



Pour l'homme mûr, seules les amours heureuses peuvent prolonger sa jeunesse. Les autres le jettent d'un coup dans la vieillesse.

\*

Malheur d'arriver à l'âge des responsabilités sans la perte de sensibilité qui d'ordinaire lui correspond et permet alors l'exercice de ces responsabilités sans égards excessifs pour les autres.

[274]

\*

M. Mathieu <sup>210</sup> prend sa retraite de professeur de lettres. Pour affronter la mort il n'y a que les recettes de l'humanisme classique.

\*

Dans les cités de pierre où seuls le vent et la pluie apportent le souvenir des prés et du ciel.

\*

L'amour physique a toujours été lié pour moi à un sentiment irrésistible d'innocence et de joie. Je ne puis aimer dans les larmes mais dans l'exaltation.

\*

La mer, divinité.

Sur la terre primitive les pluies tombèrent pendant des siècles de manière ininterrompue.

C'est dans la mer que la vie est née et pendant tout le temps immémorial qui a mené la vie de la première cellule à l'être marin organisé, le continent, sans vie animale ni végétale n'a été qu'un pays de pierre empli seulement du bruit de la pluie et du vent au milieu d'un

---

<sup>210</sup> En 1932, M. Mathieu a été le professeur de lettres d'Albert Camus en première supérieure.

silence énorme, parcouru d'aucun mouvement sinon l'ombre rapide des grands nuages et la course des eaux sur les bassins océaniques.

Après des milliards d'années le premier être vivant sortit de la mer et prit pied sur la terre ferme. Il ressemblait à un scorpion. C'était il y a trois cent cinquante millions d'années.

[275]

Les poissons volants font leurs nids dans les abysses pour y abriter leurs œufs.

Dans la mer des Sargasses, deux millions de tonnes d'algues.

La grande méduse rouge, grosse au départ comme un dé, devient au printemps large comme un parapluie. Elle se déplace par pulsations, laissant traîner de longs tentacules et abritant sous son ombrelle des groupes de jeunes morues qui se déplacent avec elle.

Le poisson qui remonte plus haut que sa zone d'habitat, passé une frontière invisible, éclate et tombe à la surface.

Les calmars des profondeurs, contrairement à ceux de la surface, qui émettent une encre, émettent un nuage lumineux. Ils se cachent dans la lumière.

La terre ferme, pour finir n'est qu'une très mince plaque sur la mer. Un jour l'océan régnera.

Il y a des vagues qui nous arrivent du Cap Horn après un voyage de dix mille kilomètres. Le raz de marée de 358 s'est levé dans la Méditerranée orientale, submergeant les îles et les côtes basses et laissant les bateaux perchés sur les forts d'Alexandrie.

\*

Je suis un écrivain. Ce n'est pas moi mais la plume qui pense, se souvient ou découvre.

\*

Je ne peux pas vivre longtemps avec les êtres. Il me faut un peu de solitude, la part d'éternité.

\*

Dans le grand Luberon, un cheval domestique qui s'est échappé vit en liberté et seul depuis des années. Nouvelle ? Un [276] homme qui en entend parler va le chercher. Il est converti à la vie libre.

\*

Pour Némésis (à Lourmarin décembre 59).

Cheval noir, cheval blanc, une seule main d'homme maîtrise les deux fureurs. À tombeau ouvert, joyeuse est la course. La vérité ment, la franchise dissimule. Cache-toi dans la lumière.

Le monde t'emplit et tu es vide : plénitude.

Petit bruit de l'écume sur la plage du matin ; il remplit le monde autant que le fracas de la gloire. Tous deux viennent du silence.

Celui qui refuse se choisit, qui convoite se préfère. Ne demande ni ne refuse. Accepte pour renoncer.

Les flammes de la glace couronnent les jours ; dors dans l'immobile incendie.

Également dur, également doux, le versant, le versant du jour. Mais au sommet ? une seule montagne.

La nuit brûle, le soleil enténèbre. Ô terre qui suffit à tout. Libéré de tout, asservi à toi-même. Asservi aux autres : libéré de rien. Choisis ta servitude.

Derrière la croix, le démon <sup>211</sup>. Laisse-les ensemble. Ton autel vide est ailleurs.

L'eau du plaisir et celle de la mer sont également salées. Même dans la vague.

L'exilé règne, le roi est à genoux. Au désert, finit la solitude.

Sur la mer, sans trêve, de port en île, courant dans la lumière, au-dessus des gouffres liquides, joie, aussi longue que la très longue vie.

---

<sup>211</sup> Cf. page 264.

Tu te masques, les voilà nus.

Dans le jour bref qui t'est donné, réchauffe et illumine, sans dévier de ta course.

Des millions d'autres soleils viendront pour ton repos.

[277]

Sous la dalle de la joie, le premier sommeil.

Cerné par le vent, moissonné par le vent, et cependant créateur, tel est l'homme, à travers les siècles, et fier de vivre un seul instant.

\*

« La vanité des hommes n'érige ces magnifiques demeures que pour y recevoir l'hôte inévitable, la Mort, avec toutes les cérémonies d'une crainte superstitieuse » (Conrad, *Angoisse*).

Saint Ignace (journal spirituel) « indigné » de ne pas recevoir du ciel confirmation de son élection par la Sainte Trinité. Mais il désire « plutôt mourir avec Jésus que de vivre avec un autre <sup>212</sup> ». L'enfer le ferait plus malheureux par le blasphème qu'on y fait du nom de Dieu que par les souffrances qu'on y endure.

Id. : il dit au diable qui le tente : « À ta place. » Ailleurs que Dieu est immuable et le diable immobile et changeant.

\*

Pour Don Faust <sup>213</sup>. Il n'y a plus de Don Juan puisque l'amour est libre. Il y a des hommes qui plaisent plus que d'autres. Mais ni péché ni héroïsme.

---

<sup>212</sup> Camus a déjà noté des professions de foi analogues. Dans *L'Homme révolté*, il cite Maître Eckhart qui assurait qu'il préférerait l'enfer avec Jésus que le ciel sans lui. Dans *Les Possédés*, Stavroguine enseigne à Chatov que, si l'on prouvait mathématiquement que la vérité est en dehors du Christ, il aimerait mieux rester avec le Christ plutôt qu'avec la vérité.

<sup>213</sup> Cf. Cahier VII, p. 110, et Cahier VIII, pp. 127, 130, 185, 196.

Il y a un Don Juan de Lope de Vega : La promesse accomplie (traduire et aussi le Zorrilla) <sup>214</sup>. Les amours de Philippe IV avec [278] sœur Marguerite de la Croix <sup>215</sup> (voir les procès célèbres d'Espagne) <sup>216</sup> - voir aussi (p. 189 et sq.) Don Juan et le Don Juan de Gregorio Marañon <sup>217</sup>.

\*

Dans « Parabole » <sup>218</sup> (p. 388) le condamné à mort qui avait dit qu'il était innocent, et puis reconnu qu'il ne l'était pas, et s'était résigné. Puis sous le nœud coulant voit voler vers une branche et s'y poser un oiseau qui se met à chanter, saisit alors le nœud coulant et hurle qu'il est innocent.

\*

Je t'ai élue ainsi et c'est ce qui m'aidera à passer ce mauvais cap, à ne plus souffrir du détail de ce que je reconnais comme juste et légitime en principe...

\*

Ce qui m'aidait aussi - l'équité - cette acceptation difficile de soi et des autres c'est la création. Mais depuis que je suis dans cette cri-

<sup>214</sup> José Zorrilla (1817-1893), poète et auteur dramatique espagnol. Son *Don Juan Tenorio* est une pièce romantique où le séducteur damné est racheté par l'amour d'une femme. Depuis sa création, en 1844, ce drame est joué tous les ans en Espagne le 1 novembre.

<sup>215</sup> Philippe IV tomba amoureux d'une jolie nonne du couvent de San Placido, à Madrid. Pour la retrouver, il fit creuser un passage jusque dans la cave du couvent. Mais la mère supérieure, prévenue par la nonne, avait organisé une mise en scène. Le roi trouva sa bien-aimée comme morte, étendue sur un lit, les yeux clos, entourée de cierges. Il s'enfuit. Bien que l'affaire ait été étouffée, l'inquisition avait été alertée et le scandale fut grand.

<sup>216</sup> Payot éditeur.

<sup>217</sup> Gregorio Marañon (1887-1960), médecin et écrivain espagnol qui a étudié scientifiquement des personnages historiques comme don Juan.

<sup>218</sup> *Parabole (À Fable)*, roman de Faulkner, Random House, 1954, traduction française par R.N. Raimbault, Gallimard, 1958.

se, dans cette sorte d'impuissance, je comprends ce désir ignoble de possession qui m'a toujours scandalisé chez les autres. On peut conquérir un être faute d'être conquis soi-même. Et il est vrai qu'en ce moment précisément, j'avais besoin de cette appartenance que tu m'avais donnée. Voilà [279] pourquoi autant que de ta fuite j'ai souffert de ton mensonge. Mais cela passera. Un peu plus de pessimisme encore et le malheur rayonnera à son tour : je redeviendrai moi-même.

\*

J'ai souffert de ce que tu m'as révélé ; c'est un fait. Mais tu ne dois pas être triste de ma tristesse. J'ai tort, je le sais, et si je ne peux empêcher mon cœur d'être injuste, je sais le rendre capable aussi d'équité. Il ne me sera pas difficile de surmonter l'injustice que je te fais dans mon cœur. Je sais que j'ai tout fait pour te détacher de moi. Toute ma vie, dès qu'un être s'attachait à moi, j'ai tout fait pour qu'il recule. Il y a bien sûr l'incapacité où je suis de prendre des engagements, mon goût des êtres, de la multiplicité, mon pessimisme quant à moi. Mais peut-être n'étais-je pas aussi frivole que je le dis. Le premier être que j'ai aimé et à qui j'étais fidèle m'a échappé dans la drogue, dans la trahison. Peut-être beaucoup de choses sont venues de là, par vanité, par crainte de souffrir encore, et pourtant j'ai accepté beaucoup de souffrances. Mais j'ai à mon tour échappé à tous depuis et j'ai voulu d'une certaine manière que tous m'échappent. Même X. j'ai fait ce qu'il fallait pour la décourager. Je ne crois pas qu'elle m'ait échappé, qu'elle se soit donnée même fugitivement à un autre homme. Je n'en suis pas sûr [...] <sup>219</sup>. Mais si elle ne l'avait pas fait, il s'agirait d'une décision due à son héroïsme intérieur, non pas à la surabondance d'un amour qui veut donner sans rien demander en échange. Aussi, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour que tu m'échappes. Et plus la fascination de ce septembre ancien avait été grande, et plus j'ai voulu rompre un certain enchantement. Donc tu m'as échappé d'une certaine manière. C'est la justice parfois affreuse de ce monde. À la trahison répond la trahison, au masque d'amour la fuite de l'amour. Et

---

<sup>219</sup> Un mot illisible.

dans ce cas particulier, moi qui ai revendiqué et vécu toutes les libertés, je [280] sais et je reconnais qu'il est juste et bon que, à ton tour tu aies vécu une ou deux libertés. Le compte n'est même pas complet.

Pour m'aider en tout cas, je ne m'aiderai pas seulement de cette froide équité du cœur mais de la préférence, de la tendresse que je te porte. Je m'accuse parfois d'être incapable d'aimer. Peut-être est-ce vrai mais j'ai été capable d'élire quelques êtres et de leur garder, fidèlement, le meilleur de moi, quoi qu'ils fassent.

[281]

## INDEX GÉNÉRAL

[Retour à la table des matières](#)

[283]

- ACAULT (Gustave) : II, 62n ;  
III, 18n.
- ACHILLE : II, 15, 303.
- ACHILLE 1er : Voir ORLY (Achille).
- ADAM : II, 15, 60 ; III, 273.
- ADLER (Alfred) : III, 150, 151,  
209n. *La Connaissance de  
l'homme* : III, 150, 151.
- ADREY (Maurice) : II, 319, 323.
- AGAMEMNON : II, 22 ; III, 163.
- AGAVÉ : III, 48n.
- AGNELY (Suzanne) : II, 320.
- ALAIN (E.A. CHARTIER dit) : II,  
21.
- Alceste (*Le Misanthrope*) : I,  
215.
- ALCIBIADE : I, 246.
- Alembert (d', *Julie de Lespinasse*) : III, 67, 128n.
- ALEXANDER (Franz) et STAUB  
(H) : II, 17.  
*Le Criminel* : II, 17.
- ALEXANDRE Le Grand : I, 251 ;  
III, 38.
- ALEXANDRE II (tsar) : II, 230,  
265, 268.
- ALEXANDRE III (tsar) : II, 265.
- ALEXANDRE VI (pape, voir  
BORGIA).
- ALGADÈS : III, 168.
- ALGAN (Nicole) : II, 320.  
*Alger Républicain* : I, 158n ; III,  
136n, 148n, 151n.
- ALI (Ibn Ali Talib) : II, 276.
- ALI la Pointe : III, 213.
- AMBROSINO : I, 32, 33.
- Amos (prophète) : II, 66.



- AMPÈRE (Jean-Jacques) : II, 136.
- AMROUCHE (Jean) : III, 237.
- ANDREAS SALOMÉ (Lou) : III, 38, 103, 105.
- ANGELUS SILESIUS : II, 192.
- Annales (Les)* : II, 160.
- Anne (Thomas l'Obscur)* : II, 65.
- ANTÉE : III, 88.
- ANTIGONE Le Borgne : I, 25 ln.
- ARAGON (Louis) : III, 14.
- Arbalète (L')* : II, 56n.
- Arche (L')* : III, 237n.
- ARCHIMÈDE : I, 247.
- ARIANE : I, 221 ; III, 38.
- ARISTARQUE : I, 247.
- ARISTOTE : III, 89.
- ARNAUD (Michel) : III, 232n.
- ARRAS (d', *La Pierre qui pousse*) : III, 188.
- Arts* : III, 63.
- ASTIER DE LA VIGERIE (Emmanuel d') : II, 22ln, 263.
- AUBIGNÉ (Agrippa d') : II, 103, 177, 263.
- AUDIBERT (Renée) : II, 319.
- [284]
- AUGUSTIN (saint) : I, 125n ; II, 179 ; III, 183.
- AVVAKUM (archiprêtre) II, 41.
- AZEV : II, 268, 269.
- BACH (Jean-Sébastien) *La Passion selon saint Matthieu* : III, 143.
- BACON (Roger) : II, 114.
- BAGLIONE (Jean-Paul) : I, 217.
- BAKOUNINE (Mikail Alexandrovitch) : II, 225, 226, 227.
- BALAIN (Blanche) : II, 319.
- BALZAC (Honoré de) : II, 14, 21, 40, 158, 331 ; III, 60.
- La Comédie humaine* : II, 158.
- Le Curé de village* : II, 20.
- La Duchesse de Langeais* : II, 21.
- Étude de femme* : II, 21.
- Ferragus, chef des Dévorants* : II, 21.
- Le Lys dans la vallée* : II, 20.
- BARBE (sainte) : I, 187, 188.
- BARRAULT (Jean-Louis) : I, 237 ; III, 251, 257.
- BARRÈS (Maurice) : II, 14, 28, 103.
- BATAILLE (Georges) : II, 213.
- BAUDELAIRE (Charles) : I, 160 ; II, 17, 25, 329.
- BAUMANN : I, 217.
- Politique de saint Thomas* : I, 217.
- BAYLE (Pierre) : II, 217.
- Pensées diverses sur la Comète de 1680* : II, 217.
- BEAUVOIR (Simone de) : III, 146n.
- Les Mandarins* : III, 146
- BEER (Jean de) : III, 259.
- BENOIST (Charles) : I, 194.
- Machiavel* : I, 194.
- BERBEROVA (N.) : II, 272.
- BERDIAEV (Nicolas) : II, 227, 228, 229 ; III, 108, 129.
- BÉRENCE (Fred) : I, 194.
- Lucrece Borgia* : I, 194.

- BERGER (Pierre) : III, 75.  
 BERL (Emmanuel) : III, 122, 123.  
 BERLIOZ (Hector) : II, 24n.  
*Correspondance* : II, 24n.  
 Bernard (*La Mort heureuse*) : I, 113.  
 BERNERI (Camillo) : II, 191.  
 BERNIN (Le) : III, 139.  
*Daphné* : III, 139.  
*La Vérité découverte par le jugement* : III, 139.  
 BERS (Sophie) : III, 83.  
 BERTOMEU : III, 28.  
 BESPALOFF (Rachel) : II, 303.  
 BIANCHON (*Étude de femme*) : II, 21.  
 BIANQUIS (Geneviève) : II, 79.  
*Bible (La)* : III, 213.  
 BIELINSKI (Vissarion Grigoriévitch) : II, 224, 225, 226.  
 BIONDETTA : III, 72.  
 BLAKE (Patricia) : II, 320.  
 BLANCHOT (Maurice) : II, 65.  
*Thomas l'Obscur* : II, 65.  
*Aminabad* : II, 66.  
 BLANCHOU (Madeleine) : II, 320.  
 BLOCH-MICHEL (Jean) : III, 256.  
 BLOK (Aleksandr) : II, 257.  
 BOCQUANDÉ (M. de) : II, 296.  
 BOGROV (Dimitri) : II, 270.  
 BOLKHONSKY (André, *La Guerre et la Paix*) : III, 83.  
 BONSELS : I, 239.  
 BORGIA (César) : I, 108, 192.  
 BORGIA (Les) : I, 194.  
 BORGIA (Lucrece) : I, 191.  
 BORGIA (Rodrigo, pape Alexandre VI) : I, 108, 191, 240.  
 BORIS (*Les Justes*) : II, 204.  
 BOSCO (Henri) : II, 176n.  
 BOSSUET (Jacques Bénigne) : II, 321.  
 BOSWELL (Johnson) : III, 109.  
*Vie de Samuel Johnson* : III, 109n.  
 BOTKINE : II, 224.  
 BOTTICELLI (Sandro di Mariano Filipepi dit).  
*La Naissance de Vénus* : III, 136.  
 BOUCHER (François) : I, 218.  
 BOUDDHA : I, 228, 241 ; II, 42, 87, 92.  
 BOURTZEV : II, 269.  
 BRANCATI (Vitaliano) : III, 147.  
 BRASILLACH (Robert) : II, 188.  
 BRETON (André) : II, 184 ; III, 63n.  
 BRISVILLE (Jean-Claude) : III, 256.  
*Camus* : III, 256n.  
 BRONTË (Emily).  
*Les Hauts de Hurlevent* : II, 50.  
 BROWNING (Robert) : II, 285.  
 BRÜCKBERGER (R.P.) : II, 102 ; III, 24.  
 Brulard (*Vie de Henry Brulard*) : II, 29.  
 BRUNET (Gabriel) : I, 194.  
*Ombres vivantes* : I, 194.  
 BRUNETIÈRE (Ferdinand) : III, 65.  
 BRUPBACHER (Fritz) : III, 106.

- Socialisme et liberté* : III, 106n.  
 BURCHARD (Jean) : I, 191, 194, 217.  
*Journal* : I, 194.  
 BURCKHARDT (Jacob) : III, 210.  
 BUZZATI (Dino) : III, 254n.  
*Un cas intéressant* : III, 254n.  
 BYRD (Richard Evelyn) : I, 242.
- Cahier des saisons* : II, 83.  
*Cahiers du Sud* : II, 101, 109.  
 CAÏN : I, 220, 226 ; II, 60.  
 ÇAKIA-MOUNI : voir BOUDDHA.  
 CALDERON DE LA BARCA (Pedro) : III, 112.  
*Caligula (Caligula)* : I, 43, 113, 130, 144, 145, 184 ; II, 94, 113.  
 CALLICLÈS : II, 79.  
 CALLIRHOÉ : I, 162n.  
 CALYPSO : II, 22.  
 CAMPANA (Odette) : II, 320.  
 CAMPS : I, 224.  
**CAMUS (Albert) :**  
*Actuelles* (I, II, III) : II, 221n, 267n, 271n ; III, 103, 182n.  
*Les Archives de la Peste* : II, 20ln.  
*L'Artiste en prison* : III, 20n.  
*Cahiers Albert Camus, I* : I, 24n.  
*Caligula* : I, 43, 58n, 99n, 107, 112, 130n, 145 ; II, 59, 111, 152n, 201 ; III, 130n, 187n, 203n.  
*Carnets* : II, 85n, 86n, 13ln ; III, 13n, 19n, 110n, 127n, 148n, 151n, 187n, 209n, 243n.  
*La Chute* : I, 39n ; II, 32ln, 338n ; III, 125, 133n, 147n, 148n, 187n, 189n, 200, 208, 240, 249, 250.  
*Défense de L'Homme révolté* : III, 21n.  
*De l'insignifiance* : II, 83n.  
*L'Envers et l'endroit* : I, 15n, 17n, 2ln, 30n, 47n, 48 ; II, 297, 298 ; III, 13, 18, 224n.  
*Entre oui et non* : I, 15n.  
*La Mort dans l'âme* : I, 47, 54n.  
*L'État de siège* : II, 250n, 297 ; III, 79, 93n. (Premier titre : *L'Inquisition à Cadix*.)  
*Les Esprits* : I, 244n.  
*L'Été* : I, 186n, 188n, 197n ; II, 13, 198n, 290n ; III, 200.  
*Les Amandiers* : I, 186n, 197n.  
*L'Exil d'Hélène* : II, 198n.  
*La Mer au plus près* : II, 290, 343, 345n.  
*Le Minotaure ou la halte d'Oran* : I, 188n, 198n, 221n.  
*L'Étranger* : I, 15n, 24n, 46n, 50n, 61n, 98n, 110n, 111n, 122n, 124n, 129n, 141n,

- 144n, 151n, 200n, 213n,  
215 ; II, 29, 30, 34, 36,  
45, 50, 201, 202n ; III,  
187n.
- L'Exil et le Royaume* : II,  
120n ; [286] III, 42n, 52n,  
56n, 174n, 175n, 188n.
- La Femme adultère : III,  
52n, 56.
- L'Hôte : III, 55n, 56n,  
174.
- Jonas : III, 56, II4, II5n,  
149, 152.
- Les Muets : III, 56.
- La Pierre qui pousse : III,  
42n, 54n, 56n, 188.
- Le Renégat : II, 120n ; III,  
56n, 57n, 175n.
- " Hommage à Gide " : II, 62n.
- L'Homme révolté* : I, 105n, 249n ;  
II, 62n, 75, 81, 82, 108n, 111n,  
123, 125, 131, 134, 136, 143,  
144, 145, 146, 151, 153, 158,  
160, 172, 173, 174, 177, 179,  
189, 190, 196, 201, 263, 266,  
267, 280, 301, 313, 324,  
335n, 342, 343 ; III, 45, 47,  
63n, 93n, 131, 187n, 277n.
- Révolte et Arts : II, 108.
- Un homme de lettres : II,  
111n, 201.
- Impromptu des philosophes* : III,  
95, 110, 152.
- " L'Intelligence et l'échafaud " :  
II, 60n.
- Introduction aux " Maximes " de  
Chamfort* : II, 144n.
- Les Justes* : II, 179, 204, 207,  
209,  
214, 224n, 230, 233n, 234, 262n,  
299, 300 ; III, 93n, 130n,  
187n. (Premier titre : *La Cor-  
de* : II, 262, 263, 267.)
- Lettres à un ami allemand* : III,  
151n.
- Lettre à un désespéré : III, 151n.
- " Lettre à un jeune Anglais sur  
l'état d'esprit de la nation  
française " : III, 151n.
- " Lettre au directeur des *Temps  
Modernes* " : III, 63n.
- Le Malentendu* : I, 15 n, 157 n,  
229 ; II, 39n, 45n, 91, 95,  
161, 201 ; III, 187n. (Premier  
titre : *Budejovice* : I, 229 ;  
II, 39, 45, 59, 63.)
- Les Meurtriers délicats* : II,  
224n.
- Métaphysique chrétienne et néo-  
platonisme* : I, 125 ; III, 183n.
- La Mort heureuse* : I, 24n, 33n,  
36n, 43n, 47n, 54n, 63n, 64,  
65, 66, 67n, 81-83, 84n, 92n,  
94n, 97n, 98n, 101n, 104n,  
111n, 113n, 116, 123n, 148n.
- La Maison devant le mon-  
de : I, 43.
- Le Mythe de Sisyphe* : I, 38n,  
39n, 83n, 119n, 141n, 172n,  
200n, 214n, 216n, 224 ; II, 31,  
56n, 201 ; III, 187n.
- " Ni victimes, ni bourreaux " : II,  
183n.

- Noces* : I, 17n, 47n, 54n, 68n, 69n, 71n, 73n, 74n, 112n, 140 ; II, 267 ; III, 87n, 200.  
 Le Désert : I, 17n, 69n.  
 L'Été à Alger : III, 87n.  
 Le Vent à Djémila : I, 47n.
- La Peste* : I, 15n, 108n, 135n, 139n, 165n, 166n, 221n, 225n, 229, 230, 245, 250n ; II, 17n, 18n, 29n, 31, 36, 41, 46, 50, 52n, 56n, 66-72, 73, 76, 79, 80, 85n, 89, 90, 91, 97, 100, 105, 107, 108, 111, 112, 115, 118, 119, 120-122, 127, 129, 131, 161, 174, 175, 181, 201, 202n, 213 ; III, 187n.
- Les Possédés* : III, 108, 152, 249, 254, 257, 261, 269n, 277n.
- " Pourquoi je fais du théâtre " : III, 267n.
- " Remarque sur la révolte " : II, 62n.
- Réponse à Emmanuel d'Astier de la Vigerie* : II, 22ln.
- Roger Martin du Gard* : III, 222n.
- Sur les " Îles " de Jean Grenier* : II, 242 ; III, 175n, 231, 250.
- " Sur une philosophie de l'expression " : II, 34n.
- La Vie d'artiste* : III, II5n.
- PROJETS :**
- La Bacchante* : III, 46, 48, 130, 152.
- Le Bûcher ou Déjanire* : II, 201, 248, 318, 327.
- Don Juan ou Don Faust* : I, 214, 215 ; III, 110, 127, 150, 151, 152, 186, 277.
- L'École des Critiques* : III, 112.
- Julie de Lespinasse* : III, 67, 128, 152, 175, 255.
- Le Premier homme* : III, 100, 114, 142, 148, 149, 150, 153, 175, 176, 177, 178, 182, 183, 187, 191, 193, 194, 267.
- Timon* : III, 152.
- CAMUS (Catherine) : III, 124, 258, 261.
- CAMUS (Francine) : III, 175, 261n.
- CAMUS (Jean) : III, 124, 189, 258.
- CAMUS (Lucien) : III, 28n, 189n.
- CARAVAGE (Michelangelo Amerighi dit le) : III, 139, 140, 141, 147.
- Déposition de la croix* : III, 141.
- Narcisse* : III, 140.
- La Vocation de saint Matthieu* : III, 139.
- CARDONA (Marie) I, 125n.
- CARLYLE (Thomas) III, 108.
- CARRARA : I, 217.
- Carrefour* : III, 63.
- CARY (Edmond) : III, 193n.

- CATHERINE de Gênes (sainte) : III, 176.
- CATHERINE II la Grande : II, 276.
- Catherine (*La Mort heureuse*) : I, 24, 25, 63, 64, 66.
- Céleste (*La Mort heureuse*, *L'Étranger*) : I, 111.
- Célimène (*Le Misanthrope*) : I, 215.
- CENCI (Béatrice) : II, 14 ; III, 139.
- CENCI (Les) : III, 139.
- CERVANTÈS (Miguel de) : II, 12.
- CÉZANNE (Paul) : III, 122.
- CHAMFORT (Nicolas de) : II, 263.
- CHAMSON (André) : III, 33.
- CHANCEREL (Léon) : I, 237.
- CHAR (René) : II, 240, 261 ; III, 61, 76, 117, 254, 255, 257, 258, 260.
- CHARLOT (Edmond) : I, 145 ; III, 13n, 203n.
- CHARON : I, 121.
- CHATEAUBRIAND (François René de) : II, 23, 136, 137.  
*Vie de Rancé* : II, 137.
- Chatov (*Les Possédés*) : III, 108, 254, 277n.
- CHATTÉ (Robert) : II, 319, 323 ; III, 2II.
- CHAUMARTIN : II, 218.
- CHESTERTON (Gilbert Keith) : II, 284 ; III, 208-209.
- CHESTOV (Léon) : I, 241.
- CHIBOUNINE : II, 292.
- CHOPIN (Frédéric) : I, 235 ; III, 92, 126.  
*Cinémonde* : III, 272.
- CIRCÉ : III, 142.
- Claire (*La Mort heureuse*) : I, 81, 82, 83.
- Clarence (*La Chute*) : III, 133n.
- CLARK (Eleanor) : II, 217.
- CLAUDEL (Paul) : II, 323, 330.  
*L'Échange* : II, 3 10.
- [288]
- CLÉMENT (Nicolas) : I, 238.
- Clèves (Mme de, *La Princesse de Clèves*) - II, 61 ; III, 65~
- Clèves (prince de, *La Princesse de Clèves*) : II, 6 I.
- CLYTEMNESTRE : III, 258.
- COHEN (Gustave) : I, 249.
- COLLISON-MORLEY (Lacy) : I, 194.  
*Histoire des Borgia* : I, 194.
- COLOMB (Christophe) : III, 87.  
*Combat* : I, 158n ; II, 183 ; III, 30, 46n, 131, 256n.
- Commandeur (le, *Don Juan*) : III, 110n.
- CONDORCET (Marie Jean de) : III, 218.  
*Confluences* : II, 60.
- CONNE (Georges) : I, 239.  
*État présent des études shakespeariennes* : I, 239.  
*Le Mystère shakespearien* : I, 239.
- CONRAD (Joseph) : III, 277.  
*Angoisse* : III, 277.

- CONSTANT (Benjamin) : II, 219, 311 ; III, 72.  
*Adolphe* : II, 37, 61, 310.  
*Journaux intimes* : III, 72.
- COPEAU (Jacques) : I, 236 ; III, 65.
- COPERNIC (Nicolas) : II, 27.
- Coran (Le) : I, 241.
- CORÉOS : I, 162n.
- CORNEILLE (Pierre) : II, 28 ; III, 65, 112.  
 Discours du Poème dramatique : III, 65.  
 Suréna : II, 109.
- CORRÈGE (Andonio Allegri, dit le) : III, 139.  
*Danaé* : III, 139.
- COTTARD (*La Peste*) : I, 139n ; II, 17n, 69, 74.
- COTY (René) : III, 11ln.
- COUVREUX (Emmanuel) : II, 304.  
*Crapouillot (Le)* : II, 207.
- CRÉSUS : I, 162.
- CROITÈS : III, 229.
- CUNY (Alain) : III, 261.
- CUSTINE (Astolphe de) : III, 199, 202, 212.  
*Souvenirs et portraits* : III, 199n.
- CVIKLINSKY (Stacha) : I, 95.
- CYRILLE (saint) : I, 239.
- CZAPSKI : II, 276.  
*Terre inhumaine* : II, 276.
- DANTCHENKO : III, 251.
- DANTE ALIGHIERI : III, 152.
- DARBOU (Mg) " . I, 182.
- DARIUS III : I, 251.
- DARWIN (Charles) : II, 79.
- DAUMAS : III, 93.  
*Le grand désert* : III, 93.
- DAVID : II, 223.
- DEAN (James) : III, 250.
- DE FOE (Daniel) : II, 12, 175, 210.  
*Robinson Crusoé* : II, 175.
- DELACROIX (Eugène) : II, 301, 302, 306, 307, 308 ; III, 229n.  
*Journal* : II, 306.  
*Les Massacres de Scio* : III, 229n.
- Démenti* : III, 66n, 71n.
- DÉMÉTER : III, 15, 48.
- DÉMÉTRIOS 1er- Poliorcète : I, 251.  
*Démocratie* : III, 75n.
- DERAÏN (André) III, 123, 124.  
*Deutéronome (Le)* : II, 66.
- Diana (Donna, *De l'Amour*) : II, 301.
- DIBUTADES : I, 163.
- DIDEROT (Denis) : I, 85 ; III, 202.
- DIDIER (Georges) : III, 204.
- DILTHEY (Wilhelm) : I, 171.
- DIMÉTOS : I, 163.
- DIOGÈNE : I, 183.
- DIOGÈNE LAËRCE : II, 222.
- DIONYSOS : I, 162 ; III, 48, 49, 169.
- [289]
- DOBROLIOUBOV (Nicolai Alexandrovitch) : II, 225.

- DOMENECH : III, 28.  
 Don Faust (*Don Juan*) : III, 186, 198.  
 Don Juan (*Don Juan*) : I, 214, 215, 232 ; III, 110, 130, 151, 198, 212, 277.  
 Don Quichotte : I, 185.  
 Dora (*Les Justes*) : II, 204, 205, 206, 209, 214, 234.  
 DORÉ (Gustave) : II, 99.  
 DORVAL (Marie) : II, 293.  
 DOSTOÏEVSKI (Fiodor Mikhaïlovitch) : II, 14, 35, 225, 227, 252, 276 ; III, 29, 103, 107, 108, 109, 206, 207n, 216, 223n, 265n, 266.  
*L'Adolescent* : III, 206.  
*Les Carnets de Crime et châ-timent* : III, 207n.  
*Crime et châ-timent* : III, 207.  
 " Discours sur Pouchkine " in *Journal d'un écrivain 1880* : III, 216n.  
*Les Possédés* ; II, 32-, III, 108, 109.  
*Le Sous-sol* : III, 265.  
 DOSTOÏEVSKI (Michel) : III, 108n.  
 DOUAI : I, 240.  
*Les Hérétiques du Midi au XIII<sup>e</sup> siècle* : I, 240.  
 DREYFUS (Alfred) : III, 122.  
 Drusilla (*Caligula*) : I, 43.  
 DU BARRY (comtesse) : I, 160.  
 DUBUFFET (Jean) : II, 185.  
 DUCCIO : III, 167.  
 DUHAMEL (Georges) ; III, 63n.  
 DUPERRAY (Jean) : III, 131.  
*Harengs frits au sang* : III, 131n.  
 DWINGER (Edwin Erich) : II, 212, 213.  
*Entre les Rouges et les Blancs* : II, 212n.  
*Mon journal de Sibérie* : II, 212n.  
 DZERJINSKI : II, 226.  
 ECKERMANN (Johann Peter) : I, 173.  
 ECKHART (Johannes, dit Maître) : II, 192 ; III, 277n.  
 EINSTEIN (Albert) : I, 44 ; III, 242.  
 EISENSTEIN (Serge) : I, 207.  
*Que viva Mexico* : I, 207n.  
*Time in the sun* : I, 207n.  
 Éliante (*Le Misanthrope*) : I, 215.  
 Éliane (*Julie de Lespinasse*) : III, 67, 68.  
 ELUARD (Paul) : III, 245n.  
*Capitale de la douleur* : III, 245n.  
*Liberté* : III, 245n.  
 EMERSON (Ralph Waldo) : III, 32, 36, 38, 39, 40, 208.  
 Émile (*Émile*) : II, 223.  
 EMPÉDOCLE : II, 79.  
*Encounter* : III, 20n.  
 ENDYMION : III, 87.  
 ENGELS (Friedrich) : II, 227.  
 ÉPICURE : I, 162.  
 ESCHYLE : II, 198 ; III, 112.  
*Les Perses* : I, 233.



- Esprit* : II, 274.  
 ESTE (Albert d') : I, 193.  
 ESTE (Alphonse d') : I, 193.  
 ESTE (famille d') : II, 14.  
 ESTE (Fernand d') : I, 194.  
 ESTE (Hippolyte d') : I, 193, 194.  
 ESTE (Jules d') : I, 193, 194.  
*Études germaniques* : II, 198.  
 EUCLIDE : I, 247.  
 EUPHORION (*Second Faust*) :  
     III, 21, 34.  
 EURIPIDE : III, 130n.  
     *Les Bacchantes* : III, 46n,  
     130.  
     *Hécube* : III, 159.  
     *Médée* : III, 44, 130n.  
 EURYDICE : II, 56, 66, 110, 115 ;  
     III, 15.  
 [290]  
 ÈVE : II, 15.  
     *Existence (L')* : II, 62n.  
     *Exode (L')* : II, 66.  
 EYRAUD (Marc) : III, 254n.  
 ÉZÉCHIEL : II, 66.  
 FABRE (Émile) : III, 72.  
 FABRE-LUCE (Alfred) : I, 243.  
 FALLA (Manuel de) : III, 44.  
 FAULKNER (William) : II, 331 ;  
     III, 278n.  
     *Parabole* : III, 278.  
 Faust : I, 138, 232, 235 ; III, 20,  
     21, 87, 110, 130, 198.  
 FERDINAND III de Naples : I,  
     191.  
 FERRAOUN (Mouloud) : III,  
     217n.  
 FERRERO (Guglielmo) : III, 87,  
     88, 89.  
     *Les Deux Révolutions françai-*  
     *ses* : III, 87n.  
 FEYDEAU (Georges) : 111, 112,  
     113.  
 FICHTE (Johann Gottlieb) II,  
     287.  
 FIGNER (Vera Nikolaïevna) II,  
     229, 230, 231.  
 FIORE (Domenico di) : II, 245.  
 FLAHERTY (Robert) : III, 34n.  
     *L'Homme d'Aran (Man of*  
     *Aran)* : III, 34.  
 FLAKE (Otto) : I, 249.  
 FLAUBERT (Gustave) : I, 182 ;  
     II, 23, 24, 331.  
     *Correspondance* : II, 24.  
     *Madame Bovary* : II, 32.  
 FLETCHER (John) : I, 238.  
 FONTANES (Louis de) : I, 186.  
 FONTENELLE (Bernard de) : II,  
     24.  
 FORSTER (Edward Morgan) : II,  
     146.  
 FORSTER-NIETZSCHE (Élisa-  
     beth) : III, 38, 2II.  
 FOUCAULD (Charles de) : II,  
     246.  
     *France-Dimanche* : III, 272~  
 FRANCO (général Francisco) :  
     III, 162.  
 FRANÇOIS d'Assise (saint) : I,  
     70, 125.  
 FRANK (Waldo) : III, 260.  
 FRÉDÉRIC II (empereur germa-  
     nique) : I, 216.

- FRÉDÉRIC II le Grand (roi de Prusse) II, 288.  
 FRENAY (Henri) : III, 19n.  
 FREUD (Sigmund) : III, 209.  
 FROMENTIN (Eugène) : III, 93.  
 FUMET (Stanislas) : II, 108.
- GALILÉE : I, 29 ; II, 27 ; III, 89.  
 GALINDO (Christiane) : II, 319.  
 GALINDO (Pierre) : III, 243.  
 GALL (Franz Joseph) : II, 134.  
 GALLIMARD (Gaston) : II, 297.  
 GALLIMARD (Michel) : III, 222n, 224, 230, 268n.  
 GALLIMARD (Robert) : II, 297.  
 GANDHI : III, 251.  
 GANDIE (duc de) : I, 191.  
 GANYMÈDE : III, 172.  
 GARCIA : III, 28.  
 GAST (Peter) : III, 265.  
 GAUGUIN (Paul) : III, 107.  
 GAULLE (Charles de) : III, 216.  
 GAULTIER (Mme Jules) : II, 245.  
*Gazzettino (II)* : III, 269.  
*Genèse (La)* : II, 77.  
 GENNS (Jacob) : II, 314.  
 GERHARD (Karl) : II, 264.  
 GHEORGHIU (Virgil) : II, 275.  
 GIACOMETTI (Alberto) : III, 257.  
 GIDE (André) : I, 54, 93 ; II, 11, 12, 13, 14, 28, 35, 62n, 103, 255, 320 ; III, 95.  
 GIGNOUX (Claude Joseph) : I, 114.
- GILSON (Étienne) : II, 88.  
 GIORGIONE (Giorgio da Castelfranco, dit) : III, 178.  
 GIOTTO : I, 70.  
 GIOVANNI di PAOLO : III, 181. [291]  
*Jugement dernier* : III, 181n.  
 GIRAUDOUX (Jean) : I, 89.  
 GOBINEAU (Arthur de) : I, 58n ; II, 251.  
*Les Pléiades* : I, 58.  
 GOETHE (Johann Wolfgang von) : I, 173, 174, 220, 242 ; II, 11, 245, 302, 331 ; III, 21n, 34, 72.  
*Faust* : I, 235 ; III, 72.  
*Iphigénie en Tauride* : I, 235.  
*Le Second Faust* : III, 21n.  
 GONZALES : III, 28.  
 GONZALVE (*Julie de Lespinasse*) : III, 67, 68.  
 GORGIAS : I, 251n.  
 GORKI (Maxime) : II, 288 ; III, 18.  
 GOYA Y LUCIENTES (Francisco de) : III, 42~  
 GOZZOLI (Benozzo) : I, 69.  
*Grand (La Peste)* : I, 135n ; II, 52n.  
*Graslin (Mme, Le Curé de village)* : II, 21.  
*Graslin (Véronique, Le Curé de village)* : II, 20.  
 GREEN (Julien) : I, 182 ; III, 81.  
 GREENE (Graham) : II, 293.  
 GRENIER (Albert) : I, 120.

- " Recherches étrusques " : I, 120.
- GRENIER (Jean) : I, 17, 29 ; II, 209, 213, 214, 215n, 256, 263, 277, 291n, 319, 342 ; III, 131, 175, 231, 250n, 268.
- Ermitage maronite, in *Un été au Liban* : III, 268.
- Les Îles* : I, 17n ; III, 175n, 231n, 250.
- Lettres d'Égypte* : III, 268n.
- GRINEVITSKI : II, 230.
- Gringoire* : I, 277.
- GROETHUYSEN (Bernard) : I, 171.
- GUARDINI (Romano) : III, 109.
- L'Univers religieux de Dostoïevski* : III, 109n.
- GUÉRIN (Daniel) : III, 239.
- GUÉRIN (Eugénie de) : III, 206.
- Journal* : III, 206.
- Guermantes (À la Recherche du temps perdu)* : II, 255.
- Guibert (*Julie de Lespinasse*) : III, 67, 68, 255.
- Essai général de tactique* : III, 67n.
- GUILLOUX (Louis) : II, 161, 188, 207, 215n, 280, 291 ; III, 33, 94.
- Guise (chevalier de, *La Princesse de Clèves*) : II, 61
- GURDJIEFF (Georges) : II, 314.
- GURVITCH (Georges) : I, 144.
- Essais de sociologie* : I, 144n.
- Les Tendances actuelles de la philosophie allemande* : I, 144n.
- Hadrien (villa) : III, 140.
- HALÉVY (Daniel) : III, 210n.
- Nietzsche* : III, 210n.
- HAWTHORNE (Nathaniel) : II 296 ; III, 104.
- Heathcliff (*Les Hauts de Hurlevent*) : 75.
- HÉBERTOT (Jacques) : III, 130.
- HEGEL (Georg Wilhelm Friedrich) : II, 144, 160, 201, 202, 224, 225, 281, 342 ; III, 88, 216.
- HEINE (Heinrich) : II, 23, 222.
- HÉLÈNE : II, 198, 199, 263 ; III, 15, 21.
- HELVÉTIUS (Claude Adrien) : I, 85.
- HÉRA : III, 146, 171.
- HÉRACLÈS : I, 100.
- HERDER (Johann Gottfried) : I, 240.
- HERRAND (Marcel) : II, 319 ; III, II3, II4.
- HERRIOT (Édouard) : II, 160.
- HERZEN (Alexandre Ivanovitch) : II, 179, 225.
- À qui la faute ?* : II, 179.
- [292]
- Sur le développement des idées révolutionnaires en Russie* : II, 179.
- HIMMLER (Heinrich) : II, 264.
- HIPPARQUE : I, 247.

- HITLER (Adolf) : I, 164, 165, 180, 225 ; II, 212.
- HOLBACH (Paul Henri d') : I, 85.
- HÖLDERLIN (Friedrich) : II, 316 ; III, 17.  
*Empédocle* : II, 316 ; III, 17.
- HOMÈRE : I, 100 ; III, 142n.  
*L'Iliade* : II, 15, 16.  
*L'Odyssée* : II, 16, 22.
- HUGO (Victor) :  
*L'Enfant, in Les Orientales* : III, 229n.
- HUMBOLDT (Wilhelm von) : III, 134.
- HUS (Jan) : II, 288.
- HUXLEY (Aldous) : I, 91.
- HYTIER (Jean) : I, 244.
- IACCHOS, voir DIONYSOS.
- IBSEN (Henrik) : II, 285 ; III, 45.  
*Empereur et Galiléen* : III, 45.
- IGNACE DE LOYOLA (saint) : III, 277.
- INNOCENT VIII : I, 191.
- ISOCRATE : II, 198.
- IVERNIEL (Daniel) : III, 254.
- JACOB (Alexandre) : II, 340.
- JACOB (Max) : II, 262.
- JAMES (Henry) : III, 28.  
*Les Ambassadeurs* : III, 28.
- JAMOIS (Marguerite) : III, 257.
- JARRY (Alfred) : I, 175 ; II, 86.  
*Ubu roi* : II, 86n.
- JASPERS (Karl) : III, 76.
- JEAN (saint) : II, 28 ; III, 93, 94.
- JEAN CHRYSOSTOME (saint) : II, 42.
- Jeanne (*La Peste*) : I, 134, 135n, 136, 138.
- JEANSON (Francis) : III, 63n.
- JÉHOVAH : II, 223.
- JELIABOV : II, 230, 268.
- JÉRÉMIE : II, 66, 67.  
*Je suis partout* : III, 214n.
- JÉSUS-CHRIST : I, 239 ; II, 31, 110, 111, 161, 231, 242, 275, 294 ; III, 29, 33, 43, 60, 99, 116, 147, 176, 184, 200, 201, 212, 220, 268, 271, 273, 277.
- Johnson (*Vie de Samuel Johnson*) : III, 110.
- Jonas (*Jonas*) : III, 149.
- JORRIS (Jean-Pierre) : III, 203n.
- JOYCE (James) II, 37.
- JUDAS Iscariote II, 42 ; III, 33, 272.
- JULES II : I, 194, 217 ; III, 141.
- Julia (*Julie de Lespinasse*) : III, 128.
- JUNIER (Régine) : III, 14.
- JUSTIN (saint) : I, 239.
- KAFKA (Franz) : II, 14, 56, 74, 111 ; III, 84.
- KALIAYEV (Ivan) : II, 199, 201, 204, 207 ; III, 93.
- KALLIRHOÉ : I, 162.
- Karamazov (Ivan, *Les Frères Karamazov*) : I, 118.

- KEATS (John) : II, 283, 284.  
 KIERKEGAARD (Sören) : I, 38,  
 42, 83 ; II, 55, 74 ; III, 216.  
 KILBATCHICHE : II, 230.  
 KINUGASA : III, 123n.  
*La Porte de l'Enfer* : III, 123.  
 Kirilov (*Les possédés*) : I, 141 ;  
 III, 108.  
 KLEIN (Marc) : II, 198.  
 KLEIST (Heinrich von) : II, 285.  
 KOESTLER (Arthur) : II, 165,  
 183, 185, 186 ; III, 128, 209n.  
 KOLOUGNAÏA (Maria) : II, 230.  
 KOLTCHAK (Alexandre Vassilie-  
 vitch) : III, 17.  
 KOMMISSAROV : II, 268.  
 [293]  
 KROUPSKAÏA (Nadeida Konstan-  
 tinovna) : III, 191.  
 KYD (Thomas) : I, 238.  
*La Tragédie espagnole* : I,  
 238.
- LA FAYETTE (Mme, de) : II, 21,  
 61, 90, 134.  
*La Comtesse de Tende* : II, 6  
 I.  
*La Princesse de Clèves* : II,  
 60, 65, 90.  
*La Princesse de Montpensier* : II,  
 61.  
 LAMBERT (Edmond) : II, 291.  
 LANZA DEL VASTO (Giuseppe) :  
 III, 25In.  
*Vinôbâ ou le nouveau pèlerinage* : III, 251n.  
 LAO TSEU : II, 206.
- LA PALICE (Jacques II de Cha-  
 bannes, seigneur de) : I, 185.  
 LA PATELLIÈRE (Amédée de) :  
 II, 199.  
 LAPORTE : II, 269.  
*Procès célèbres de la Russie* :  
 II, 265.  
 Lara (*Le Docteur Jivago*) : III,  
 255.  
 LARRIVEY (Pierre de) : I, 244.  
*Les Esprits* : I, 244.  
 LA SALE (Antoine) : I, 244.  
*Histoire du petit Jehan de  
 Saintré et de la jeune Da-  
 me des Belles Cousines* : I,  
 244.  
 LAUTRÉAMONT : II, 216.  
 LAVAL (Pierre) : II, 170.  
 LAWRENCE (David Herbert) : I,  
 183  
 LAWRENCE (Thomas Edward) : I,  
 243.  
 LAZARE (Gisèle) : II, 320.  
 LAZAREVITCH (Nicolas) : II,  
 319, 323, 338.  
 LECA (Mme) : I, 125.  
 LE CORBUSIER (Édouard Jean-  
 neret-Gris, dit) : I, 158.  
 LÉGER (Fernand) : I, 208.  
 LEIBNIZ (Wilhelm Gottfried) :  
 II, 340.  
 LEIBOWITZ (Françoise) : II,  
 320.  
 LÉNINE (Vladimir Ilitch Oulia-  
 nov, dit) : I, 85n ; II, 207,  
 227, 228, 229 ; III, 191, 209.  
 LE POITTEVIN (Alfred) I, 182.

- Leporello (*Don Faust*) III, 186.
- LERMONTOV (Mikhail Iourievitch) : II, 227.
- LESPINASSE (Julie de) : III, 67n, 128n.
- LEVI (Carlo) : III, 136.  
*Le Christ s'est arrêté à Ebo-li* : III, 136n.
- Lévitique (Le)* : II, 66.
- LIBERAKI (Marguerite) : III, 157, 158.
- LISZT (Franz) : I, 235.
- LOPE DE VEGA : III, 85, 203n, 275.  
*Le Chevalier d'Olmedo* : III, 203n.  
*La Promesse accomplie* : III, 277.
- LOPOUKINE : II, 268.
- LOUIS Ier , voir ORLY (Louis).
- LOUIS XIV : I, 186, 238 ; III, 91.
- LOUIS XVI : I, 177.
- LOWELL (Any) : II, 283.
- LOYOLA, voir IGNACE DE -.
- LUC (saint) : II, 42 ; III, 147.
- Lucienne (*La Mort heureuse*) : I, 24.
- LUCIFER : II, 15 ; III, 116.
- LUCRÈCE : I, 230 ; II, 42 ; III, 200.
- LUKÀCS (György) : II, 228.  
*Lumière (La)* : I, 89n.
- LUTHER (Martin) : I, 42, 49.  
*Sermon sur la justification* : I, 49.
- LUXEMBURG (Rosa) : II, 244, 277.  
*La Révolution russe* : II, 244.
- LYSANDRE : I, 250.
- MACHADO (Antonio) : II, 178, 179.  
*Juan de Mairena* : II, 179.
- MACHIAVEL (Niccolo) : I, 217.
- MADARIAGA (Salvador de) : II, 245.
- MAGNY (Claude-Edmonde) : II, III.  
[294]
- MAHLER (Gustav) : III, 12 I.  
*Quatrième Symphonie en sol majeur* : III, 12 I.
- MAÏAKOVSKI (Vladimir Vladimirovitch) : III, 61.  
*Mystère Bouffe* : III, 61.
- MAILLOL (Aristide) : III, 101.
- Maison devant le Monde (maison Fichu) : I, 24, 25, 26, 64, 66.
- MAISONSEUL (Jean de) : III, 155n.
- MAISTRE (Joseph de) : II, 328.
- MALATESTA : I, 217 ; II, 14.
- MALHERBE (François de) : I, 241.
- MALINOVSKI : II, 269.
- MALRAUX (André) : I, 40, 42, 47, 105n, 106 ; II, 14, 28, 185, 186, 213, 214 ; III, 52, 209n.
- Manfred (*Manfred*) : I, 228, 232.
- MANSFIELD (Katherine) : I, 60.
- MANU : I, II9.
- MAO TSE TOUNG : III, 18.

- MAQUET (A.) : III, 47.  
 MARAÑÓN (Gregorio) : III, 278.  
     *Don Juan* : III 278.  
 MARC AURÈLE : I, 252.  
 MARCHAT (Jean) : III, 203n.  
 MARCION : II, 225.  
 MARGUERITE D'AUTRICHE :  
     II, 334.  
 MARGUERITE DE LA CROIX  
     (soeur) : III, 278.  
 Marguerite (*La Mort heureuse*) :  
     I, 63.  
 MARIE (mère du Christ) : I, 70.  
 MARION (Denis) : II, 210.  
 MARITAIN (Jacques) : II, 298.  
 MARLOWE (Christopher) : I,  
     238.  
 MARROU (Henri Irénée) : III,  
     183.  
 Marshall (plan) : III, 209n.  
 Marthe (*La Mort heureuse*) : I,  
     98, 102.  
 MARTIN Du GARD (Roger) : III,  
     94, 222, 256.  
     *Oevres complètes* : III, 222n.  
 MARX (Karl) : II, 227, 228, 246.  
 MASSERON (Alexandre) : III,  
     152n.  
 MASSIGNON (Louis) : III, 111.  
 MASSINGER (Philipp) : I, 238.  
 MASSON (famille) : III, 153.  
 MASSON (*L'Étranger*) : I, 200n.  
 MASSU (Jacques) : III, 233.  
 MATHIEU (famille) : III, 258.  
 MATHIEU (Paul) : III, 272.  
 MATTHIEU (saint) : II, 74, 165.  
 MAURIAC (François) : III, 29, 3  
     I.  
 MAUROIS (André) : III, 167n.  
     *Les Silences du colonel Bram-*  
     *ble* : III, 167n.  
 MEAUTIS (Georges) : I, 237.  
     *L'Aristocratie athénienne* : I,  
     237.  
     *Eschyle et la Trilogie* I, 237.  
 MÉDICIS (Lorenzino de) I, 244.  
 MELVILLE (Herman) : I, 108 ; II,  
     12, 14, 175, 294, 295, 296 ;  
     III, 47, 104, 176, 191, 231,  
     *Billy Bud* : III, 176.  
     *L'Heureux échec : une histoi-*  
     *re du fleuve Hudson, in Co-*  
     *corico ! et autres contes* :  
     III, 104n.  
     *Mardi* : III, 231.  
     *Moby Dick* : I, 108n, 2 50 ;  
     III, 104.  
 Mentina (*Le Métier de vivre*) :  
     III, 232.  
 MERLE (Eugène) : II, 292.  
 MERLEAU-PONTY (Maurice) : II,  
     2II, 212.  
     *Humanisme et Terreur* : II,  
     212n.  
 MERLIER (Octave) : III, 167 '  
 Mersault (Mme, *La Mort heureu-*  
*se*) : I, 65.  
 Mersault (M., *La Mort heureu-*  
*se*) : I, 65.  
 Mersault (Patrice, *La Mort heu-*  
*reuse*) : I, 24, 25, 63, 65, 83,  
     94n, 96, 97, 98, 104, 105, 111,  
     112, 123, 124, 144, 145.

- [295]  
 MEYSENBUG (Malwida von) : III, 38n.  
 MICHEL-ANGE (Michelangelo Buonarroti, dit) : I, 194, 227 ; III, 141.  
*Le jugement dernier* : III, 141.  
 MIKHAÏLOV : II, 230.  
 MIKHAÏLOVSKI (Nicolai Konstantinovitch) : II, 226.  
 MILL (John STUART) : I, 147.  
 MILLER (Henry) : II, 304.  
 MILLET (Jean-François) : II, 99, 308 ; III, 82.  
 MILTON (John) : I, 241 ; II, 15, 295.  
 MINERVE : I, 162.  
 MINOS : II, 13.  
 MINOTAURE : I, 221 ; II, 13, 263.  
 MIQUEL (Louis) : I, 144.  
 MOLAND (Louis) : I, 237.  
*Molière et la comédie italienne* : I, 237.  
 MOLIÈRE : I, 237, 245, 248 ; II, 51, 87, 336 ; III, 60, 89.  
*Dom Juan* : II, 51, 256 ; III, 60.  
*Le Misanthrope* : I, 215.  
*Tartuffe* : I, 248.  
 MONNEROT (Jules) : II, 281.  
 MONTAIGNE (Michel de) : I, 241 ; II, 25, 91, 95, 197.  
 MONTECUCCOLI (prince Raimondo) I, 223.  
 MONTESQUIEU (Charles de Secondat de) : II, 27, 28 ; III, 60.  
 MONTHERLANT (Henry de) : I, 67, 93, 96, 182, 244 ; II, 28 ; III, 92, 219.  
*Carnets* : III, 219.  
*Service inutile* : I, 182.  
 Montriveau (marquis de, *La Duchesse de Langeais*) : II, 2 I.  
 Mora (*Julie de Lespinasse*) : III, 67n, 255.  
 MORAVIA (Alberto) : III, 139, 140, 141.  
 MORGAN (Charles) : II, 2I.  
 MORGAN (Claude) : II, 193.  
 MOUNIER (Emmanuel) : II, 274.  
 MOZART (Wolfgang Amadeus) : III, 97.  
*Don Giovanni*. II, 286 ; III, 86, 250.  
*Quintette en soi mineur* : III, 97.  
 MUCIUS SCAEVOLA : III, 210.  
 MUSIL (Robert von) : III, 223.  
*L'Homme sans qualités* : III, 223n.  
 MUSSET (Alfred de) :  
*On ne badine pas avec l'amour* : III, 203n.  
 MUSSOLINI (Benito) : I, 85n.  
 NABOKOV (Vladimir) : III, 25I.  
 NAPOLÉON Ier : I, 186 ; II, 30, 87, 300 ; III, 90, 210.  
 NARAYAN : III, 25I.  
 NARCISSE : I, 232.



- NAUSICAA : III, 15.
- NAVARRÉ (Octave) : I, 237.  
*Le Théâtre grec* : I, 237.
- Néant : III, 110, 186.
- NÉMÉSIS : II, 198, 328, 342 ;  
III, 44, 78, 81, 187, 190, 207,  
274.
- NÉRON : I, 183 ; III, 48.
- NETCHAÏEV (Sergueï Gennadie-  
vitch) : II, 226, 227.
- NEWTON (Isaac) : I, 243.
- NIETZSCHE (Friedrich) : I, 108,  
119, 174, 220, 241 ; II, 35,  
47, 60, 65, 79, 87, 102, 125,  
162, 191, 192, 312, 316, 317 ;  
III, 11, 33, 38, 39, 46n, 101,  
103, 104, 105, 108, 132, 133,  
202, 210, 212, 218, 263, 265,  
266.  
*Aurore* : III, 104.  
*Considérations inactuelles* :  
II, 96.  
[296]  
*Le Crépuscule des Idoles* : I,  
II9, 174.  
*Le Gai Savoir* : III, 210.  
*La Généalogie de la Morale* :  
III, 104.  
*Humain, trop humain* : III,  
105.  
*La Naissance de la philosophie  
à l'époque de la tragédie  
grecque* : II, 79.  
*La Naissance de la tragédie* :  
III, 46n.  
*Par-delà bien et mal* : III,  
104, 210n.
- NIOBÉ : II, 95.
- NOGARA (B.) : I, 121.  
*Les Étrusques et leur civilisa-  
tion* : I, 121.  
*Noir et Blanc* : III, 272.  
*Nouvelle Nouvelle Revue Françai-  
se (La)* : II, 62n.  
*Nouvelle Revue Française (La)* :  
I, 176 ; III, 15, 151, 249.
- OCAMPO (Victoria) : II, 171.
- ŒDIPE : I, 161 ; II, 13.
- OETTLY (Paul) : II, 319 ; III,  
261.
- ONASSIS (Aristote) : III, 185.
- Ophélie (*Hamlet*) : II, 284.
- ORESTE : II, 13.
- ORLÉANS (Gaston duc d') : II,  
12.
- ORLY (Achille) : II, 243, 244.
- ORLY (Antoine) : II, 243.
- ORLY (Louis) : II, 243.
- ORPHÉE : II, 66, II5.
- ORTEGA Y GASSET (José) : III,  
134, 135.
- ORWELL (George) : II, 191.  
*Burmese days* : II, 191.  
*Othello (Othello)* : I, 140.
- OVERBECK (Johannes Adolf) :  
III, 33, 39, 132, 265n.
- OWEN (Robert) : II, 187.
- PALANTE (Georges) : II, 215,  
219.  
*La Sensibilité individualiste* :  
II, 215n.
- PANDORE : III, 87.

- Paneloux (*La Peste*): I, 213n, 230n ; II, 129.
- PARAIN (Brice) : II, 34, 35, 95, 107, 110, 113, 153, 155, 184 ; III, 14, 253.  
*Essai sur le logos platonicien* : II, 34.  
*Parisienne (La)* : III, 239.  
*Paris-Match* : III, 272.  
*Paris-Soir* : I, 212.
- PASCAL (Blaise) : I, 26, 241 ; II, 58, 78, 79, 125, 332 ; III, 66, 89, 177, 212.
- PASCAL (Pierre) : II, 41n.
- PASIPHAË : III, 15, 79.
- PASTERNAK (Boris) : III, 249n, 255, 259, 264.  
*Le Docteur Jivago* : III, 249, 255.  
*Essai d'autobiographie* : III, 264n.
- PATROCLE : II, 15, 303.
- PAUL (saint) : I, 182 ; III, 184, 225.
- PAULHAN (Jean) I, 176 ; II, 221.
- PAULINE (René) II, 90.
- PAVESE (Cesare) : III, 129, 232.  
*Le Métier de vivre* : III, 232n.
- PAVLOV (Ivan Petrovitch) : III, 218.
- PEER GYNT (*Peer Gynt*) : II, 286.
- PÉGUY (Charles) II, 109.
- PELLERIN (M<sup>re</sup>) III, 17.
- PÉNÉLOPE : III, 15.
- Pentheus (*La Bacchante*) : III, 46, 48, 49.
- PÉRICLÈS : I, 249 ; III, II3.
- PEROVSKAÏA (Sofia) : II, 230.
- PERRET (Vivette) : III, 256.
- PERSÉPHONE : III, 15.
- PETCHERINE : II, 224.
- PETITJEAN (Yvette) : II, 320. [297]
- PETRACHEVSKI (Mikhaïl Vassilievitch) : II, 224, 225 ; III, 108n.
- PEUCHMAURD (Jacques) : III, 63n.
- PHILIBERT II le Beau (duc de Savoie) : II, 334.
- Philinte (*Le Misanthrope*) : I, 215.
- PHILIPPE II (roi d'Espagne) : II, 225.
- PHILIPPE IV (roi d'Espagne) : III, 277, 278n.
- PHOCION : I, 247.
- PIA (Pascal) : I, 158, 212n ; II, 319 ; III, 211n.
- PIERO DELLA FRANCESCA : II, 185, 194, 245, 285 ; III, 140, 141, 179.  
*Flagellation* : III, 179.  
*Madone del Parto* : III, 179.  
*Résurrection* : III, 179.
- PILATE (Ponce) : I, 206.
- PINDARE : I, 200.  
*3<sup>o</sup> Pythique* : I, 200.
- PINTURICCHIO (Bernardino di Betto, dit le) : III, 14 I.
- PIOVENE (Guido) : III, 141.

- PISSAREV (Dimitri Ivanovitch) :  
II, 225.
- PITOËFF (Ludmilla) : II, 239.
- PLATON : II, 34, 35, 75, 233 ;  
III, 89.  
*Criton* : II, 249.
- PLECHTCHEÏEV (Alexis) : III,  
223.
- PLEHVE (Viatcheslav Konstanti-  
novitch) : II, 268.
- PLINE : III, 142n.
- PLOTIN : I, 125 ; III, 183n.
- PLUTARQUE : I, 246.
- POBIEDONOTSEV (Konstantine  
Petrovitch) : II, 229.
- POE (Edgar Allan) : I, 160.  
*Poésie 44* : II, 34n.
- Policastro (duc de, *De l'Amour*) :  
II, 300.
- POLYCRATE : III, 228.
- PORSENNIA : III, 210n.
- POSÉIDON : III, 144.
- POTEMKINE (Grigori Alexandro-  
vitch) : II, 276.
- POUCHKINE (Alexandre Ser-  
gueïevitch) : III, 84, 216,  
259.  
*Don Juan* : III, 127n.
- PRASSINOS (Mario) : III, 224.
- PRAXITÈLE : III, 171.  
*Hermès* : III, 171.
- PRIAM : II, 15.
- PRINTEMPS (Yvonne) : III, 272.
- PROKOSCH (Frederic) : II, 258.  
*Sept fugitifs* : II, 258.
- PROMÉTHÉE : I, 106, 163, 174,  
245 ; II, 13, 77, 263, 328 ;  
III, 181.
- PROUDHON (Pierre Joseph) : II,  
246, 342.
- PROUST (Marcel) : I, 241 ; II,  
42, 44.  
*À la Recherche du temps per-  
du* : II, 43,  
*Le Gîté de Guermantes* : II,  
43.  
*Sodome et Gomorrhe* : II, 43.
- PTOLÉMÉE : I, 185.
- RABELAIS (François) : I, 241.
- RACHEL (tragédienne) : II, 305.
- RACINE (Jean) : III, 89.  
*Phèdre* : II, 37.
- RADICI : II, 192.
- RAIMBAULT (R.N.) : III, 278n.
- RAJK (Lászlo) : II, 286.
- RÀMAKRISNA : I, 84.
- Rambert (*La Peste*) : II, 115n,  
119.
- RANAVALONA III : II, 244.
- RANCÉ (Armand de) : II, 96.
- RAPHAËL (Raffaello Santi, dit) :  
III, 141.  
*Délivrance de saint Pierre* :  
III, 141.
- RAVACHOL (François Claudius  
Koenigstein, dit) : II, 218.
- RAVANEL : II, 190 ; III, 19.
- Raymond (*L'Étranger*) : I, 122n.  
[298]
- Raymonde (*La Mort heureuse*) : I,  
165.

- REBATET (Lucien) II, 193 ; III, 214.  
*Les Décombres* : III, 214n.
- RECLUS (Dr Paul) III, 122.
- REMBRANDT : II, 99, 336 ; III, 126, 129, 139.
- RÉMUSAT (Jean-Pierre Abel) : III, 93.
- RENAN (Ernest) : I, 183 ; II, 99.  
*René (René)* : II, 90.
- RENOIR (Auguste) : II, 42.
- RETZ, (Jean-François Paul de Gondi cardinal de) : II, 12.  
*Revue des Études anciennes* ; I, 120.
- RHODE : III, 210, 211.
- RHODES (Cecil) : I, 50.
- RICHARDSON (Samuel) : II, 134.
- RICHELIEU (Armand Duplessis cardinal duc de) : II, 246.
- Rieux (*La Peste*) : II, 70, 81, 91, 107, 119, 122, 129.
- Rieux (Mme, *La Peste*) : II, 161.
- RIGAUT (Jacques) : II, 182.
- RILKE (Rainer Maria) : III, 84.  
*Les Cahiers de Malte Laurids Brigge* : I, 243.
- RIMBAUD (Arthur) : II, 184, 320.  
*Rivages* : I, 145n.  
*Rivarol* : III, 63.
- ROBESPIERRE (Maximilien de) : III, 218.
- Robinson : I, 16.
- ROCHEFORT (Henri) : II, 221.
- ROLLAND (Romain) : III, 45, 86.  
*Vie de Tolstoï* : III, 45.
- RONCARD (Pierre de) : I, 241.
- ROSANOV : I, 227.
- ROSENBERG (Julius et Ethel) : III, 161.
- ROUCHON (Marcelle) : II, 319.
- ROUPP (Lucien) : II, 158.
- ROUSSEAU (Jean-Jacques) : II, 134, 222, 246.  
*Émile* : II, 222.
- ROUSSET (David) : II, 214n, 235.  
*Les jours de notre mort* : II, 214.  
*L'Univers concentrationnaire* : II, 214.
- ROUX (Georges) : III, 163.
- ROY (Jules) : III, 86.
- RUYT (Franz de) : I, 121.  
 " Charon, démon étrusque de la mort " : I, 121.
- RYSSAKOV : II, 230, 265, 268.
- SAADI (Yaasef) : III, 214.
- SABATINI (Rafaël) : I, 194.  
*César Borgia* : I, 194.
- SACHS (Maurice) : III, 60.  
*Derrière cinq barreaux* : III, 60.
- SADE (Donatien Alphonse François marquis de) : I, 241, 249 ; II, 79.  
*Histoire de Juliette* : I, 249.
- SAINTE-BEUVE (Charles Augustin) : II, 219.
- SAINT-ÉVREMOND (Charles de) : I, 244.

- SAINT-EXUPÉRY (Antoine de) :  
II, 183.
- SAINT-JOHN PERSE (Alexis Léger, dit) : III, 260.
- SAINT-JUST (Louis Antoine de) : II, 162.
- SALACROU (Armand) : III, 107.  
*Théâtre VI* : III, 107.
- Salamano (*L'Etranger*) : I, 200n.
- SALTAS (J.) : II, 86n.
- SAND (George) : II, 224, 246.
- SARTO (Andrea del) I, 56.
- SARTRE (Jean-Paul) II, 160, 184,  
185, 186, 187, 211n, 218 ; III,  
62n, 63, 65, 76, 90, 146,  
209n.  
*L'Être et le Néant* : II, II9.  
*Merleau-Ponty vivant* : II, 21n.
- Satan (*Paradis perdu*) : II, 295.  
[299]
- SAVINKOV (Boris Viktorovitch) :  
II, 199.  
*Souvenirs d'un terroriste* : II,  
199.
- SCHELER (Max) : II, 8ln.  
*L'Homme du ressentiment* :  
II, 8ln.
- SCHILLER (Friedrich von) : II,  
15.
- SCHMIDT (lieutenant) : II, 265.
- SCHNITZLER (D.) : III, 200.
- SCHOPENHAUER (Arthur) : II,  
96, 222, 223 ; III, 84, 265n.
- SCOTTO LAVINA : III, 35.
- SCRIABINE (Alexandre Nico-  
laïevitch) : III, 264.
- SECRÉTAIRE (Roger) : II, 109.
- SEMBRA (La hermosa) : I, 240.
- SÉNÈQUE : I, 100 ; III, 200.
- SERGE (Victor) : III, 17, 18.
- SHAKESPEARE (William) : I,  
238, 241 ; II, 22, 225, 331 ;  
III, II2, 191, 193.  
*Antoine et Cléopâtre* : II,  
206.  
*Macbeth* : II, 58.  
*Richard II* : I, 238.  
*Timon d'Athènes* : II, 343.
- SHELLEY (Percy Bysshe) : II,  
146, 295.  
*Essais* : II, 295.
- SIGNORELLI (Luca) : III, 140.
- SILÈNE : III, 49.
- SILONE (Ignazio) : III, 136.  
*Le Pain et le vin* : III, 136n.
- SIMMEL (Georg) : II, 191.  
*Schopenhauer et Nietzsche* :  
II, 19 I.
- SIMONDE : III, 72.
- SIMOUNET : I, 144n.
- SINTÈS (Catherine, mère de  
l'auteur) : II, 303 ; III, 68,  
132, 134, 182, 189n, 190, 191,  
194, 214, 222, 262, 263.
- SINTÈS (Étienne) : III, 176,  
189n.
- SISYPHE : II, 328 ; III, 181.
- SOCRATE : I, 81, 147, 251n ; II,  
79, 142, 161, 194, 195, 222,  
249 ; III, 110.
- SOLIDOR (Suzy) : II, 187.
- SOPHOCLE : III, 264.
- SOREL (Georges) : I, 85 ; II,  
234, 332.

- Illusion du progrès* : I, 85.
- SPECHNIOV (Nicolas) : III, 108.
- SPENGLER (Oswald) : I, 50, 99 ; III, 129.
- SPERBER (Manès) : II, 185, 277 ; III, 209, 216.
- Le Talon d'Achille* : III, 216.
- SPINOZA (Baruch) : II, 46-48, 192.
- Éthique* : II, 47, 48, 342.
- SPRECHNER : II, 224.
- STALINE (Joseph Vissarionovitch Djougatchvili) : III, 27, 74n, 191.
- STANISLAVSKI (Konstantine) : III, 251.
- STAUB (Hugo) : II, 17.
- Stavroguine (Nicolas, *Les Possédés*) : II, 224 ; III, 108, 109, 261, 277n.
- STENDHAL (Henri BEYLE, dit) : II, 14, 23, 28, 60, 219, 245, 254, 276, 279, 296, 300 ; III, 95, 136, 265n.
- La Chartreuse de Parme* : II, 37.
- Chroniques italiennes* : II, 14, 263.
- De l'Amour* : II, 279, 300.
- Journal* : II, 23.
- Le Rouge et le Noir* : II, 14 ; III, 266.
- Vie de Henry Brulard* : II, 29.
- Vie de Rossini* : II, 300.
- Stéphan (*La Peste*, 1re version) : I, 135n, 139n, 230n ; II, 67, 91, 100n.
- STEVENSON (Robert Louis) : II, 291.
- STIRNER (Max) : II, 207.
- L'Unique et sa Propriété* : II, 207.
- STOLYPINE (Piotr) : II, 270.
- STRABON : III, 142n.
- STRAKHOV : III, 84.
- STRINDBERG (August) : III, 266.
- [300]
- Mariés* : III, 266.
- SUÉTONE : I, 43.
- SULLY PRUDHOMME (René) : III, 82.
- Suréna (*Surina*) : *IL IIO*.
- Svidrigailov (*Crime et Châtiment*) : III, 207.
- TAILHADE (Laurent) : II, 207.
- TALLBERG : III, 92.
- TALMA (Mme) : III, 73.
- TARGUEBAYRE (Claire) : III, 203n.
- Cordes* : III, 203n.
- Tarrou (*La Peste*) : II, 70, 81, 91, 100, 105, 115, 121, 122, 161, 181n.
- TASSE (le) : III, 138.
- TCHAÏKOVSKI (Piotr Illitch) : II, 272.
- TCHÉKHOV (Anton Pavlovitch) : III, 112, 223.
- TCHERNICHEVSKI (Nicolai Gravilovitch) : II, 225.
- Que faire* : II, 225.
- TCHOUANG TSEU : II, 42.

- Temps Modernes (Les)* : III, 62, 63, 64.
- Tenorio (Dr, *Don Faust*) : III, 150.
- TERRACINI (Jeanne) : I, 213.
- THIBAUDET (Albert) : II, 158.
- Thomas (*Thomas l'Obscur*) : II, 65.
- THOMAS D'AQUIN (saint) : I, 216 ; III, 212.
- THOMASSET (Renée) : II, 320.
- THOREAU (Henry David) : III, 38.
- THUCYDIDE : I, 230, 249.
- TIKHOMIROV : II, 227.
- TILLON (Germaine) : III, 213,  
*L'Algérie en 1957 et autres textes (en anglais Algeria)* : III, 213n.
- Times (The)* : II, 132.
- TIMOLÉON : I, 251.
- TIRSO DE MOLINA : I, 214n.  
*El Burlador* : I, 214n.
- TISSAPHERNE : I, 246.
- TITIEN (Tiziano Vecellio dit le) : III, 139,  
*Vénus* : III, 139.
- TKATCHEV (P.N.) : II, 227.
- TOCQUEVILLE (Alexis de) : I, 234 ; III, 90, 91.  
*L'Ancien Régime et la Révolution* : III, 91.  
*Correspondance d'A. de T. et de P.-P. Royer-Collard*  
*Correspondance d'A. de T. et de J.-J. Ampère* : III, 90.
- De la démocratie en Amérique* : III, 90.
- TOLSTOÏ (Alexandra) : III, 193.  
*Léon Tolstoï mon père* : III, 193.
- TOLSTOÏ (comtesse Alexandra) : III, 26, 83, 193.
- TOLSTOÏ (Léon Nicolaïevitch) : I, 241, 242 ; II, 11, 12, 225, 238, 246, 271, 287, 288, 292 ; III, 26, 27, 34, 75, 82~83, 84, 86, 92, 94, 102, 103, 192, 193, 206.  
*Confession* : I, 242 ; III, 94.  
*De la vie* : III, 75.  
*Enfance* : II, 238.  
*La Guerre et la Paix* : II, 292 ; III 83, 193.  
*Journal* : III, 102.  
*Lettres* : III, 83.
- TOLSTOÏ (Tatiana) : III, 75.
- TORQUEMADA (Juan de) : I, 240.
- TOURGUENIEV (Ivan Sergueïevitch) III, 34, 83, 193.  
*Pères et Enfants* : III, 193.
- TRIPTOLÈME : III, 48.
- TRUC (Gonzague) : I, 194.
- TRUMAN (Harry S.) : III, 209.
- TURENNE (Henri, vicomte de) : I, 223.
- TURNER : III, 167.
- TYRTÉE : II, 14.
- [301]
- UKHANTSEV : III, 216.
- ULYSSE : II, 16, 22.

- VAN EYCK (Hubert) : III, 189.  
*L'Agneau mystique* : III, 189.
- VAN GOGH (Vincent) : II, 99,  
100 ; III, 82, 107.  
*Correspondance complète* : II,  
99n.
- VAUQUELIN : II, 320.
- VÉLASQUEZ (Diego) : II, 245 ;  
III, 31.
- Verkhovensky (*Les Possédés*) :  
III, 108, 109.
- VIANNEY (Philippe) : III, 34.
- Victoria (*L'État de siège*) : III,  
93.
- VIGNY (Alfred de) : II, 218,  
293.  
*Servitude et Grandeur militai-  
res* : I, 223.
- VILLA-LOBOS (Heitor) : III, 44.
- Villaplane (Étienne, *La Peste*) : II,  
122.
- VILLEFOSSE (Louis de) : I, 194.  
*Machiavel et nous* : I, 194.
- VINAVER (Michel) : II, 266.  
*Lataume* : II, 266n.  
*L'Objecteur* : II, 266n.
- VINCI (Léonard de) : I, 227 ;  
III, 136.  
*La Cène* : III, 136.
- VINÔBÂ : III, 251.
- VIRGILE : III, 142n, 146.
- VISCONTI (Filippo Maria) : I,  
217.
- VIVET (Jean-Pierre) : II, 314.
- VOLTAIRE (François Marie  
Arouet, dit) : II, 224, 319 ;  
III, 202.
- WAGNER (Cosima) III, 210.
- WAGNER (Richard) II, 311 ; III,  
121, 210, 265.  
*Siegfried* : III, 75.
- WALPOLE (Horace) : III, 106.
- WARBURTON : I, 238.
- WASSERMANN (Jakob) : I, II9.
- WEBSTER (John) : I, 238.
- WEIL (Simone) : II, 246, 247,  
338 ; III, 131n.
- WEISSBERG (Alex) : III, 96.  
*L'Accusé* : III, 96n.
- WHITMAN (Walt) : III, 107.
- WILD (Albert) : II, 165.
- WILDE (Oscar) : III, 20.  
*Ballade de la geôle de Rea-  
ding* : III, 20n.
- WILSON (Colin) : III, 252.  
*The Outsider* : III, 252n.
- WOLF (Peter) : I, 139.
- WOLFROMM (famille) : III, 175.
- XÉNOPHON :  
*Apologie de Socrate* : II, 342.
- Yanek (Kaliayev, *Les justes*) :  
204, 205, 206, 209, 214.
- Zagreus (*La Mort heureuse*) : I,  
94n, 103, 104, 116.
- ZEUS : I, 163 ; II, 22, 77 ; III,  
48n, 171, 172.



ZOCHTCHENKO (Mikhaïl Mikhaïlovitch) : III, 74.

ZORRILLA (José) : III, 277.

*Don Juan Tenorio* : III, 277n.

ZOUBATOV : II, 269.

ZYBINE : II, 268.

**Fin du texte**